



170



ott

50^r

c. 42

151



THE

OF

DELIVERANCE

DETTES

MAINT.

BY

W. B. WYNE,

ESQ.

OF

THE

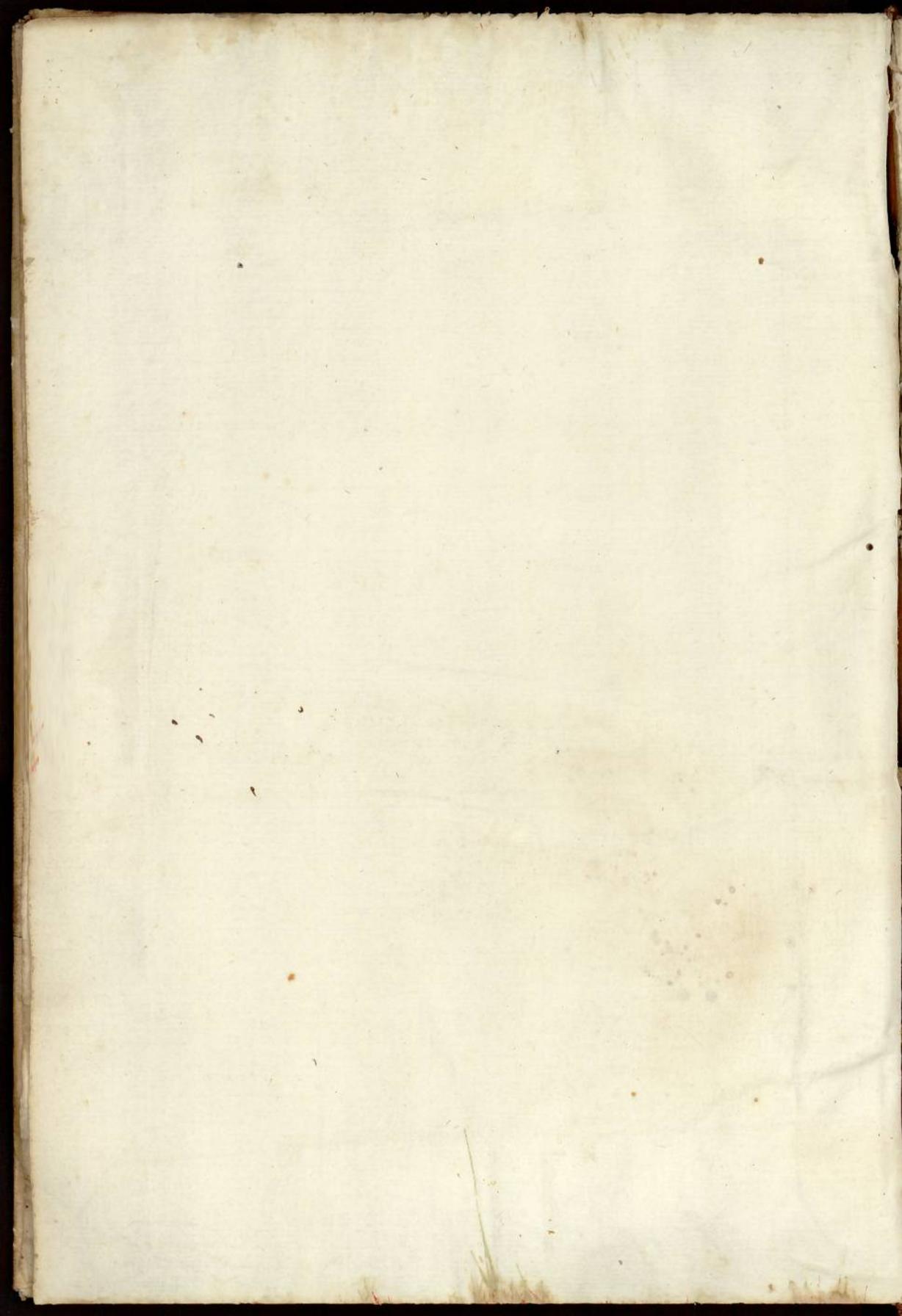
BAR

AT

NEW

YORK

1854



resp P^r XVII-83

IUDITH,

OV

LA DELIVRANCE

DE BETHVLIE,

POEME SAINT.

DEDIE' A LA REYNE,

Par Mademoiselle de CALAGES.

ex Libris
D. D. Cavoli
epipi



Biblio
de Tradel
Montpe

A TOLOSE,

Par ARNAVD COLOMIEZ, Imprimeur ordinaire
du Roy & de l'Vniuersité.

M. DC. LX.

Avec Privilège du Roy.



IVDITH

OV

LA DELIVRANCE

DE BETHVILIE

POEME SAINT

DEDIE A LA REYNE

Par M. de Malherbe de GALLES



A TOLOSE

Par ARNAUD CORNIER, Imprimeur ordinaire
du Roy & de l'Academie

M. DC. LX.
Avec Privilège du Roy.



Le Peintre en miniature
de son temps
d'histoire de son temps
travaux de son temps





I. Segueret. f.

Le Peintre commença : cette divine Image,
Ses yeux, AVGVSTE. REYNE, en furent éblouis,
Amour vient à son ayde, et peint vostre Visage,
Des traits qu'il a choisy dans le cœur de LOVIS.



A

LA REYNE,



ADAME,

Cependant que deux grandes Nations regardent VOSTRE MAJESTE, comme leur Arche d'Alliance, & qu'elles respirent à ses pieds les douceurs

â



E P I S T R E.

de la Paix , qu'elle leur a Procuré , ie viens luy offrir vne Nation en guerre qui doit aussi sa Paix à vne Illustre Amazonne, ou plustot, c'est elle mesme, MADAME, qui vient s'offrir à VOSTRE MAJESTE', & luy demander la gloire de sa protection. Elle espere bien qu'estant vne des plus chastes & des plus Sainctes Dames de son siecle , elle obtiendra cette faueur de la plus grande Dame de l'Vniuers , en qui toute sorte de Vertu est si Eminente ; & ie me persuade aisement, MADAME, que celle qui a esté la figure de M A R I E Mere de Dieu ne déplaira point à la plus Auguste M A R I E qui serue aujourd'huy à ses Autels. Aussi lors que ie prens la hardiesse de comparer mon Heroine à VOSTRE MAJESTE' ie ne crains point de passer pour profane , puis que la Reyne des Cieux souffre cette comparaison pour elle mesme. Ie passe bien plus outre , MADAME, & dis que lors que ie considere VOSTRE MAJESTE' entre la verité & la figure , c'est à dire, entre M A R I E & I V D I T H, ie trouue qu'elle a bien du rapport à l'vne & à l'autre , celle-cy par sa valeur deffait vn Tyran, vn monstre en cruauté, qui vouloit exterminer toute sa Nation : & c'est ce que Vous faites, MADAME, en estouffant la guerre, ce monstre qui deuore tout. M A R I E par sa vertu, écrase la teste du Serpent, & ie voy

EPISTRE.

déjà sous vos pieds le gros Serpent de l'erreur qui doit perdre la vie, sous la sainteté de vostre Regne. On dit que les Propheties nous le promettent & le courage inuincible de nostre grand Monarque animé de sa pieté extraordinaire nous le fait esperer. Mais MADAME, ce sera sans doute par vos Saintes inspirations, puis que comme vne autre sainte CLOTILDE, Vous entrez dans la France avec ces grands sentimens de pieté, d'exterminer les ennemis de Dieu, & de faire triompher l'Eglise, & certainement, MADAME, le Ciel veut operer par vous le repos du Christianisme, comme il a operé le Salut du genre humain par l'adorable MARIE. La France, qui à vostre arriuée conçoit ces hautes esperances, a bien raison de dire que si vostre Auguste Espoux s'appelle DIEU-DONNE, elle a aussi vne Reyne qui est vn rare present du Ciel: Car bien que la naissance Vous donne en Terre le Titre de la premiere Image de la Diuinité, Vous l'estes encore d'auantage par cette extreme Beauté, par cette Vertu sublime, & par cette bonté incomparable que tous vos Peuples admirent en VOSTRE MAJESTE'. C'est elle aussi MADAME, qui me rend assez hardie pour offrir à vne si grande Reyne ce petit ouvrage, s'il a la gloire de la diuertir quel-

EPISTRE.

ques momens, i'auray trop de sujet de benir mes
veilles & toutes les heures que i'ay employées
à ce trauail comme estant.

MADAME,

DE VOSTRE MAJESTE;

La tres-humble, tres-obeïffante & tres-
fidelle seruante & sujette.

MARIE DE PECH.





DISCOVRS AVX DAMES.



A veneration que i'ay eu toute ma vie pour la Grande IVDITH me donna le desir, il y a quelque temps de faire cét ouvrage, & d'employer pour sa gloire le petit talent que j'ay receu du Ciel, pour la Poësie, & quoy que i'eusse borné mon dessein à quatre ou cinq cens vers seulement, la grandeur de mon sujet & ma propre inclination m'ont engagée dans vne plus longue carriere, ie ne sçay si ie l'auray couruë avec succes, vous en jugerez s'il vous plaist, mes Dames, ie sçay que parmy vous il y en a beaucoup de sçauantes, & peu qui ne soient charitables; ainsi si vous y trouuez quelque chose qui ait le bon-heur de vous plaire, loüez en l'Esprit Eternel qui me l'a suggeré: que si au contraire ie n'ay rien fait qui soit de vostre goust, souuenez-vous qu'une femme tout-à-fait engagée dans l'ambarras d'une famille n'a pas toute la liberté d'esprit necessaire pour ces ouvrages, non plus que la politesse estant esloignée de la Cour, & de ces grands Genies qui inspirent les belles choses par la seule conuersation. Si i'auois eu la gloire d'aprocher quelque-fois Mademoiselle d'Escudery, & ses semblables, ie serois moins pardonnable dans mes deffauts, puis qu'il est bien difficile de s'aprocher du feu sans en ressentir la chaleur: Mais le Ciel m'a fait naistre dans vne Region esloignée de ces grands Astres qui ne m'ont iamais esclairée que de leur reputation; aussi manquant de ces lumieres qui sont necessaires pour ces grands ouvrages, ie ne me suis iamais escartée du grand chemin de peur de m'esgarer, i'ay tousiours trauaillé



Discours aux Dames.

sur la Sainte Escriture, selon la traduction de l'Eglise; & si i'ay meslé quelque peu d'inuention dans mon Poëme, ie l'ay fait pour donner quelques petits agrémens à ceux à qui possible la seule Histoire sembleroit trop serieuse pour leur diuertissement. I'ay voulu plustot luy donner le Tiltre de Saint que d'Heroïque, par ce que ie n'ay point eu de combats à descrire, & que mon Heroïne ne l'a esté que dans la dernière action de mon ouurage, qui en est le principal sujet, par tout ailleurs elle n'y paroist que comme vne Vefue affligée, Pieuse, & Saincte, qui songe à tout autre chose qu'à des exploits guerriers. Que si i'ay grossi mon Poëme par le narré du Sacrifice d'Abraham & d'une partie de l'histoire de Dauid, sans que l'un ny l'autre ait aucun raport avec le sujet principal, outre la liaison que vous y verrez, i'ay creu que ie vous plairois d'auantage par ces Histoires Saintes, que par les guerres de Nabuchodonosor. Au reste, mes Dames, ie mets au iour vn ouurage qu'un autre y a mis deuant moy, & quoy que ie n'eusse veu celuy de Monsieur Dubartas, qu'apres que le mien fut fort auancé, ie n'aurois pas laissé de suiure mon dessein quand il auroit esté precedé par cette lecture, puis qu'il est permis à chacun d'aymer ce qu'il trouue raisonnablement ay-mable, & de louer ce qu'il croit digne d'estre loué. Et de plus vous scauez que souuent diuerses personnes ont trauaillé sur vn mesme sujet, vous auez veu deux différentes Comedies de la mort de Crispe fils de Constantin. Monsieur Demarets & Monsieur de Corneille, ont trauaillé diuersement sur l'Imitation de Iesus-Christ. Que si ie me suis quelquefois rencontrée avec Monsieur Dubartas en quelques petites choses, ç'a esté par hazard & sans dessein: Car bien que ie n'eusse peu faillir en imitant vn si scauant Poëte, i'aymerois pourtant mieux n'auoir rien en mon propre que de prendre sur autruy; Ie vous renuoye à luy, s'il vous plait, pour la iustification de mon Heroïne, sur la mort
d'Holoferne

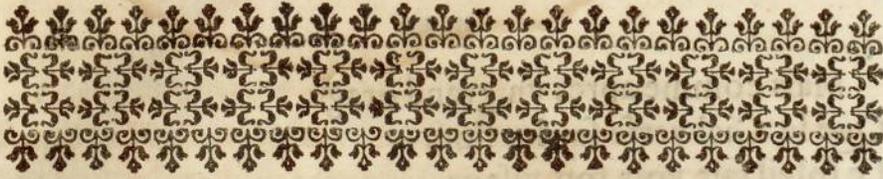
Discours aux Dames.

d'Holoferne, qui à la verité n'auroit point d'excuse si elle n'eust esté particulièrement inspirée du Ciel & de Dieu mesme, qui voulut par vn miracle tout à fait extraordinaire guarentir son peuple de la main d'un Tyran. Et à regarder cette action comme elle doit estre regardée, l'on ne trouuera rien en cette Illustre Dame qui ne soit grand & heroïque. L'on y trouuera vne pieté sans exemple, vn amour fort & constant pour sa patrie, vne fidelité inuiolable pour son mary : Car bien qu'elle fut l'une des plus belles & des plus riches Dames de la Judée & qu'elle fut dans le plus beau de son âge lors que Manassez son mary mourut, elle passa pourtant toute sa vie dans vne sainte viduité, ce qui la rendit si renommée que la sainte Escriture dit expressement que iamais la mesdisance ne trouua rien à dire dans sa vie, ny dans ses mœurs ; que si dans le discours qu'elle tient à Holoferne il paroît vn Saint deguïsement que des esprits impies pourroient blasmer de mensonge, ils se souuiendront que selon saint Augustin il faut y adorer les mysteres de Dieu, & non pas accuser de peu de sincerité les ames que sa sagesse a inspirées : Et qu'enfin elle n'a eu pour but que la gloire de Dieu, la conseruation de son honneur, & le salut de sa Patrie. Je ne doute point, mes Dames, qu'avec de si beaux caracteres cette grande vefue ne vous plaise beaucoup, & d'autant plus encor qu'elle est proposée à toute l'Eglise pour la figure de la Mere de Dieu qui doit estre l'exemple & l'Amour de son sexe, comme elle en est la gloire & l'ornement : A la verité la regardant de ce costé-là ie me reproche à moy-mesme de n'auoir pas trauaillé avec assez de soin à son image, & si cette pensée me fut venue souuent dans l'Esprit i'aduoüe qu'aussi souuent le Pinçeau me seroit tombé des mains pour n'auoir pas trouué des couleurs assez viues pour satisfaire à mon desir : C'est pourquoy aussi ie pardonne de bon cœur à la Censure de quelque façon qu'elle m'attaque, ie n'ay pas fait ce

Discours aux Dames.

que ie deuois faire, mais i'ay fait au moins ce que i'ay peu : non- obstant cela si i'eusse pris conseil de moy-mesme & de ma timidité, ie n'aurois iamais donné conged à cét ouvrage ; Mais ie l'ay donné pour vne preuue d'amitié à qui ie dois toute la mienne : Monsieur de Pellisson dit fort galamment dans le beau discours qu'il a fait sur les œuures de Monsieur Sarrasin, que l'on a souuent de grandes raisons pour exposer de petits ouvrages, & ie dis que c'est la mienne. Ie ne doute point, mes Dames que vous n'ayez le sentiment de ce grand Homme, & que vous n'approuuiez mon dessein, si vous le faites ie suis assurée que les deffauts de cét ouvrage seront cachez par l'esclat que vous donnerez à ses beautez & ce me sera vnetres-grande satisfaction de scauoir que vous ayez voulu luy donner quelques heures de vostre loisir.





A LA REYNE.

STANCES.



GRANDE REYNE, parfaite Image
De la haute Diuinité,
IUDITH a veu sur ton Visage
Tous les attraits de la Beauté,
Sa guerriere valeur s'enflamme

Et vient porter ton sexe & ton nom iusqu'aux Cieux,
Mais elle attend que tes beaux yeux
L'animent de leur douce flamme.



La Paix, cette fille celeste,
Auoit repris son vol aux Cieux
La guerre avec son Dard funeste
Portoit le rauage en tous lieux,
Les campagnes estoient desertes,
L'on ne voyoit par tout que de marques de ducil,
Et pour entrer dans le cercueil
Mille portes estoient ouuertes.



STANCES.



Mais comme apres vn grand orage
Que le Ciel verse sur les flots
Le soleil fait voir son visage
Et r'asseur les Matelots,
Ainsi, Belle & Diuine Aurore,
Tu fais luire sur nous le beau iour de la Paix,
Et rends heureuse pour iamais
Vne Nation qui t'adore.



Enfin nos larmes son tariés
Le siecle d'or est de retour,
Nos Bergers dedans nos prairies
Ne parleront plus que d'Amour,
Ils ne craindront plus la Trompette
Qui troubla si souuent le silence des Bois,
Et qui fit taire tant de fois
Le Flageolet & la Mufette.



Nous verrons les jeunes Bergeres
Parées de mille couleurs
Danser sur les vertes fougères
Ou sur de beaux tapis de Fleurs,
Leur pudeur n'aura plus d'alarmes,
Seules elles iront conduire leurs troupeaux
Dans les preds & sur les costeaux
Sans aprehender les Gens-d'armes.

Les eaux qui tombent des Montagnes
 Rouleront d'un cours diligent
 Sur le bel Email des campagnes
 Leur aymable & liquide argent,
 Sans redouter plus les outrages
 Du Soldat alteré qui les faisoit tarir,
 Qui fouloit & faisoit mourir
 La verdure de leurs riuages.



Sans crainte le fer des faucilles
 Abatra dans tous les guerets
 Les flots d'or, l'espoir des familles,
 L'honneur de la riche Cerez,
 Deformais la tranchante espée
 Ne les donnera plus au Soldat en fureur,
 Et l'attente du laboureur
 Par luy ne sera plus trompée.



Par tout regnera l'abondance,
 Les fruits & les fleurs à foison
 Surpasseront nostre esperance
 En tout temps, en toute saison,
 Et les Villageoises habiles,
 Qui ne craignoient rien tant que les Soldats mutins,
 Pour en couronner nos festins
 Les porteront dedans nos Villes.

STANCES.



L'on n'affligera plus nos ames
Par ces adieux meslez de cris
Que disoient & Meres & femmes
A leurs enfans, à leurs maris.
Nous n'irons plus dans les Eglises
Pour demander la paix, les larmes dans les yeux,
Mais pour rendre graces aux Cieux
Des ioyes qui nous sont permises.



C'est par toy Diuine Princeffe
Que nous goufftons tant de plaisirs,
Que nostre longue peine cesse,
Et que tout rit à nos desirs,
Le Ciel nous donne bien de marques
De l'Amour obligeant qu'il a pour nostre Roy,
Le present qu'il luy fait de Toy
Le rend le plus grand des Monarques.



Quand la valeur qui l'accompagne
Qui le fit vainqueur tant de fois
Auroit rangé toute l'Espagne
Sous l'aymable ioug de ses loix,
Il eut moins prisé cette gloire
Que le diuin obiet dont son cœur est épris,
Qu'il estime d'un plus grand prix
Que du monde entier la Victoire.

S T A N C E S



Que l'Espagne sera deserte
En perdant son Diuin flambeau,
Que nous gagnerons à sa perte,
Que nostre destin sera beau.
La France du Ciel si chérie
Auec iuste sujet chantera nuit & iour,
Viue la PAIX, viue l'AMOUR,
Viue LOUIS, Viue MARIE.



Puissiez - vous ô couple fidelle
Viure vn siecle tout de beaux iours,
Puisse vne famille immortelle
Couronner vos chastes Amours,
Et qu'enfin LOUIS & l'INFANTE
Puissent porter vn iour leurs glorieux destins
Sur le Trône des Constantins
Pour rendre la Croix triomphante.





PRIVILEGE DV ROY.

PAR Grace & Priuilege de Sa Majesté il est permis à Damoiselle MARIE DE PECH, femme du Sieur de CALAGES de faire Imprimer le liure par elle composé, intitulé *IVDITH, ou la Deliurance de Bethulie, Poeme Saint, dedié à la RETNE*, en tel marge & caractere & autant de fois que bon luy semblera, & defenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires & autres de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter d'autre impression que de l'impression faite par son ordre, de son consentement, ou de ceux qui auront charge d'elle, pendant le temps de dix années prochaines & consecutiues, à compter du iour que la premiere impression sera acheuée, à peine de quinze cens liures, confiscation des exemplaires, & tout ainsi comme il est porté par l'original des presentes.

*Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier iour
d'Auril 1660.*

IVDITH.



A fine print of the
Belgian part of the
the first part of the
the first part of the

THE
LIBRARY OF
THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF
THE
CITY OF
LONDON



Que cette Peinture est parfaite,
Le Peintre n'eut point de couleur,
Holoferne par sa défaite
A peint Judith et sa Valeur.

IVDITH
OV
LA DELIVRANCE
DE
BETHVLIE.

POËME SAINT.

Par Mademoiselle DE CALAGES.



A TOLOSE,
Par ARNAVD COLOMIEZ, Imprimeur ordinaire
du Roy.

M. D C. LX.



I V D I T H
O V
L A D E L I V R A N C E
D E
B E T H V I L L I E

P O E M E S A I N T
P a r M a d e m o i s e l l e D E C A L A G E S .



A T O L O S E ,
L a r A r n a u d C o l o m i e z , I m p r i m e u r o r d i n a i r e
d u R o y .

M . D C . L X .



IVDITH
OV
LA DÉLIVRANCE
DE
BETHVLIE.

POËME SAINT.

PREMIERE PARTIE.

NE chante la valeur d'une sainte Heroïne,
Qui sauva son País au point de sa ruine,
Qui pour le guarentir de mille oppressions
Surmonta le Vainqueur de mille Nations,
La vaillante IVDITH, cette veuve fidele,
Qui, suivant les transports d'un saint & noble zele,
Sans redouter la mort qu'on trouue au champ de Mars
Au milieu des Soldats, au milieu des hazards,
Osa faire tomber vne superbe Teste,
Et d'un grand Conquerant fit sa grande Conqueste.

A 2



LA IVDITH,

Toy , qui luy fis dompter ce Tyran inhumain ,
 Qui conduisis ses pas , & qui soutins sa main ,
 Qui sauvas sa pudeur & de honte & d'offence ,
 Grand Dieu , suggere - moy ce qu'il faut que i'en pense ,
 Protecteur d'Israël , qui , par ce prompt secours ,
 Arrestas de ses maux le déplorable cours ,
 Source de verité , de lumiere & de flâme ,
 Daigne guider ma main ainsi qu'à cette Dame ,
 Fais - luy si bien tracer cét exploit glorieux ,
 Que mon noble Labeur puisse plaire à tes yeux ;
 Et puis que pour obiet i'ay seulement ta gloire ,
 Fais - moy bien discourir de sa haute victoire ,
 Esclaire mon Esprit , & fais qu'en ce Tableau ,
 L'immortelle IVDITH Triomphe de nouveau .

Et toy , qui d'Oliuier & de Lis couronnée ,
 De la main du Tres - Haut à la France es donnée ,
 Toy nouvelle IVDITH , qui nous portes la Paix ,
 Et qui viens arrester nos larmes pour iamais ,
 M A R I E digne espoir & de France & d'Espagne ,
 D'un Prince tout diuin la diuine compagne ,
 Prodige de Vertu , de Gloire , & de Beauté ,
 Et Pourtrait le plus vis de la Diuinité ,
 Race de mille Rois , Princesse incomparable ,
 Daigne voir mon Labeur d'un regard favorable ,
 Prends à gré que ma plume ose tracer icy ,
 De tes hautes Vertus un Pourtrait raourcy ,
 Décrivant vne Dame en valeur sans pareille ,
 Comme toy de son siecle & l'heur & la merveille ,
 Et qui fut comme toy l'Instrument precieux ,
 Qui pour le bien public fut enuoyé des Cieux .

Du Iourdain fortuné l'Onde claire & fertile ,
 Arrose le Terroir d'une fameuse Ville ,
 Où l'on vit consommer le Tragique appareil
 Qui fit trembler la Terre & cacher le Soleil ,
 Qui fit rougir de sang les brillantes Estoiles ,
 Qui du Temple brisa les magnifiques Voiles ,
 Et faisant icy bas de plus puissans efforts ,
 Troubla tous les Viuans & fit parler les Morts ,

POÈME SAINT.

C'est la Ierusalem où le Sauveur en Terre,
 Pour nous donner la Paix, se declara la guerre,
 C'est là qu'il sceut si bien signaler son amour,
 Que pour nous faire viure il se priua du iour,
 Qu'il termina sa Vie au milieu des supplices,
 Pour nous la redonner au milieu des delices.

Six Siecles devançoient nostre redemption,
 Quand un fameux Tyran enflé d'ambition,
 Et flaté par l'espoir d'une puissante Armée,
 Voulut charger de fers la Cité renommée:
 Mais pour la garantir d'un si pesant lien,
 Dieu le fit trebucher au champ Bethulien.
 C'est là qu'il fut purgé de l'orgueil de son crime,
 Et qu'un seul bras sauva Bethulie & Solime,
 Solime qui gemis sous d'infidelles Loix,
 Tu te verras bien-tôt affranchir par nos Rois:
 Un saint Monarque épris d'une diuine audace,
 T'auroit soumise aux Lis assisté de la grace,
 Mais le Ciel qui voulut iouir de Saint LOVIS
 Arresta par sa mort ses exploits inouis,
 Pour LOVIS DIEV DONNE le Ciel t'a destinée,
 Heureuse mille fois de te voir Couronnée
 De ses aimables Lis, dont la celeste odeur
 Te doivent redonner ta premiere vigueur.
 Sainte Ierusalem incomparable Ville,
 Bien-tôt sur l'Alcoran doit regner l'Euangile,
 Et tu verras bien-tôt par le plus grand des Rois
 Arborer sur tes Murs l'Estandart de la Croix.

Nabucodonosor ce Vainqueur redoutable
 Menaçoit ce Climat d'un destin effroyable,
 Lors que faisant marcher cent mille hommes armez,
 Hardis & valeureux, à vaincre accoutumez,
 Et dont la cruauté par tout apprehendée,
 Avec iuste suiuet fait trembler la Iudée,
 L'orgueilleux Holoferne en est le conducteur,
 Et des Sceptres brisez l'injuste vsurpateur:
 Les Monts plus éleuez deuant luy s'aplanissent,
 Les Fleuves plus profonds apres luy se tarissent,

A

La crainte & la terreur volent devant ses pas,
 Et l'on voit apres luy la rage & le trespas,
 Par tout de sa fureur laissant de tristes marques,
 Il voit d'un œil superbe abaisser les Monarques,
 Il voit s'humilier les Princes & les Rois

Qui luy viennent iurer de viure sous ses Loix.

Mais leur soumission est vaine & méprisée

Holoferne dedaigne vne Victoire aisée,

Il fait agir par tout & la flâme & le fer,

Et ce n'est qu'en Tyran qu'il en veut Triompher.

Pendant que tout fléchit sous cette grande Armée,

IVDITH, l'illustre veëve en son deuil abismée,

Passé dans Bethulie & les iours & les nuits,

Dans les cuisans regrets & les tristes ennuis,

Mais quoy que ses beaux yeux soient toüjours plains de larmes

Son teint n'a rien perdu de ses aimables charmes,

Ces perles se mêlant à de si belles fleurs

On les voit éclater de plus vives couleurs,

Tout ainsi que les Lis, les Oëilletz, & les Roses,

Qu'on voit dans un Jardin nouvellement écloses,

Porter sur leur feüillage un humide fardeau

Qui le rend au matin & plus frais & plus beau.

Mais si de son beau teint la grace naturelle

La faisoit estimer si charmante & si belle,

De tant d'autres beautez les merueilleux accords,

De son diuin esprit les precieux tresors

Du Sexe la rendoient l'ornement & l'exemple,

De toutes les vertus son cœur estoit le Temple,

Mais ce cœur trop fidele & ferme à s'affliger

Tout autre iuste soin luy faisoit negliger,

Vn triste souvenir seul a droit d'y prétendre

Ce cœur brûle toüjours pour vne froide cendre,

L'Astre du iour trois fois a iaunny les Moissons

Et paré par trois fois d'incarnat les Buissons,

Que son deuil est encor dans sa forme premiere,

Et ce bel œil du iour poursuivant sa carrière

Ne voit point quelque part où brille sa clarté

De si grande douleur dans sa viduité.

POEME SAINT

Mais c'est vne douleur sage, discrete & sainte,
 Elle plaint son Espoux, sans pourtant que sa plainte
 Passe insqu'au murmure, & s'oppose aux decrets
 De l'Esprit Eternel qui sonde nos secrets,
 C'est de luy qu'elle apprend que dans vn mal extrême
 L'Ame fait des Vertus vn riche Diadème,
 Qu'elle peut s'acquérir mille felicitez
 Lors qu'elle s'affermit dans les aduersitez,
 Dans ce beau sentiment cette belle affligée,
 Ne cherche point à voir sa peine soulagée,
 Elle en fait tous les iours offrande à l'Immortel,
 Et son cœur innocent est le Prestre, & l'Autel,
 Au haut de son Palais vne chambre écartée
 Et qui pour l'être trop n'étoit point fréquentée,
 Fut le sacré seiour qu'elle voulut choisir
 Pour mediter sa perte avec plus de loisir,
 Où la nuit & le iour cette pudique Veuue
 D'vne extreme douleur fait la funeste épreuve,
 Où son esprit sublime en ses iours les plus beaux
 N'a pour tout entretien que de tristes tombeaux,
 Tout ainsi que l'on voit la chaste Tourterelle
 Apres auoir perdu sa compagne fidelle
 Ne s'arrester iamais que sur quelque bois mort
 Où sans cesse elle plaint la rigueur de son Sort,
 C'est ainsi que viuoit la Veuue incomparable,
 Quand Israël craignoit vn Sort plus déplorable,
 Car la Religion, & le tranquille Estat
 S'en alloient trebucher sous vn fier Potentat.
 Tandis cét inhumain, ce destructeur des Princes,
 Enflé de ses progres desole les Provinces,
 Ierusalem fremit, & son plus grand effroy
 Est d'être sous le ioug d'vne payenne Loy,
 Le pieux Ioachim doué de preuoyance
 Pour sauuer ce País d'vne iniuste puissance,
 Par des vistes Courriers fait scauoir en tous lieux
 Le tragique dessein du Prince ambitieux,
 Qu'il est le general d'vne puissante Armée,
 Qu'il vient pour saccager la Terre bien armée,

Mais que pour resister à de si rudes coups
 Ils doivent d'un seul Dieu desarmer le courroux,
 Et puis en bons Soldats, hardis, de grand courage,
 Se munir dans les Forts, s'opposer au passage,
 Combatre vaillamment contre l'Assirien,
 Qui viole, & qui tuë, & qui n'épargne rien,
 Les Courriers dépechez ce Vieillard saint & sage
 De son Peuple effrayé r'assure le courage,
 Et les rassemblant tous dans la sainte Maison
 Fait ouïr dans les Cieux cette ardante Oraison.

Grand Dieu dont le secours fait gagner les Batailles
 Defends de nos Citez les tremblantes Murailles,
 Repousse les Tyrans qui sont tes ennemis,
 Et protege Iuda puis que tu l'as promis,
 Sauue ce Tabernacle où l'Hebreu te contemple,
 De ces profanateurs preserve ton saint Temple,
 Que ta Ierusalem éprouue dans ce iour
 Qu'elle est le cher objet de ton fidel amour,
 Ruine les proiets de ce Prince barbare,
 Fais-luy sentir le coup que sa main nous prepare,
 Fais perir Holoferne, & ce camp si nombreux,
 Et montre que ton bras est le bras des Hebreux.

Le Ciel semble auoüer un si pieux langage
 Par mille nouveaux feux il en rend témoignage,
 Et ce sage Vieillard qui ce Peuple conduit
 D'un saint zele enflamé par ce discours l'instruit.

Perseuere Israël dans ta sage conduite,
 Ton Dieu mettra bien-tôt tes ennemis en fuite,
 Souuiens-toy d'Amelec par Moïse dompté,
 Et voy dans leur combat leur inégalité,
 Le premier attaqua par puissance, par armes,
 Le dernier surmonta par de pieuses larmes,
 L'un se vit terrassé avec ses legions,
 L'autre fut triomphant avec ses Oraisons:
 Ainsi Peuple choisi poursuy ta penitence,
 Tu dois en esperer la prompte déliurance,
 Cependant pour porter le remede à nos maux,
 Chacun doit de la guerre essuyer les travaux,

C'est dans le dur travail & dans la vigilance
 Que Dieu donne aux humains sa Divine assistance,
 Et quand nous nous voyons en estat de perir,
 C'est par nos propres mains qu'il nous vient secourir.

Ainsi du peuple esleu le Pasteur & le guide
 Donne de la vigueur au cœur le plus timide,
 Il fait cherir la peine au plus effeminé,
 Le plus foible au travail veut estre destiné,
 L'un porte un roc pesant sur les hautes murailles,
 L'un creuse du fossé les profondes entrailles,
 L'autre va charrier du sable & du mortier
 Pour reparer des murs un ruineux quartier :
 Mais si l'ardent Hebreu se presse dans la ville
 Pour bien fortifier le Saint & noble azile,
 On le voit dans les champs au prompt aduis donné
 Se courber au travail sous un front estonné,
 Les bons Bethuliens qui sont sur le passage,
 Et qui sont les premiers exposez à l'orage,
 Traavaillent, qui dedans, qui dehors la cité,
 Pour porter quelqu'obstacle au pouvoir indompté,
 Mais la trop grande ardeur les confond peste & mesle,
 Ils se brouillent entre eux pour auoir trop de zele,
 On n'entend point des chefs la parole & la voix,
 Tous veulent conseiller, tous parlent à la fois,
 Et la confusion dans la ville est si grande,
 Qu'on ne s'aperçoit point de celui qui commande.

Comme on void sur la Mer quand l'orage a creué
 Un vaisseau par les flots dans les airs souléué
 Tomber en un clin d'œil dans la vague inconstante,
 Puis pressé par l'effort d'une rude tourmente
 Se briser contre un banc dans le milieu des flots,
 Et mille cris aigus troubler les Matelots,
 Alors pour se sauuer d'un funeste naufrage
 L'un va chercher icy son salut à la nage,
 Et s'élançant soudain du perilleux vaisseau
 Se jette dans la Mer pour se sauuer de l'eau,
 Là l'autre pour fuir vne mort si fatale
 Submerge le fardeau qui peze à fonds de Cale,

Croyant se garantir du terrible danger
 Quand il rend le Vaisseau plus prompt & plus leger ;
 Enfin sans écouter le Conseil du Pilote ,
 Châcun fait ce qu'il veut au nauire qui flote ;
 Ainsi paroît alors le saint peuple alarmé
 A l'aspect du tyran si puissamment armé :
 Mais tandis qu' Israël au combat se destine ,
 Holoferne en son camp medite sa ruine ,
 Emerueillé de voir de foibles ennemis
 Prests à luy resister quand il les croit soumis.

Le tonnerre grondant qui fait tant de miracles,
 Fait beaucoup moins de bruit en trouuant des obstacles ,
 Que ce fier conquerant ne montre de courroux
 Les voyant preparer à soustenir ses coups ,
 Plus fougueux qu'un Lyon lors qu'il est en sa rage ,
 Il assemble les chefs & leur tient ce langage.

Braues Asiriens l'honneur de l'Vniuers,
 Qui venez d'asservir tant de peuples diuers ,
 La Iudée (dit-on) ce petit coin de Terre ,
 Ose se preparer à soustenir la guerre ,
 Connoit-elle si peu Nabucodonosor,
 Qu'oyant bruire son nom elle resiste encor ,
 Qui de vous de ce peuple a quelque connoissance ,
 Qui connoit sa valeur , qui connoit sa puissance ,
 Qui connoit ses citez , ses richesses , ses Roys ,
 Et qui les rend si vains de mespriser nos Loix.

A ces mots Achior Prince des Amonites,
 Instruit par un Hebreu des mœurs Israëlités,
 Et de qui la valeur luy donnoit grand credit,
 Pour tous les autres chefs ainsi luy répondit.

Seigneur le peuple Hebreu l'objet de ta colere ,
 Dans son commencement eut Abraham pour Pere ,
 Ce fameux Abraham dont la posterité
 Regit les bords du Nil avec autorité :
 Car l'un de ses Neueux par sa vertu sublime ,
 Gaigna du Roy d'Egypte & l'amour & l'estime ,
 Et ce Prince charmé de son Diuin sçauoir ,
 Soumit tout son Empire à son sage pouuoir ,

Ioseph ce fut le nom de cet Israëlite ,
 Vendu par ses germains fut conduit en Egypte ,
 Où s'estant esleué par dessus ses souhaits ,
 Au lieu de se venger les combla de bien-faits ,
 Sa generosité pour eux fut sans égale ,
 Car sçachant la famine en sa Terre natale ,
 Il mesnagea si bien l'esprit de Pharaon ,
 Que l'Egypte receut toute sa nation :
 Mais apres son trespas sa patrie affligée
 Par les Egyptiens fut tousiours outragée ,
 Vn nouveau Pharaon vint regner à son tour ,
 Qui la fit sans loyer trauailler nuict & iour :
 Ces pauvres estrangers sous vn ioug tyrannique
 Essuyèrent long temps vne haine publique ,
 Qui de s'en retourner leur donna le desir ,
 Mais ce Roy les priua de ce iuste plaisir ,
 Et craignant des Hebreux la fatale semence ,
 Il faisoit estouffer leurs fils en leur naissance ,
 Pour ne pas voir vn iour ces captifs affermis ,
 Se ioindre adroitement avec ses ennemis .
 Mais alors qu'il croit voir sa fureur assoumie ,
 Sa fille sans dessein trompe sa noire enuie ,
 Lors que se promenant sur les riués du Nil ,
 Elle voit dans le fleuue en extreme peril
 Vn admirable enfant qu'une dolente mere
 Pour éuiter le coup d'un arrest si seuer ,
 Et garantir ses iours de la main des bourreaux
 Auoit commis en garde au courant de ses eaux ,
 Thermut l'en fait tirer & remarquant ses charmes
 Verse sur son destin de genereuses larmes ,
 Admire avec plaisir sa parfaite beauté ,
 Puis blasme du tyran l'extreme cruauté ,
 Et d'un amour de Mere estant soudain esprise ,
 L'adopte pour son fils , & le nomme Moïse :
 Car n'ayant point d'enfant cet Hebreu fortuné
 Fut par cette Princesse à ce rang destiné ;
 Et Pharaon luy mesme à l'enuy de sa fille
 Sur Moïse fondoit l'espoir de sa famille :

Mais enfin secoüant les grandeurs de la Cour
 Aux peines d'Israël il songeoit nuict & iour,
 Il frequentoit les bois & les lieux solitaires
 Pour réuer aux moyens de deliurer ses freres,
 Et de briser les fers de ce peuple afferui,
 Se montrant par ce soin digne sang de Leni.
 Vn matin qu'il rouloit ce penser dans son ame,
 Il va voir vn buisson tout couronné de flâme,
 D'où partoit vne voix qui le faisant fremir
 Dans vn si grand dessein vint encor l'affermir,
 Moÿse (dit la voix) ie suis le Dieu suprême,
 Qui lassé des ennuis d'un cher peuple que i'aime,
 Viens t'ordonner ici qu'avec ton frere Aaron
 Tu l'aïlles deliurer des mains de Pharaon:
 Mais comme à ton dessein il mettra des obstacles,
 Ton baston dans ta main fera tant de miracles,
 Par l'occulte pouuoir qu'il receura de moy,
 Que tu feras trembler ce redoutable Roy.
 Soudain il luy fait voir par vn miracle estrange,
 Que ce bois iauue & sec en vn serpent se change,
 Et dans le mesme temps ce peüt reietton
 Cesse d'estre serpent & redevient baston,
 Moÿse obciissant à la voix adorable,
 Va trouuer promptement ce prince impitoyable,
 Luy dit que du Tres-Haut la ferme volonté
 Est de voir au plustost son peuple en liberté:
 Mais il le presse en vain de détacher ses chaisnès,
 Pharaon le mesprise & redouble leurs peines,
 Le Ciel interessé de ce retardement,
 De mille fleaux diuers le frappe incessamment,
 Et l'on voit vne verge en miracles feconde
 Souleuer contre luy le Ciel, la Terre, & l'onde,
 Luy presenter la mort de toutes les façons,
 Sans qu'il puisse quitter les funestes soubçons;
 Le Nil est tout en sang, & la Terre est conuerte
 D'insectes affamez qui la rendent deserte,
 Vne effroyable nuict regne pendant trois iours
 Lors que pour les Hebreux le Soleil fait son cours;

Pharaon sans relâche entant gronder la foudre
 Sans qu'à le voir partir il puisse se résoudre,
 Jusqu'à tant qu'on va dire à cet infortuné,
 Que de chaque famille on a tué l'aisné,
 Qu'une inuisible main sanglante & redoutable,
 A fait sentir au sien vne mort pitoyable;
 A ce coup il se rend, & chassé loin de luy
 Vn peuple qui le plonge en vn si grand ennuy:
 Mais à peine l'Hebreu gouste sa deliurance,
 Que le cruel tiran r'entre en sa méfiance,
 Il ne peut consentir à perdre ses captifs,
 Et les poursuit soudain comme des fugitifs.
 Quatre siecles durant le peuple Israëlite
 Auoit porté le ioug des monarques d'Egypte,
 Et s'estoient dans ce temps si fort multipliez,
 Que six cens mille Hebreux se virent assemblez:
 • Toutesfois Pharaon au dépit qui le dompte,
 Ioint vn nombre infini qui ce nombre surmonte,
 Cent mille chariots volent de toutes parts,
 Qui portent le trespas sur ces pauvres fuyards,
 Et les deux camps estans à petite distance,
 Chacun d'eux en cognoit l'extreme differance,
 Israël va pleurant sa courte liberté,
 Et ne sçait où fuir en cette extremité,
 Desia mille mutins armez contre Moysé,
 Condamnent hautement sa loüable entreprise,
 Imputent tout l'effect de sa commission
 Au desir déreglé de son ambition:
 Mais luy sans s'estonner pour cet iniuste outrage,
 Par de fermes discours releue leur courage,
 Puis faisant succeder le silence au discours,
 Il implore en son cœur le Celeste secours,
 A peine a t'il leué les yeux vers l'Empirée,
 Que haussant son baston d'une main assurée,
 Et le fai sant tremper au liquide clement,
 Il saisit tous les cœurs d'un saint estonnement,
 La Mer ourrant son sein s'écarte & leur fait place,
 Faisant des deux costez deux murailles de glace;

Les Hebreux admirant ce prodige nouveau,
 Passent tous à pied sec au plus profond de l'eau,
 Et gagnent l'autre bord par cette heureuse voye,
 Alors que Pharaon qui poursuivoit sa proye,
 Découvrant un chemin & si large & si beau
 S'y iette avec les siens, mais ce fut son tombeau,
 Les Eaux se resserrant terminerent la guerre,
 De tant d'Hommes pas un n'en resta sur la Terre,
 La Mer les engloutit, & la fureur des flots
 Triompha de ce Prince & de ses Charriots;
 Israël enhardy du miracle visible,
 Sous l'Amour de son Dieu ne croit rien d'impossible,
 Grimpe sur des deserts où iamais l'œil du iour
 Ne vit aucun mortel y faire son sejour,
 Là son Dieu redoublant miracle sur miracle,
 Des lieux inhabitez luy fait un habitacle,
 Change en un doux Nectar des Eaux comme du miel,
 Et les nourrit long-temps avec le pain du Ciel.
 Ce Peuple tombe enfin en des erreurs étranges,
 Se dégoute des mets aprestez par les Anges,
 Et par un changement effroyable & nouveau,
 Il quitte son vray Dieu pour adorer un Veau,
 Un Veau qu'ils auoient fait de toutes leurs richesses,
 D'un faux zele animez ils en firent largesses,
 De ses plus chers tresors chacun vuida les mains,
 Pour s'élever un Dieu du Demon des humains,
 Aaron mesme tomba dans le plus noir des crimes,
 A cette masse d'Or il offrit de Victimes,
 Moïse le trouvant en ce funeste employ,
 Le tança rudement, & reueilla sa Foy,
 Puis voulant exercer une vengeance promptte
 Fit ietter dans le feu ce brillant Dieu de fonte,
 Et ioignant le party contraire à ces Fauteurs,
 Fit passer par le fer tous ces Adorateurs,
 Israël plusieurs fois redoubla ses iniures,
 Mais Moïse élevant vers le Ciel ses mains pures,
 Apaisoit de son Dieu les sentimens ialoux,
 Et par un zele ardent desarmoist son courroux.

Apres luy Iosué prit ce Peuple à conduire ,
 Son Dieu mesme voulut de son devoir l'instruire ,
 Luy montra les Centiers par ce Heros battus ,
 Luy donna son Esprit , son Cœur & ses Vertus ,
 Adioustant à ce don vne valeur Divine ,
 Qui de ses ennemis pour suivant la ruine ,
 En vn de ses Combats marqué de mille exploits ,
 Ce vaillant Fils de Nun triompha de cinq Rois ,
 Il n'avoit pas encor vne Victoire entiere
 Quand le flambeau du iour acheuant sa carriere
 Luy fait apprehender qu'à l'ombre de la Nuit
 Le Vaincu n'échapat au Vainqueur qui le suit ;
 Alors tournant ses yeux vers ce bel œil du Monde ,
 Arreste , luy dit - il , n'aproche pas de l'Onde
 Que ie n'aye mis fin à tous ces differens
 En faueur de mon bras prolonge tes momens ,
 Regne vne fois sans nuit le cours de deux iournées ,
 Pour m'ayder à dompter cinq Testes couronnées ,
 Ne crains point de souiller tes rayons en ce lieu ,
 Nous répendons le sang des ennemis de Dieu :
 A ces cris le Soleil redoublant sa lumiere ,
 Remonte tout brillant au haut de sa carriere ,
 Et trompant de Thetis l'attente & le desir ,
 Vient combler Iosué de gloire & de plaisir .
 Ce Heros profitant de son obeissance ,
 En raporte l'effet à quelqu'autre puissance ,
 Et des Amorréens se vengeant à souhait ,
 Les immole à son Dieu pour vn nouveau bien-fait ,
 Les Hebreux secondant vn si braue courage ,
 Chassent trente & vn Rois de leur propre heritage ,
 Rien ne leur resistoit tout leur estoit soumis ,
 Mais ils ne tindrent pas ce qu'ils auoient promis ,
 Croyant de tromper Dieu les Hebreux se tromperent ,
 Ces lâches , ces ingrats d'autres Dieux adorerent ,
 Et le vray Dieu du Ciel de sa Gloire ialoux ,
 Retira ses faueurs , & montra son courroux
 Pour vn crime si grand la peine fut legere ,
 Il en liura plusieurs à la main estrangere ,

Mais son fidel amour pour un peuple inconstant
 Le desarmoioit soudain qu'il estoit repentant:
 Toutesfois se voyant plusieurs fois méconnoistre
 Autant de fois aussi les fit changer de Maistre,
 Enfin, apres ces maux, ces peuples r'alliez
 S'estant avec leur Dieu bien reconciliez
 Sont remontez icy, Ierusalem possedent,
 Ne pretends point Seigneur que jamais ils la cedent;
 S'il est vray que leur Dieu soit pour eux auiourd' huy
 Nous serions insenssez de nous en prendre à luy,
 Plustost si tu les vois retomber dans l' offense,
 Il te les liurera pour tirer sa vengeance;
 Ce peuple delaisé manquant à son deuoir
 Ressentira bien-tost ton supreme pouuoir.
 Mais ie lis dans tes yeux que ce discours t'anime,
 Modere un peu Seigneur cette ardeur magnanime,
 Songe à ta seureté, laisse là les Hebreux,
 Ouy, nous y perirons s'ils ont leur Dieu pour eux;
 S'il veut icy la paix, n'y faisons plus la guerre,
 C'est le Dieu d'Israël qui lance le tonnerre,
 D'inuisibles soldats marchent à ses costez
 Prompts pour executer toutes ses volontez;
 C'est le puissant moteur de tout ce vaste monde,
 Il fait tout ce qu'il veut sans qu'aucun le seconde,
 Il crea l'Vniuers par sa seconde voix,
 Et l'estre, & le neant, sont suiets à ses loix,
 Il a dessus les Roys la puissance supreme,
 Nabucodonosor luy doit son Diademe,
 C'est de luy que depend & la vie & la mort,
 La force, la valeur, la fortune & le sort.

Comme l'on void la Mer quand l'orage est extrême
 Dans son bouillant courroux sortir hors d'elle mesme,
 Lors qu'eleuant ses flots au plus haut des rochers
 Elle oste tout espoir aux plus hardis nochers,
 Tel paroist Holoferne, & plus terrible encore,
 Oyant parler du Dieu que la Indée adore,
 Il croit que son Roy seul doit auoir des Autels,
 Et qu'il doit estre seul adoré des mortels;

Tant qu' Achior parla sa langue fut captiue ,
 Il luy presta toujours vne oreille attentive ,
 Mais ce dernier discours allumant son dépit
 Ce fier Assyrien le silence rompit ,
 Quoy, dit - il , insolent as tu bien cette audace
 De confesser un Dieu mesme devant ma face ,
 Nabucodonosor n'a - t'il pas en ses mains
 Malgré ses ennemis le destin des humains ,
 C'est le Maistre absolu de la Terre & de l'Onde ,
 Nous ne connoissons point d'autre Dieu dans le Monde ,
 Cependant animé d'un desir criminel ,
 Tu parois devant nous Partisan d'Israël ,
 Et bien puis qu'il te plaist de suiure ses maximes
 Tu sentiras bien - tost la peine de tes crimes ,
 Lors que j'immoleray les Hebreux à mon Roy ,
 Je iure icy par luy de commencer par toy ,
 Va respirer chez eux ta derniere iournée :
 Mais , lâche tu pâlis , ton ame est estonnée ,
 Crains tu pour les Hebreux que tu cheris si fort ,
 Leur Dieu les sauvera de nostre vain effort ,
 Si tu le crois ainsi , cette crainte l'outrage ,
 Je iugeray pourtant mieux à ton auantage ,
 Tu trembles pour toy - mesme , ame ingrâte & sans foy ,
 Indigne de l'honneur que tu receus de moy ,
 Alors que , t'élevant plus que tu ne merites ,
 Je te fis nommer Chef de tous les Amonites ,
 Qui m'ayant pû fournir d'hommes plus valeureux ,
 Murmuroient du mépris que pour toy ie fis d'eux .
 Mais les mesmes de qui la valeur fut trompée ,
 Dans les flots de ton sang tremperont leur épée ,
 Et vengeront sur toy l'erreur que ie commis ,
 Te traitant à l'égal de tous nos ennemis .

Ainsi témoigna alors cette Ame infortunée
 De quel aspre courroux elle estoit forcenée ,
 Tandis que d' Achior l'eminente vertu
 Luy fait souffrir ce choq sans en estre abatu ,
 Tant il est affermi dans sa noble assurance ,
 Et bien , dit - il , Seigneur si ce discours t'offence ,

Je suis prest à souffrir la mort devant tes yeux,
 Mourant pour ce suiet ie mourray glorieux,
 Celuy que i'ay loüé, le Ciel mesme le loüé,
 I'ay changé de couleur, il est vray, ie l'auoüe,
 Mais ma confusion n'a point eu d'autre obiet,
 Que d'auoir trop peu dit d'un si digne suiet.

Là finit le discours du chef vaillant & sage
 Qui du Dieu d'Israël crayonnoit vne Image
 A cét Esprit malin, à ce superbe cœur,
 Qu'un endurcissement retenoit dans l'erreur.
 O miracle du Ciel, ô prodige de grace,
 Vn aueugle peut-il decouurir cette trace,
 Vn aueugle peut-il dans l'erreur d'un Payen
 Parler du premier Estre, & du supreme bien,
 O surprenant effet d'une diuine flame,
 Que l'Esprit Eternel a versé dans cette Ame,
 Achior la ressent, & bien-tost dans son cœur
 Ce feu de Charité restera le vainqueur.

Holoferne brûlant d'un desir de vengeance
 Voit avec des transports cette noble licence,
 Il est presque en estat de le faire tüer:
 Mais ce qu'il a promis il veut l'effectuer,
 A moy, dit-il, Soldats attachez ce perfide,
 Menez-le sans delay vers la race Izacide,
 Avec elle il mourra comme i'ay protesté
 Sans craindre le courroux de ce Dieu tant vanté.

A peine a-t'il formé ce superbe langage
 Que les executeurs de sa cruelle rage
 Saisissent Achior, le lient fortement,
 Et puis vers Bethulie ils marchent promptement.

Tel qu'on voit un Lyon au pouuoir de son Maistre
 Montrer plus de fierté lors qu'il le veut soumettre,
 Le regarder d'un œil qui le rend estonné,
 Et le faire trembler bien qu'il soit enchainé,
 Tel paroît Achior aux Soldats qui le menent,
 Il semble triompher de tous ceux qui l'enchainent,
 Et de son noble orgueil ces Soldats alarmez
 Craignent quelque dommage encor qu'ils soient armez.

I V D I T H.

S E C O N D E P A R T I E.

DEstia tous les obiets commençoient d'estre sombres,
 Le iour se retiroit pour faire place aux ombres,
 Et la nuit qui sortoit de son triste manoir
 Couvroit tout l'Vniuers de son grand voile noir,
 De cette obscurité Holoferne se fâche,
 Pensant que les Hebreux sentent quelque relâche,
 Et le nouveau courroux qui le vient dominer
 Ne veut point que son bras leur en puisse donner,
 Il luy semble déia qu'il les reduit en poudre,
 Qu'Achior le premier sent le coup de sa foudre,
 Que de sa propre main il luy perce le flanc,
 Qu'il trebuche à ses pieds, & verse tout son sang :
 Mais lors que ce Payen medite sa vengeance,
 Israël de son Dieu reclame la puissance,
 Et les Bethuliens dans le Temple assemblez
 Arrousent de leurs pleurs leurs visages troublez,
 Vne iuste douleur leur donne mille atteintes,
 Et l'on n'entend par tout que sôûpirs & que plaintes,
 Le Prince Ozias mesme en cette extremité
 Ainsi que de secours manque de fermeté.
 Il fait suivre vn conseil qu'il trouue salutaire,
 Et fait tout le premier ce que chacun doit faire,
 Il se couvre de cendre, & les larmes aux yeux,
 La face contre Terre, & le cœur vers les Cieux,
 Il inuoque le Nom du Seigneur des Armées,
 Mille voix à sa voix de douleur animées
 Répondent ardamment, d'un lamentable son,
 Et font haut retentir cette sainte Maison;
 Ainsi passe la nuit & l'aube matiniere
 Ne romp pas leur sommeil, elle romp leur priere,
 Et dès que l'œil du iour fait briller ses regards
 Ce Peuple sort du Temple, & court sur les Remparts;

Là leur frayeur s'accroît, là redoublent leurs peines,
Là leurs bras desarmez se preparent aux chaines,
Et découvrant déjà le camp Assyrien

Ils apprehendent tout, & n'esperent plus rien.

Mais à peine l'on voit cette Armée nombreuse

Tant la Campagne est lors obscure & tenebreuse,

Car l'on croit plutôt voir des rudes tourbillons

Que des rangs de Soldats, & de fiers Bataillons,

Sous les pieds des Chevaux s'éleve vne poussiere,

Qui de l'Astre du iour offusque la lumiere,

Et tout l'Air retentit bien loin aux environs

Par le bruit des Tambours, des Fifres & Clairons,

L'on voit de tous costez arriver dans la Ville

Ceux qui peuvent alors la prendre pour azile,

Les plus foibles Vieillards, les plus ieunes Enfans

D'un pas precipité se retirent des champs.

Comme on voit les Bergers & les ieunes Bergeres

Surprises en dansant sur les vertes fongeres

S'enfuir en desordre & gagner les Hameaux

Quand l'orage impreneu fait courber les Ormeaux,

Ainsi voit-on alors dans toute la Campagne

Le fuyard Villageois que la peur accompagne

Courir dans Bethulie, ou plutôt y voler,

Pour fuir le Tyran qui les veut desoler.

Mais tandis que l'Hebreu sent de telles alarmes

Le camp Assyrien cherche à poser les armes,

Et choisissant l'endroit le plus propre à camper,

Les Bois & les Rochers l'on commença à couper

La coignée, & l'épieu l'un l'autre se confondent,

Les Echos d'alentour à ce haut bruit répondent,

Vne antique Forest où dès le point du iour

Mille chantres aisez parlent de leur amour,

Et celebrent sans fin l'honneur de ses ombrages,

Par de tons redoublez, & de nouveaux ramages

Invitant les passans par mille chants divers

A iouir du repos desans ses rumeaux vers,

Cét aimable seiour respecté du Tonnerre,

Voit éclaircir ses troncs par ces foudres de guerre

Et du matin au soir le grand flambeau des Cieux
 Pour la premiere fois vient esclairer ces lieux,
 Tout s'ébranle à la fois, les rochers & les arbres,
 Ces furieux soldats feroient crouler les marbres;
 Enfin tout s'aplanit, & l'on voit tresbucher
 Sous l'effort de leurs mains & l'arbre & le rocher,
 Desja de tous costez l'on voit dresser les tentes,
 Mille enseignes en l'air de couleurs differentes,
 Opposent au Soleil vne variété,
 Qui de ses beaux rayons prend toute sa beauté.

Comme on voit au printemps les richesses de Flore
 Briller d'un vif éclat au lever de l'aurore;
 Ainsi l'on voit alors les rayons du Soleil
 Donner à ces couleurs un éclat nompareil:
 Mais aux yeux des Hebreux cet vn objet terrible,
 Qui frappe d'autant plus que plus il est visible,
 Et pouuant discerner quels sont ces ennemis,
 Le plus petit espoir ne leur est plus permis,
 Les femmes sur les murs de douleur oppressées,
 Pensent desja d'y voir les eschelles dressées,
 Et que dans leur maison de l'un à l'autre bout,
 La main Assyrienne y saccage par tout,
 Que ces audacieux destruisant leurs familles
 Rauissent leur honneur & l'honneur de leurs filles,
 Et que ces inhumains & cruels triomphans
 Dans le sein maternel égorgent les enfans,
 L'esprit se figurant cette effroyable image,
 Leurs mains de desespoir outragent leur visage,
 Elles poussent au Ciel des cris meslez de vœux,
 Se meurtrissent le sein, s'arrachent les cheueux,
 Et l'on voit en ce iour ces pauvres desolées
 Courir sur les remparts toutes écheuelées,
 Se presser pour mieux voir cet objet redouté,
 Faisant de leur malheur leur curiosité.

Cependant que IV D I T H dans sa chambre paisible
 Aux maux de son pays paroïssoit insensible,
 S'abandonnant si fort à ses propres malheurs,
 Qu'elle ignoroit encor les publiques douleurs,

Et que le Ciel encor pour redoubler ses larmes
 Preparoit à son cœur de nouvelles alarmes,
 Elle s'entretenoit avec ses déplaisirs,
 Poussant vers vn tombeau d'inutiles soupirs,
 Lors qu'elle voit entrer Abra toute Alarmée,
 Madame, luy dit-elle, vne nombreuse armée,
 Dont chacun craint par tout l'implacable courroux
 Choisit cette cité pour le but de ses coups,
 Elle a desia campé, l'on la voit des murailles,
 Elle a vaincu par tout sans donner de batailles,
 Et les plus puissans Roys feroient de vains efforts
 Sur le nombre infini qui compose son corps,
 Ioachim nous l'escri, & nous fait bien connoistre
 Par les traits affligeans de sa funeste lettre,
 Que si nous n'auons point vn secours plus qu'humain
 Nous allons succomber sous l'infidele main,
 Desia d'vne priere & publique & seruente
 Le Temple a raisonné dans la nuit precedente,
 Ozias ieusne, prie, & consommé d'ennuy
 Inuite tout le peuple à faire comme luy,
 C'est, luy repond IVDITH, vne infailible voye
 Pour détourner les maux que le Ciel nous enuoye,
 Peut estre vent il voir par vn feint chastiment
 Si nous scaurons prier & souffrir constamment:
 Mais suis-je dans mon deuil si fort enseuelie,
 Que j'ignorasse encor le sort de Bethulie,
 O triste souuenir, ô manes d'un espoux,
 Auec iuste suiect ie ne songe qu'à vous,
 Je pourray toutesfois sans vous estre infidele,
 Vous laissant tout mon cœur, luy donner tout mon zele,
 Luy donner tous mes soins, & ioindre dans ce iour
 Le deuoir, l'amitié, la douleur, & l'amour.
 Mais depuis quand Abra scais tu nostre détresse;
 Que tu n'en ayes point auerti ta maistresse,
 Craignois tu point de voir redoubler mes ennuis,
 Rien ne peut les accroistre en l'estat où ie suis,
 Ce matin, dit Abra, m'acheminant au Temple
 J'ay veu, pour m'estonner vn suiect assez ample,

Tout Bethulie en corps sortoit de ces saints lieux
 Les plaintes dans la bouche & les larmes aux yeux,
 De cette nouueauté me sentant l'ame émeüe,
 L'en demande la cause, & soudain ie l'ay sceüe,
 L'on me dit Qu'Holoferne un Prince Assyrien
 Auoit desia bloqué le mur Bethulien,
 Et qu'Ozias a fait lecture d'une lettre,
 Que de Ierusalem nous escrit le grand Prestre,
 Qui nous menasse tous d'un pitoyable sort,
 Et ne parle par tout que de guerre & de mort,
 Celuy qui m'entretient avec ces mots me quitte
 Pour suiure sur les murs la foule qui l'inuite,
 Je la suis tout de mesme, & mes yeux sont tesmoins
 Qu'Holoferne est suivi d'un monde pour le moins,
 Si vous voulez le voir, Madame, ie m'assure,
 Que vous en tirerez la mesme coniecture,
 Il ne faut que monter à la plus haute tour
 D'où l'on peut voir le camp & bien loin à l'entour,
 L'affligée IVDITH pensue & languissante,
 Marche & monte à la tour que luy dit sa seruante,
 Tant pour y satisfaire un desir curieux,
 Que pour ouurir son cœur à la clarté des Cieux:
 Car c'estoit là l'endroit où cette Illustre Iuifve
 Alloit tous les matins saintement attentue,
 Renouueller ses vœux, ainsi que ses sôupirs,
 Et mesler son espoir avec ses déplaisirs,
 Apres auoir rendu son tribut ordinaire
 Et fait pour sa patrie vne ardente priere,
 Elle espad sur les champs ses humides regards
 Cherchant à décourrir les Payens estendarts:
 Mais leur recherche encor n'estoit point satisfaite,
 Lors qu'un nouuel objet les borne & les arreste,
 Ils vont voir dans la pleine un illustre estrange,
 Ainsi qu'à son habit on pouuoit le iuger,
 De cinq ou six Hebreux il paroissoit la proye,
 Et sembloit toutesfois de les suiure avec ioye,
 Car d'un pied libre & prompt, & d'un air qui plaisoit,
 Il marchoit vers la ville où l'on le conduisoit:

IVDITH voulant sçauoir quelle est cette auenture,
 Qui pour la demesler luy paroist trop obscure,
 Veut qu' Abra l'aille apprendre, & l'enuoyant soudain,
 Elle arreste à la tour dans son premier dessein,
 Cependant Abra part avecque diligence,
 Et se rend à la porte où la troupe s'auance,
 A peine a t'elle pris haleine en s'arrestant,
 Que ceux qu'elle attendoit arriuent à l'instant,
 L'on void lors au guerrier que les Hebreux conduisent,
 La gloire & la grandeur qui sur son front reluisent,
 L'on y voit éclater les traits de la valeur,
 Sans monstrier pour son sort ny crainte, ny douleur:
 Mais quoy qu'en grand silence à la ville ils arriuent
 Bien tost les Citoyens s'assemblent & les suinent,
 Se demandent l'un l'autre avec empressement,
 Quel est cet estranger & cet euenement,
 Tous sur vn tel sujet ayant la bouche close
 Tous vont chez Ozias pour apprendre la chose;
 C'est là que l'estranger est sur l'heure conduit,
 C'est là qu'au premier rang la sage Abra le suit,
 Ozias est ravi de voir sa bonne mine,
 L'estranger deuant luy insqu'à terre s'incline,
 Sa face venerable exigeant ce respect,
 Croiray- ie point (dit-il) de vous estre suspect,
 Et que vostre courroux iustement ne s'irrite,
 Lors que ie vous diray que ie suis Amonite;
 Ouy, ie le suis Seigneur, & mon byarre sort
 Me conduit en vos mains, ou plustost à la mort,
 Si vous me soubçonnez de quelque stratageme,
 Ou si la verité s'explique d'elle mesme,
 J'espere que bien tost mon fidele discours
 De vos iustes soubçons arrestera le cours;
 C'est bien, dit Ozias, ce que mon cœur demande,
 Mais nous n'obseruons pas vne rigueur si grande,
 Vn homme tel que vous n'a rien à redouter,
 Dites moy vos raisons, ie veux les écouter,
 Apprenez moy comment l'armée d'Assyrie
 Vient fondre dessus nous avec tant de furie,

Nabucodonosor le plus puissant des Roys,
 Qui tient assuiettis tant d'Estats sous ses loix,
 Croit-il bien augmenter le lustre de sa gloire,
 S'il attache Israël au char de sa victoire.

Seigneur, dit Achior, ce Prince ambitieux,
 Comme vn nouveau Titan veut escheler les Cieux,
 Israël n'est pas seul qui doit sentir ses armes
 A l'vniuers entier il donne des alarmes,
 Et depuis qu'Arphaxad à senti son pouuoir,
 Sa fole vanité ne se peut conceuoir,
 C'estoit vn Roy Medois qui par mainte victoire,
 De premier conquerant luy disputoit la gloire,
 Qui bastit Ecbatane avec tant de beautez,
 Que l'on peut la nommer la Reyne des Citez,
 Il y couloit ses iours dans vne paix profonde,
 Et sembloit estre alors le seul maistre du monde,
 Quand le Roy d'Assyrie allumant ses desirs
 Fut resueiller ses soins & troubler ses plaisirs,
 Et de l'ambition ressentant les amorces,
 Il attaque Arphaxad avec de grandes forces,
 Le fait sortir aux champs, le combat plusieurs fois,
 Et luy rauit le sceptre, & la vie à la fois.
 Depuis enflé d'orgueil il pretend qu'on l'adore,
 Depuis les riches monts où se leue l'aurore
 Jusqu'aux derniers climats où se perd la clarté,
 Croyant d'estre ici bas vne Diuinité.
 Il dépeche soudain dans toutes les Prouinces,
 Demande insolamment l'hommage de leurs Princes,
 Mais ses Ambassadeurs mesprisez & confus
 N'apportent à leur Roy qu'un genereux refus,
 Ce qui pique son cœur d'une si viue rage,
 Qu'il iure de venger un si sensible outrage,
 Et passant promptement des discours aux effectz,
 Ses violens desirs vont estre satisfaits,
 Il pousse jusqu'à bout sa naissante colere,
 Assemble son conseil, où luy seul délibere,
 Declare en peu de mots, mais d'un desir ardent,
 Qu'il veut s'assuiettir l'Empire d'Occident,

Et qu'il le veut soumettre à la grande Ninive,
 Mais l'exécution luy paroist trop tardive,
 Pour cet illustre employ Holoferne est esleu,
 Ce Roy luy met en main vn pouuoir absolu.
 Va, luy dit-il, punir vne extreme insolence,
 Exerce sans pitié nostre iuste vengeance,
 N'épargne en ta fureur, âge, sexe, ny rang,
 Submerge les citez dans de fleuues de sang,
 Et ne pense iamais à terminer la guerre,
 Que tu n'ayes conquis les deux bouts de la Terre,
 Puisse dans mes tresors tout ce que tu voudras,
 Cent mille combattans seconderont ton bras,
 Et feront voir par tout que le Roy d'Assyrie
 De l'vniuers entier peut faire sa patrie.
 Il parle & les effects ses paroles suiuant
 Pour ce fameux départ tout se va soustenuant,
 Si bien qu'en peu de iours la campagne deserte,
 D'hommes & de cheuaux se void toute couverte,
 Holoferne promet qu'il ne reuiendra plus,
 Qu'il n'ait exterminé tant de Roys superflus:
 Ce funeste dessein tous les iours s'exécute,
 Le monde tout entier à ses traits est en bute,
 Et le nombre infini qu'il a d'hommes armez
 Fait que chacun se rend dès qu'ils en sont sommez.
 Ceux qui tous les premiers ont senti sa furie,
 Que son bras a traittés avecque barbarie,
 C'est aux montagnes d'Ange où ses sanglans efforts,
 D'autant d'hommes viuans ont fait autant de morts,
 C'est là que ce cruel a fait l'apprentissage,
 Des maux qu'il va porter plus loin que son courage,
 Puis le peuple de Tarse & celuy d'Ismael
 Ont senti la rigueur de son bras criminel,
 La Grande Meloti, cité tant renommée,
 Par ce bras foudroyant est reduite en fumée,
 De là passant Leuphrate il produit mesme effect
 En Mesopotimie aussi bien qu'en Iaphet,
 Puis iusques à la mer poursuiuant ses conquestes,
 Il fait trembler le Dieu qui produit les tempestes,

Neptune s'épouvante & craint que Iupiter
 Vient encor une fois son Trident disputer,
 Il est quitte pourtant pour un petit dommage,
 Holoferne ne fait que fouler son riuage,
 Et plus fier que ces flots & que tout l'Océan,
 Fait tourner ses drapeaux vers le beau Madian,
 Cette terre où iadis l'on vit vostre Moïse
 Par cet usurpateur se void encor soumise,
 Là trouvant la moisson toute preste à couper
 L'espoir du laboureur il a bien sçeu tromper,
 Il fait brusler les champs & les bois & les vignes,
 Et fait de cruauté de mon recit indignes,
 Puis iusques en Syrie il fond comme un torrent
 Quand ce peuple effrayé s'humilie & se rend,
 Et les Ambassadeurs députez par ces Princes
 Viennent mettre à ses pieds le pouuoir des Prouinces,
 Portent de grands presens qu'ils offrent à genoux,
 Regnez, leur disent-ils, Seigneur, regnez sur nous,
 Nos Roys sont vos sujets & c'est en nos personnes
 Que vous voyez icy sousmettre leurs couronnes.
 Mais ce Prince orgueilleux loin de les accepter,
 Se rit de leur foiblesse & les fait mal traiter,
 Ainsy s'acheminant iusques sur vos frontieres,
 Et ne vous voyant point abaissez aux prieres,
 Au contraire trouvant vos passages fermez,
 Luy, qui vous creut tousiours des peuples de sarmez,
 Vous voyant preparez à faire resistance,
 Il s'enquit de ses chefs qu'elle est vostre puissance,
 Par ma bouche il receut cet esclaircissement,
 Elle luy dit vos loix de leur commencement,
 Et depuis Abraham iusqu'au siecle où nous sommes,
 Je luy fis admirer quelqu'un de vos grands hommes,
 Car un esclaue Iuif qu'autrefois i'ay connu,
 Ma sur un tel suiet souuent entretenu,
 Il sembloit l'écouter avecque complaisance,
 Donnant à mon recit un paisible silence,
 Mais il quitta bien tost de si bons sentimens,
 Et leur fit succeder ses fougueux mouuemens,

Lors que voulant tracer à ce Prince sauvage
 Du Dieu que vous seruez une legere image,
 Et passer vn pinceau dans ce superbe esprit
 De ce que sur ce poinct cet esclau m'apprit,
 Adjoustant à la fin que s'il veut vous defendre,
 Les hommes, ny les Dieux ne scauroient vous surprendre,
 Que si son bras puissant est arme pour ces lieux,
 Nous monterions plustost sur la voute des Cieux,
 Que les Assyriens aux pieds de ces murailles
 Trouueroient par ce bras de tristes funerailles,
 Et qu'enfin les Hebreux par ce bras qui peut tout
 Destruiroient tout son camp de l'un à l'autre bout.
 C'est le suiet, Seigneur, qui cause ma disgrace,
 Cet auertissement a passé pour menasse,
 Et le fier Holoferne a mal interpreté,
 Vn aduis dont vn autre auroit mieux profité,
 Il me croit avec vous d'estroite intelligence,
 Toutesfois differant pour ce coup sa vengeance
 Il reserve à me perdre alors qu'il vous perdra,
 Pour voir si vostre Dieu pour lors me defendra,
 Veut que ie sois soudain mis en vostre puissance,
 Et quoy qu'il sçache bien ma Royale naissance,
 Il me traite en esclau, & croit qu'impunement
 Vn Prince peut souffrir vn lasche traitement:
 Mais si le sort iamais l'offroit à mon espée,
 Dans son perfide sang vous la verriez trempée,
 Et ie me vangerois de ce sanglant affront
 Dont vos bons Citoyens ont veu rougir mon front,
 I'ay esté détaché par des Israëlites,
 D'un arbre où des soldats, d'inhumains satelites,
 Par l'ordre d'Holoferne auoient lié mon corps,
 Où i'aurois succombé sous mes propres efforts,
 Si leur compassion secondant mon enuie,
 Ne m'eut point accordé la franchise & la vie:
 Mais quant bien vous voudriez me tenir dans vos fers,
 Ie les prefererois aux maux que i'ay souffers,
 Disposez donc de moy selon vostre prudence,
 Ma bouche vous a dit tout ce que mon cœur pense.

Si ie vous suis suspect, & si vous en doutez
 Exercez vos rigueurs au lieu de vos bontez.
 Là se teût Achior, & soudain de la presse
 Sort la fidelle Abra courant vers sa Maistresse
 Luy rendre vn compte exact de sa commission,
 Et non pas sans fremir de son émotion,
 Mais si-tost qu'Achior se redonne au silence,
 Des Hebreux effrayez la clameur recommence,
 Ils tombent sur leur face, & semblent coniurer
 La Terre de s'ouuoir, & de les deuorer.

Comme on void la Perdrix de l'Oiseau poursuivie,
 Qui perce le Buisson pour guarentir sa vie,
 Et quoy qu'elle ne soit cachée qu'à demy
 Croit de se dérober aux yeux de l'ennemy,
 Ainsi l'on void alors couchez dessus la terre
 Ces innocens obiets d'une cruelle guerre,
 Ainsi l'on void troublez les timides Hebreux
 Comme si le Ciel mesme alloit fondre sur eux.
 Ozias attendry de la douleur publique
 Par de profonds soupirs eloquemment s'explique,
 Laisse couler des pleurs qu'il ne peut retenir,
 Les console pourtant, & les fait souuenir
 Que le diuin secours du Grand Dieu qu'ils adorent
 Est touiours infailible aux bons cœurs qui l'implorent,
 Que le Roy des Saisons depuis qu'il fait son cours
 N'a point veu l'innocent frustré de ce secours,
 Et vous braue estrangier, dit-il, à l'Amonite,
 Quelque mort que pour vous Holoferne medite
 Ce Dieu dont vous avez annoncé la terreur
 Vous sçaura guarentir de sa vaine fureur,
 Restez donc parmy nous avec toute assurance,
 Et si ce mesme Dieu laisse agir sa clemence,
 S'il ne reiette point vn Peuple humilié,
 Vous serez satisfait d'estre nostre allié.
 Et toy, poursuit-il, ô Grand Dieu de nos Peres
 Qui du plus haut des Cieux regardes nos miseres,
 Qui les pûs adoucir d'un seul de tes regards,
 Fais ploier deuant toy ces nombreux escendants.

O Grand Dieu de Iacob foute plus bas que l'herbe
 Ces Peuples orgueilleux, & ce Prince superbe,
 Extermine, Seigneur, cét exterminateur
 Toy qui nous l'as promis, toy qui n'es point menteur,
 Souviens-toy, souviens-toy, de ta longue alliance,
 Et sauue tes Enfans d'une iniuste puissance,
 Re garde son orgueil, & nostre humilité,
 Nous mettons nostre force en ta seule bonté,
 Tandis que ce Tyran, cét autheur de nos larmes,
 Se confie en sa force, & s'exalte en ses armes,
 Trompe son esperance, & fais nous aujour d'hu
 Triompher en la nostre en triomphant de luy.

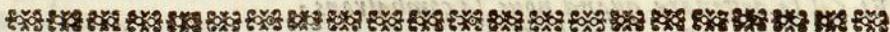
Il prononce ces mots avec tant d'assurance
 Qu'il donne à tout son Peuple une forte esperance,
 Sa foy qui se r'alume, & son cœur affermy
 Demandent à leur Chef d'aller sur l'ennemy,
 Il est déia tout prest de sortir des Murailles
 Certain de Triompher par le Dieu des Batailles,
 Et iugeant du futur par les biens-faits passez
 Ils pensent déia voir les Payens reposses,
 Ozias remarquant en eux tant d'hardiesse
 Iette encore des pleurs, mais de pleurs d'alleresse,
 Les encourage encor par plusieurs beaux discours
 Pour les mieux assurer de ce divin secours.
 Achior tout Payen, qui est, tout infidelle,
 Sent les mesmes transports, fait voir le mesme zele
 Il cede sans deffense à ces beaux sentimens,
 Et d'une ardante foy sent les commencemens,
 Tout le reste du iour le Peuple est en prieres,
 D'où cét aueugle prend mille belles lumieres,
 Par ce saint exercice il s'éclaire, il s'instruit,
 Et déia dans son cœur la verité reluit,
 Déia l'Impieté va ceder son Empire,
 Déia pour le vray Dieu sa belle Ame soupire,
 Et l'on verra bien - tost ce sage Fils d'Ammon
 N'estre plus au pouuoir du superbe Demon.

La nuit chasse du iour la lueur éclatante
 Lors qu'un Prince superbe en sa superbe Tenté

Fait assembler ses Chefs, & leur tient ce propos
 Allez mes Compagnons prendre un peu de repos,
 Mais si-tost qu'on verra l'Estoile matinere,
 Faites-vous voir chacun dessous vostre Baniere,
 Et que l'Astre du iour sortant du sein des Eaux
 Vous trouue preparez à de sanglans assauts,
 Demain sera le iour fatal pour Bethulie,
 Quoy qu'elle nous reclame, & qu'elle s'humilie,
 Rien ne peut l'exempter de ma iuste rigueur
 Si vous secondez bien ma guerriere vigueur,
 Il faut voir si son Dieu suivant ses esperances
 Sçaura bien repousser les pointes de nos lances,
 S'il soutiendra leurs Murs quand nous les abatrons,
 Et s'il la deffendra quand nous la combatrons:
 Fut-il aussi puissant qu'elle se l' imagine
 Il ne sçauroit pourtant empescher sa ruine,
 Et lors qu'une autre nuit r'allumera ses feux
 Bethulie sera comme ce qui n'est plus,
 Je le iure par toy Diuinité visible
 Nabucodonosor à qui tout est possible
 Tu vas estre demain le seul Dieu des Hebreux,
 Et ma main t'en va faire un sacrifice affreux.
 Et vous vaillans Soldats pour gagner son estime
 Faites cheoir dans ses Murs victime sur victime,
 Et faisant voir icy vos Bataillons épars
 Portez avec son Nom la mort de toutes parts,
 Il faut qu'à ce grand Nom vostre feu se r'allume,
 Et que vous deueniez plus fiers que de coutume,
 Que vous semiez icy le carnage & l'horreur,
 Le sang, la cruauté, la honte, & la terreur,
 Et sans estre touchez d'un obiet pitoyable
 Faites voler par tout une mort effroyable.
 C'est l'ordre que ie donne, & croy bien que ma voix
 N'a pas moins de pouuoir que la force des Loix:
 Ouy, nous le suivrons tous Prince vaillant & sage
 Luy répondent ses Chefs, & le mesme courage
 Que nous auons montré dans les Combats passer
 Fera voir à tes pieds les Hebreux terrassez.

Fussent-ils protegez par le Dieu de la guerre,
 Nous irons sur tes pas en dépeupler la terre,
 Et pour causer leur perte, & pour plaire à tes yeux
 Nous irions affronter les Hommes & les Dieux.

Avec de tels discours cette Troupe brutale
 Preparoit aux Hebreux la journée fatale,
 Et pour venir à bout de ce qu'elle a conceu
 Chacun va donner l'ordre ainsi qu'il l'a receu.
 Si bien qu'auant le iour toutes les Troupes prestes
 Pensent déia tenir de nouvelles conquestes,
 Et ces ambitieux & superbes Guerriers
 Se couronnent déia de ces nouveaux Lauriers.



I V D I T H.

TROISIÈME PARTIE.

A Peine aperceut-on la riante Courriere
 Qui des portes du iour vient ouvrir la barriere
 Estaler au matin son pompeux incarnat
 Qu'on vit aussi le camp dans un nouuel éclat,
 L'or, l'argent, & l'acier par un riche mélange
 Brilloient confusément parmy chaque Phalange,
 Mille & mille Drapeaux arrestez & mouuans
 Sembloient faire déia la guerre avec les Vents,
 Dans leur diuersité les yeux trouuoient de charmes,
 Et chaque Nation y faisoit voir ses Armes,
 Et chaque Nation d'un geste audacieux
 Sembloit vouloir porter ses Drapeaux dans les Cieux,
 Là les Armeniens de tous les deux Royaumes
 Y font luire entre tous la beauté de leurs Heaumes,
 De Panaches de prix leurs fronts sont ombragez,
 Et de grands Coutelas leurs costez sont chargez,
 La fiere Nation qui suit lors qu'elle frappe,
 Et qui sçait l'art de vaincre alors qu'elle s'échappe,

Le Parthe fait voler ses beaux traits dans les Airs
 Aussi prompts & brillans que le sont les éclairs,
 Les Perses belliqueux sur leurs cottes de maille
 Estalent de fin or vne superbe écaille,
 Et le sabre doré qui pend à leur costé
 S'accorde dignement à leur noble fierté.
 Le Mede blanc de fard & plus rouge de honte
 Tâche de faire voir à celuy qui le dompte
 Que si l'injuste Sort le liure à son Vainqueur
 Il manque de pouvoir, sans qu'il manque de cœur,
 Les malheureux Enfans de l'Arabie heureuse
 Les doctes Memphiens à la main valeureuse,
 Et les Hircaniens nais parmi la froideur
 Sentent d'un mesme feu la genereuse ardeur,
 Les Tyriens encor ont rang dans cette Armée,
 Les Enfans de Moab, Dammon, & Didumée,
 Et tant d'autres enfin qu'ils auoient emmenez
 De tous les diuers lieux qu'ils auoient enchaînez.
 De sorte que ce camp auoit dans son enceinte
 Selon le vray raport de nostre Histoire Sainte
 Six vingts mille Soldats qui d'un pied fort leger
 Couroient teste baissée au perilleux danger,
 Vingt & deux mille encor pour la Cavalerie,
 Où l'on voyoit la fleur des Guerriers d'Assyrie,
 Dont les Chevaux estoient aussi fiers que fougueux,
 Mais ceux qui les domptioient l'estoient encor plus qu'eux,
 Ces superbes Coursiers sous ces Guerriers superbes
 En blanchissant leur frain frapient du pied les herbes,
 Et tâchoient de montrer par des hennissemens
 Que les troubles de Mars font leurs contentemens:
 D'un ordre regulier les Troupes sont pressées,
 Et font un double mur de piques herissées
 S'estendant dans la plaine en de ronds spacieux
 Qui surprenent le cœur aussi - bien que les yeux,
 Et l'on voit en ce iour cette Armée inuincible
 Estre tout à la fois & charmante & terrible,
 Tous les Chefs sont sortis des riches Pavillons,
 Et se font remarquer parmi les Bataillons,

Holoferne entre tous d'une guerriere audace,
 D'un œil étincelant, & d'un front qui menace,
 Visite tous les rangs de l'un à l'autre bout,
 Et tâche d'inspirer la cruauté par tout :
 Il fait briller aux yeux un riche Cymeterre,
 Craint de tout l'Vniuers à l'égal du Tonnerre,
 Et d'une voix qui tonne & fait transir d'effroy
 Allons, dit-il, Soldats, mes amis suivez-moy,
 Allons forcer un fort où la gloire elle-mesme
 Prepare à nostre Prince un nouveau Diademe,
 Puis que par ce Combat l'Empire Palestin
 Doit ceder sous l'effort d'un si puissant destin,
 Il fait de ces rochers l'une de ses deffences,
 Et le Bethulien en fait ses esperances,
 Allons mes Compagnons malgré leur fermeté
 Planter nos estendarts dans la fiere Cité,
 Si rien n'a jamais fait obstacle à vos espées.
 Pourriez-vous redouter ces roches escarpées,
 Pourriez-vous en pâlir, pourriez-vous reculer,
 Quant mesme on les feroit sur vos testes rouler,
 Non, non, braues Soldats, courages intrepides
 Vous en irez plustôt chasser les Izacides,
 Vous les écraserez sur ces fermes remparts,
 Et ferez ruisseler leur sang de toutes parts.
 N'épargnez en ce iour vieillard, enfant, ny femme,
 Et faites tout passer par le fer ou la flâme,
 Conseruez seulement le butin plus exquis,
 Je vous le donne tout apres l'auoir conquis,
 Et faites qu'Achior cét ingrat Amonite
 Reçoine sans delay la peine qu'il merite,
 C'est dans ce iour fatal que son traître dessein
 Vous oblige à plonger vostre fer dans son sein.
 Je veus que ce soit vous genereuse milice
 Que la rigueur du Sort avec trop d'injustice
 Fit naître, sous ce Prince, indigne de ce rang,
 Je veus que ce soit vous qui répandiez son sang,
 Ne gardez plus pour luy ny respect, ny tendresse,
 Bannissez de vos cœurs une telle foiblesse,

Quittez ces sentimens, & recevez les miens,
 Je suis vostre ennemy si vous n'estes les siens.
 Le Prince ayant montré le desir qui le touche,
 Tous les Enfans Dammon au naturel farouche
 S'abaissent usqu'à terre, & d'un discours soumis
 L'asseurent qu'Achior les a pour ennemis,
 Qu'ils ne connoissent plus qu'une seule puissance,
 Et qu'ils luy font ceder les droits de la naissance.
 Mais comme ce discours se fait confusement,
 Et que tous à la fois disent leur sentiment,
 Leur Chef pour exprimer ce que chacun d'eux pense
 Par un signe de main leur impose silence,
 Et s'adressant au Prince il poursuit ainsi,
 De punir Achior laisse-nous le soucy,
 Seigneur, & puis qu'il faut que ce Prince perisse,
 Puis que tu veus par nous exercer ta iustice,
 Puis que ce sont nos mains que tu daignes choisir,
 Nous allons satisfaire à ton iuste desir,
 Et ne regardons plus que comme un temeraire
 Celuy qui plein d'orgueil osa bien te déplaire,
 Et méprisant en luy sa naissance & son rang
 Nous laurons bien-tost son crime dans son sang.
 Mais si pour châtier son insigne folie
 Tu te hastes icy de prendre Bethulie,
 Si ce motif te presse & t'incite à marcher,
 Le trespas d'Achior te coustera trop cher,
 Car enfin les Hebreux quoy qu'en fort petit nombre,
 Et que de nostre Armée à peine soient ils l'ombre,
 Toutesfois ces rochers les deffendent si fort
 Que nous pourrions, Seigneur, y faire un vain effort,
 Il faut bien que l'Hebreu s'apuye en leur puissance
 Puis qu'il n'a point encor imploré ta clemence,
 Il ne peut ignorer ta force & ton pouvoir
 Et negligé pourtant à faire son devoir,
 Que si par un moyen moins prompt, mais plus facile,
 Nous pouvons sans risquer emporter cette Ville,
 N'expose point, Seigneur, tes braves combatans
 Si tu pûs Triompher avec un peu de temps,

Ce canal bien faisant qui porte la richesse,
 De son liquide argent dans cette forteresse,
 T'auertit sourdement en murmurant ainsi
 D'en priuier les Hebreux & l'arrester icy,
 Si tu le fais, Seigneur, leur perte est infaillible,
 Et quand cette cité seroit inaccessible,
 Que ces aspres rochers monteroient insqu'aux Cieux,
 Nous les verrons sortir & mourir à nos yeux.
 Ouy, deuant qu'on ait veu le Roy de la lumiere
 Fournir quatre ou cinq fois sa brillante carriere,
 Les Hebreux, aux abois & proche du tombeau,
 Viendront t'offrir leur sang pour auoir vn peu d'eau,
 Alors cet Achior verra, mais non sans honte,
 Que ce Dieu d'Israël dont il fait tant de conte,
 N'est pas assez puissant pour vaincre le destin
 D'vn Roy qui doit regner du couchant au matin :
 Holoferne acceptant ce favorable augure
 Vent que l'aduis donné s'execute sur l'heure,
 Fait rompre le canal & détournant son cours
 Priue le triste Hebreu d'vn innocent secours,
 Qui s'apperçoit bien tost de ce nouueau dommage,
 Lors pour le reparer, & tout sexe, & tout âge,
 S'en va hors la cité puiser diligemment
 Les eaux qui d'vn rocher tombent abondamment,
 Là la robuste main, la debile, & la tendre,
 Lors qu'il faut s'entr'aider se scauent bien entendre,
 Le vieillard par le ieune est chargé de son seau,
 Et insques aux enfans tous portent vn peu d'eau :
 Mais à peine en ont ils rempli quelque cisterne,
 Lors qu'on en donne aduis au cruel Holoferne,
 Il s'exclame soudain de courroux transporté,
 Et doute toutesfois si c'est la verité,
 Car il pensoit desja dans sa fiere manie
 Que les Hebreux sentoient vne peine infinie,
 Et que la soif, ce monstre au gosier enflammé,
 Desja dans Bethulie auoit tout consommé,
 Pour la faire perir par ces cruelles gehennes,
 Il ordonne à l'instant des gardes aux fontaines

Cinq ou six Regimens qui font un petit corps
 Deffendent aux Hebreux la boisson du dehors,
 Ce Canal qui portoit vne eau si salutaire
 Est du sang des Hebreux au Payen tributaire,
 On voit de toutes parts leur sang y ruisſeler,
 Et ce sang épendu dans cette eau se mêler,
 Car le Bethulien dans la soif qui le tue
 Nonobstant sa foiblesse au Combat s'éuertue:
 Mais les Assyriens aussi cruels que forts
 Font tomber les Hebreux sur ces funestes bords,
 Ozias dans le mal qui n'a point de remede
 Vent qu'à ce grand peril le Bethulien cede,
 Puis qu'en se hazardant d'aller puiser de l'eau
 Croyant trouver sa vie il trouve son tombeau,
 Mais pour desalterer son ardante poitrine
 Il luy fait implorer l'assistance Divine,
 Soudain il va pousser vers le Ciel mille vœux,
 Il luy demande d'eau pour éteindre ses feux,
 Ses regards sont touiours attachez vers les Nuës
 Pour découvrir les eaux dans les Airs retenuës,
 Mais l'Hebreu doit ceder à la rigueur du Sort
 Car le Ciel luy refuse un si doux reconfort,
 Il voit bien que sa perte est presque inévitabile,
 Soit qu'il tombe au pouuoir d'un Prince impitoyable,
 Ou qu'il s'opiniatre à garder la Cité
 Tout luy paroît égal en cette extremité,
 D'un & d'autre costé la mort est assurée
 Chacun la voit en soy pâle & défigurée,
 Mais elle est plus terrible, & fait bien plus d'effroy
 La voyant en autruy qu'en la voyant en soy,
 L'Amant songe bien moins à la soif qui le presse
 Qu'il ne songe à la soif de l'obiet qui le blesse,
 Et sa double langueur le fait bien moins mourir
 Que la douleur qu'il souffre en le voyant perir,
 L'espose pour l'espoux sent les mesmes alarmes
 Pour étancher sa soif elle n'a que des larmes,
 Et pleurant nuit & iour pour le desalterer
 Elle cesse de viure en cessant de pleurer.

Mais l'obiet le plus triste & plus tendre à la veüe
 C'est de voir en tout lieu mainte mere esperdue,
 Qui poussant vers les Cieux de sanglots estouffans,
 Demandent vn peu d'eau pour leurs pauvres enfans,
 Vingt fois l'astre du iour estoit sorti de l'onde,
 Pour fournir aux mortels sa course vagabonde,
 Depuis que Bethulie estoit en cet estat
 En craignant d'Holoferne vn nouuel attentat,
 Car elle iuge bien que ce Prince inuincible
 Sera bien tost pour elle vn vainqueur inflexible,
 Et que sa resistance irritant son courroux
 Les plus cruels tourmens luy sembleront trop doux,
 Cette reflexion excite dans les ames
 Des ieunes & des vieux, des enfans & des femmes,
 Vn violent desir de rendre la cité,
 Et ceder par auance à la necessité,
 Chacun fait son parti, chaque parti consulte,
 Et l'on void tout d'vn coup éclater le tumulte,
 Et le tumulte esclate au milieu du Palais
 Du prudent Ozias où doit regner la paix,
 Vne subite peur dans son ame s'écoule
 En voyant arriuer brusquement cette foule,
 Et lisant dans leurs yeux que quelque nouueauté
 Les fait aller vers luy d'vn pas precipité,
 Leur demande d'abord quel suiet les amene,
 Si le camp ennemi reborde encor la pleine,
 S'il se range en bataille & s'il fant s'opposer
 A receuoir de fers qui doiuent bien peser.
 Helas, dit l'vn d'entr'eux, au nom de tous les autres,
 Tu les forges ces fers, & les tiens, & les nostres,
 Mais mille fois plus durs qu'ils ne l'eussent esté,
 Si pour les receuoir nous n'eussions contesté,
 La haute ambition dont ton ame est remplie,
 Au lieu de la sauuer va perdre Bethulie,
 Et le cruel tiran qui la va dominer
 N'estant point satisfait de nous faire enchaîner,
 Inuentera de mors non iamais vstées
 Que nostre resistance aura bien meritées.

Car oses tu penser sans trop de vanité
 De pouuoir garantir cette pauvre cité,
 Tu pretendz que le Ciel fasse ici des miracles,
 Nos pechez Ozias sont de trop grands obstacles,
 Et le Iuge Eternel de tous ces differens
 Pour nous en châtier nous donne des tirans,
 Nous deuions nous courber sous le faix de leurs chaisnes,
 Et non les irriter pour redoubler nos peines,
 Quand nous leur resistons, nous resistons à Dieu,
 Qui veut faire éclater son courroux en ce lieu,
 S'il ne nous donne point des armes assez fortes
 Sans faire les mutins allons ouuir nos portes,
 Receuons les vainqueurs qu'il nous a destinez
 Suiuons sans murmurer ces peuples fortunéz.
 Mais ie lis sur ton front que desia tu nous blâmes,
 Quoy verrons nous perir nos enfans & nos femmes,
 Attendrons nous ici qu'un Prince furieux
 Vienne les égorger dans nos bras à nos yeux,
 Ou que l'ardante soif qui brusle nos entrailles
 Triomphe de nos iours dans l'enclos des murailles,
 Et ne deuons nous point en cette extremité
 Choisir si nous pouuons cette captiuité,
 Ie dis si nous pouuons, car peut estre nos larmes
 N'auront pas le pouuoir de mettre bas ses armes.
 Mais il vaut mieux mourir par son cruel effort
 Qu'endurer en ces lieux vne si longue mort,
 Et pour de malheureux, qui n'ont plus d'esperance
 Le trespas est plus doux qu'une longue souffrance.
 Ainsi donc Ozias ne nous differe plus,
 Ne nous fais point ici de discours superflus,
 Nous voulons nous ranger sous le ioug d'Holoferne,
 Il retiendra sa main si l'Hebreu se prosterne,
 Il sera moins fougoux dans sa brutalité
 S'il voit s'humilier cette pauvre cité,
 Que si tu veux encor prolonger cette guerre,
 Nous prenons à tesmoin & le Ciel & la Terre,
 Que de tous les malheurs que nous ressentirons
 Ta sole vanité nous en accuserons.

Finissant ce discours d'une façon troublée
 Vne haute clameur se fait dans l'assemblée,
 De cris longs & confus tesmoignent clairement
 Qu'ils sont irresolus dans ce dur sentiment,
 La soif leur fait trouver la vie malheureuse,
 Mais la captivité leur paroît bien affreuse,
 Si mourir par la soif leur semble un triste sort,
 Viure aussi dans les fers est pire que la mort,
 Au milieu de ces maux ils ne sçavent qu'être,
 Ils craignent de choisir & de choisir le pire,
 Et le bon Ozias qu'ils accusoient tantost
 Les estonneroit fort s'il les prenoit au mot.
 Comme on void le Nocher menassé du naufrage,
 Qui de ses ennemis découure le riuage,
 Sur le poinct que la Mer doit être son cercueil,
 Il regarde ce port comme un funeste écueil,
 Tout de mesme l'Hebreu que la soif tyrannise
 Se voyant sur le poinct de perdre la franchise,
 Reiette avec horreur ses premiers sentimens,
 Et pousse iusqu'aux cieux de longs gemissemens,
 Nous confessons Seigneur, disent ces miserables,
 Ouy, nous le confessons que nous sommes coupables,
 Mille rares bien-faits qu'à nos Peres tu fis,
 Et qui iusqu'à present sont passez chez leurs fils,
 N'eurent point le pouuoir d'arrester ces rebelles,
 A ton fidel amour ils furent infideles,
 Tu les poursuis en nous, en nous tu les punis,
 He bien fais nous souffrir de tourmens infinis,
 Il est iuste Seigneur que tu te satisfasses,
 Mais change par pitié nos cruelles disgraces,
 Chastie nos pechez & ceux qu'ils ont commis,
 Mais ne nous liure point à nos freres ennemis,
 N'as tu pas en ta main & la foudre & la peste,
 Et ce que dans les airs tu mis de plus funeste,
 Assemble, assemble tout, & lance tout sur nous,
 Nous benirons la main d'où partiront ces coups,
 Nous nous croirons heureux au milieu de ces peines,
 Si des Assyriens nous euitons les chaisnes,

Ton interest au nostre est ioint icy Seigneur,
 Prends pitié de ton peuple & sauue ton honneur,
 Car que ne diront point nos cruels aduersaires,
 Nous voyant delaissez du grand Dieu de nos Peres,
 Opposé ta clemence à leur brutale erreur,
 Montre nous ton amour, montre leur ta fureur,
 Arrache de leurs mains cette double victoire
 De destruire ton peuple & de ternir ta gloire,
 Fais nous grace, ô Seigneur, & fais voir en ce lieu
 A mille nations que nous auons vn Dieu.
 Auec de tels discours la troupe inconsolable
 Poussoit iusques aux Cieux sa plainte lamentable,
 Quand le sage Ozias tout trempé de ses pleurs
 Se leue & par ces mots exprime ses douleurs.

Ce n'est pas mon dessein, mes miserables freres
 De déguiser ici l'excez de nos miseres,
 Je les sens avec vous, ie les sens plus que tous,
 Car ie les sens pour moy, mais beaucoup plus pour vous,
 Vos maux plus que les miens tyrannisent mon ame,
 Et quoy qu'iniustement vous me chargiez de blasme,
 Je ne sens pas pour vous relascher ma pitié
 J'écoute seulement la voix de l'amitié,
 Quant bien pour vos malheurs mon cœur seroit de roche
 Vous n'entendriez de moy ny plainte, ny reproche,
 Car dans le triste estat où le Ciel vous a mis
 La plainte & le soubçon tout vous deuient permis,
 Vous pouuez accuser & le Ciel & la Terre,
 Dans les maux que vous fait vne si rude guerre,
 Et vous faites beaucoup en cette extremité
 De garder le respect pour la Diuinité.
 Mais grace à ses bontez, ô peuple saint & sage
 Sa crainte regne encor dedans vostre courage
 J'en conçois vn espoir qui flatte le desir
 De voir bien tost changer nostre peine en plaisir,
 Cependant vous voulez que ie rende la place,
 Helas, pense y bien auant que ie le fasse,
 Sçauex vous ce que c'est de tomber sous la main

D'un Payen irrité, d'un tiran inhumain,
 C'est proprement tomber aux gouffres de la Terre,
 Où liure le demon vne eternelle guerre,
 Il vaut mieux dites vous viure en captiuité,
 Que mourir par la soif ou par sa cruauté,
 Mes freres mes amis qu' auez vous osé dire,
 Vn si lasche discours fait que mon cœur soupire,
 Vaut il pas mieux mourir d'un trespas glorieux
 Que de viure captif dans des barbares lieux,
 Si ce seul Prince encor faisoit nostre esclavage,
 Nous aurions dans les fers ce funeste aduantage
 De nous y voir ensemble, & chez nos ennemis,
 De nous plaindre en commun, il nous seroit permis,
 Mais cent peuples diuers separant vos familles,
 Vous perdrez pour iamais vos femmes & vos filles,
 Leurs iours s'écouleront au milieu des travaux,
 Et ce seront encor les moindres de leurs maux,
 Vous d'un autre costé suiuant le sort des armes
 Vous verrez vos tirans se rire de vos larmes,
 Et quoy qu'à les seruir vous soyez tousiours prompts,
 Ces vainqueurs insolens vous feront mille affronts.
 Iugez donc mes enfans si par ma resistance,
 Je ne vous ay point fait vne cruelle offense,
 Si mes fideles soins ne vous ont point trahis
 Vous voulant maintenir dedans vostre pays.
 Si vous voulez pourtant ie suis prest à le rendre
 Aussi bien l'on ne peut plus long temps se defendre,
 Mais si vous vous laissez conduire encor par moy,
 Et si vous deferez quelque chose à ma foy,
 Je vous coniure icy par le Dieu que i adore,
 D'attendre que cinq fois la renaissante aurore,
 Annonce le retour du Roy de la clarté
 Auant que deliurer cette Sainte Cité :
 Peut estre qu'en ce temps le Dieu de nos ancestres
 Voudra nous affranchir de vainqueurs & de maistres,
 Mais aussi si nos maux ont tousiours mesmes cours,
 A la honte de fers sera nostre recours.

Ozias par ces mots pleins d'adresse & de zele,
 Redonne un peu de cœur à la troupe fidele,
 Et par d'autres encor où reluit sa vertu
 Tasche de releuer son espoir abatu.

Comme on voit en esté que la moisson dorée
 Se courbe & se flestrit par l'effort de Borée,
 Puis receuant des Cieux vne fraische liqueur
 Se redresse & reprend sa premiere vigueur,
 De mesme les Hebreux accablez de tristesse,
 Et prests à succomber sous leur propre foiblesse,
 Se trouuent releuez par la puissante voix
 Du Prince dont encor ils reuerent les loix,
 Judith apprend bien tost leur nouvelle disgrace,
 Et bien que sa douleur qui tout autre surpasse
 Occupe nuit & iour son esprit & son cœur
 Elle sent toutesfois la publique douleur,
 Ce grand cœur est trop bon pour rester insensible
 A la perte des siens qu'elle void infailable,
 Mais son courroux se ioint à sa compassion
 Apprenant d'Ozias la resolution,
 Et que cinq iours passez si du secours n'arrine
 D'un superbe vainqueur elle sera captiue,
 Qu'elle verra traïsnier à ses chars triomphans
 Les Prestres du Seigneur, les vierges, les enfans,
 Et que perdant l'aspect de leur sainte patrie
 Leurs iours s'écouleront parmi l'idolatrie.
 De si tristes obiects l'arrachent un moment
 Du lamentable obiet d'un triste monument,
 Et la main qui sa main à la gloire destine,
 Qui veut par sa valeur sauuer la Palestine,
 Qui prepare un Trophée à sa rare vertu,
 Releue un peu l'espoir de son cœur abatu,
 Et luy fait concevoir vne haute entreprise
 Qu'elle veut achuer sans aucune remise;
 Elle appelle d'Abra le fidele secours
 Luy cache son dessein, & luy tient ce discours.

Toy qui sçais à quel poinct ie suis infortunée,
 Qui connois comme moy ma dure destinee,

Qui m'entends soupirer dans mon cruel tourment ,
 Et qui vois que mes pleurs coulent incessamment ,
 Tu crois bien chere Abra qu'une si triste vie
 Au repos du tombeau porte souvent envie ,
 Mais comme il est des maux plus fascheux que la mort ,
 Moy qui ne la crains pas, ie crains vn pire sort ,
 Ie crains de voir languir mes enfans dans les peines ,
 De voir leurs tendres bras chargez de dures chaisnes ,
 De les voir arracher par vn bras criminel ,
 De l'azile impuissant du doux sein maternel ,
 Mon cœur à ce penser ne borne pas ses craintes
 Pour tous nos citoyens il sent mesmes atteintes ,
 Il se sent partager & ressent par moitié
 Les traits de la nature & ceux de l'amitié ;
 Mais ie crains encor plus d'estloigner cette cendre ,
 Le seul bien que mon cœur peut desormais pretendre ,
 Ce triste & cher depost, ces restes precieux ,
 Du plus parfait mortel qu'ait iamais fait les Cieux ,
 Aussi pour éuiter que l'on ne m'en separe ,
 Et que nous n'allions tous chez vn peuple barbare ,
 Ie me veux opposer à l'iniuste proiet
 Qu'Ozias & le peuple ont fait sur ce suiet ,
 Helas, vn peu de soif leur fait rendre les armes
 Sans preuoir nos traueux, nos douleurs & nos larmes ,
 Sans preuoir qu'une longue & cruelle prison ,
 Sera d'un petit mal la triste guerison ,
 Va donc voir de ma part ce Prince trop facile ,
 Dis luy que i'ay appris qu'il va rendre la ville ,
 Et qu'un peuple alarmé le contraint aujour d'huy
 Pensant de se sauuer, de se perdre avec luy ,
 Que dans leur triste sort estant interessée
 Ie dois sur ce suiet declarer ma pensée ,
 Et que ie le requiers d'enuoyer en ce lieu
 Conferer avec moy les deux Prestres de Dieu ,
 Quand tu luy parleras obserue son visage
 Voy si de nostre perte il porte le presage ,
 Et tasche de t'instruire auant de reuenir
 De nos nouueaux malheurs pour m'en entretenir

Abra sans repliquer éloigne sa Maistresse,
 Et se rend chez le Prince avec beaucoup de presse,
 Lors qu'avec Achior seul il s'entretenoit
 Sur le triste dessein que IVDITH condamnoit,
 Alors prenant son temps cette Servante accorte
 Abordant Ozias luy parle de la sorte.

Seigneur, IVDITH m'enuoye, & vous prie par moy
 De suspendre un proiet qui la remplit d'effroy,
 Elle a sçeu que le Peuple a perdu le courage,
 Et prefere au trespas un long & dur seruage,
 Mais son cœur noble & haut blâme ce sentiment,
 Et croid qu'il feroit mieux de mourir noblement,
 Elle croid bien aussi que vous estes trop braue
 Pour n'aymer micux la mort que d'estre fait esclau,
 Et que ces malheureux conspirent malgré vous
 De vous perdre avec eux, & de nous perdre tous,
 Cependant que pour eux ma pieuse Maistresse
 Seule dans son secret ieusne, & prie sans cesse,
 Et ie me doute fort que quelque grand dessein
 Pour le salut Public ne courve dans son sein,
 Par ma commission vous le pouuez connoistre,
 Car ie dois vous prier que l'un & l'autre Prestre
 Se rendent auprès d'elle avec vostre congé,
 Et nous sçaurons bien-tost si j'auray mal iugé,
 La fidelle Servante avec ces mots achene
 Qui du bon Ozias l'espoir mourant releue,
 Il r'appelle sa ioye, & la témoinne ainsi
 Si ta grande Maistresse est pour nous en soucy,
 Chere Abra nostre Sort va changer de visage,
 Et si les noirs soucis de son triste veuüage
 Luy laissent de momens pour plaindre nos malheurs,
 Le Ciel fera tarir la source de nos pleurs,
 A ses vœux innocens il n'est rien qu'il n'accorde,
 Pour elle il nous fera bien-tost misericorde,
 Et la voyant mêlée avec nostre interest
 De son iuste courroux il suspendra l'arrest;
 Il est vray j'ay promis au Peuple de me rendre
 Si dans cinq iours passez l'on ne nous vient deffendre,

Mais puis qu'elle s'oppose au dessein malheureux
 Qu' a l'ennemy commun de perdre les Hebreux,
 L'espoir de leur salut se réveille en mon ame,
 Et croy qu' avec suiet ta Maistresse me blâme,
 Ses aduis de formais seuls ie veus écouter,
 Et nos Prestres tantost iront la consulter.
 Puis soudain se tournant vers le sage Amonite
 Souffrez Prince, dit-il, qu'un moment ie vous quitte,
 Pour aller enuoyer nos Prestres vers IVDITH,
 Et voyant qu' Achior paroissoit interdit,
 Ie vous vois estonné, poursuit-il, que mon ame
 Change de sentiment au vouloir d'une femme,
 Mais ne me iugez point que vous n' ayez appris
 De la grande IVDITH le merite & le pris,
 Seigneur, dit Achior, i' ay trop de connoissance
 De vostre iugement, & de vostre prudence,
 Pour ne presumer pas que vostre intention
 N' a pour but que le bien de vostre Nation,
 I auoie toutesfois que mon ame est surprise
 Qu' une femme auioird huy fasse quelque entreprise
 En vne occasion où vostre iugement
 Ne void que la prison pour tout allegement,
 Aussi, dit Ozias, cette femme diuine
 Est l'honneur de son sexe, & de la Palestine,
 Vn parfait abregé de toutes les vertus,
 Et qui void sous ses pieds les vices abatus,
 Ie vous ferois icy l'histoire de sa vie
 Si ie n'allois ailleurs contenter son enuie,
 Toutesfois, poursuit-il, en regardant Abra
 Voicy qui mieux que moy vous en entretiendra,
 Toy qui de la seruir as tousiours eu la gloire
 Tu scauras mieux que moy raconter son histoire,
 Et si i' obtiens icy ce bien de ton loisir,
 Ie veus bien differer d'accomplir ton desir,
 Car ie veus auoir part au plaisir de t'entendre,
 Commence donc Abra tu ne peus t'en deffendre,
 Et ton recit finy i' iray dans vn moment
 Reparer le defaut de mon retardement.

Seigneur, luy dit Abra, ie vay vous satisfaire,
 Mais vous n'aprendrez rien qui ne soit ordinaire,
 Car comme vous sçavez la vie de IVDITH
 N'a point ces incidans qui surprenent l'esprit,
 Et quand i'auray dépeint ses vertus & ses charmes,
 Ie n'auray qu'à montrer ses douleurs & ses larmes,
 Là s'arrestant un peu comme pour y penser
 Par ces mots son recit elle va commencer.

IVDITH.

QUATRIESME PARTIE.

Seigneur, c'est dans ces murs qu'une pudique flame
 Donna l'estre & le iour à mon illustre Dame,
 Merary fut son Pere, & ce riche Seigneur
 Sur ce riche tresor fondonoit tout son bon-heur,
 Les moindres actions de sa plus tendre enfance
 Donnoient de sa sagesse une haute esperance,
 L'ouvrage & l'oraison estoient ses doux plaisirs,
 Et les plus chers obiets de ses ieunes desirs.
 Merary remarquant en cette Fille unique
 Une vertu sublime, un esprit Angelique,
 Poussa diligemment son education,
 Ioignant au naturel tant d'acquisition
 Qu'à l'âge de quinze ans cette admirable Iuifue
 Fut des graces du Ciel l'Image la plus vaine,
 Mille ieunes Seigneurs épris de ses beautez
 Admiroient encor plus ses hautes qualitez,
 Chacun d'eux eût voulu porter une couronne
 Pour servir dignement cette illustre personne,
 Chacun d'eux demandoit au sage Merary
 Le supreme bon-heur d'estre fait son mary;
 Mais la chaste IVDITH brûlant d'une autre flame
 Au culte du Grand Dieu donnoit toute son ame,

Et de tous ces Amans ignorant les desirs
 Ne fut iamais témoin de leurs moindres soupirs,
 Cette Fille sans prix, l'ornement de son âge,
 Sceut conseruer sa gloire avec tant d'auantage
 Que ceux que ses beaux yeux bleissoient innocemment
 N'osoient pas deuant eux soupirer seulement,
 L'auguste Maiesté sur son visage empreinte
 Imprimoit dans les cœurs le respect & la crainte,
 D'ailleurs son Cabinet qu'elle aymoit chèrement
 Aux yeux de ses captifs l'exposoit rarement,
 Car ce pieux obiet de son sexe l'exemple
 N'en sortoit presque point que pour aller au Temple,
 Et déroband ainsi sa veüe aux curieux
 Se donnoit toute entiere au Monarque des Cieux.
 Elle viuoit ainsi contente & retirée,
 Et ne craignoit rien tant que d'estre mariée,
 Sa douce liberté qu'elle prisoit si fort
 Luy dépeignoit ce ioug aussi dur que la mort,
 Il falut toutesfois qu'elle y fut assernie,
 Pour suivre le vouloir de l'auteur de sa vie,
 Son Pere se voyant aux derniers de ses iours
 Vouloit avec plaisir en voir finir le cours
 Desirant marier sa derniere esperance,
 Et quoy qu'il fut certain de son obeïssance
 Leprudant Merary iugeoit fort sagement
 Du rebut qu'elle auoit pour cét attachement,
 Son cœur en ressentoit vne peine incroyable,
 Il s'estimoit heureux, ensemble miserable,
 Et ses plus hauts desseins se trouuoient trauerser,
 Croyant voir en IVDITH des sentimens forcez.
 Il souhaite ce bien sans la vouloir contraindre,
 En tout ce qu'il desire il trouue lieu de craindre,
 Et croid que ce seroit trop de seuerité
 D'agir sur cét esprit de pleine autorité,
 A sa tendre amitié croid de faire vne offence
 D'exiger vn aduen par quelque violence,
 Son cœur à cét effort ne peut point consentir,
 Et le moindre penser luy cause vn repentir :

Entre tous les partis dont on le sollicite
 Manassez riche en biens & plus riche en merite
 Luy fait seul desirer que sa chere IVDITH
 Quitte ce froid dédain qui son espoir trahit,
 Vn iour que ce Vieillard en suiuant sa coûtume,
 Pour adoucir vn peu de son cœur l'amertume,
 Et donner son esprit au diuertissement
 Fut visiter sa Fille en son appartement,
 Cette Vierge pour lors traçoit sur son Ouvrage
 De l'antique Abraham la venerable Image,
 Et tâchoit d'exprimer d'un Art ingenieux
 La discrete douleur qu'il auoit dans les yeux,
 Lors que sa foible main d'un fort acier armée
 Alloit se décharger sur la victime aymée,
 Elle estoit à ses pieds, & la sçauante main
 Auoit orné son front d'un air doux & serain,
 Ses yeux estans tournez du costé de son Pere
 Sembloient luy vouloir dire hastez ce ministere,
 Et donnez ce grand coup sans nul étonnement
 Puis qu'il doit retentir insques au firmament,
 Meray tout rayuy de voir cette tissure
 Où l'Art si doctement imitoit la Nature,
 En loüe fort sa Fille, & la baisant au front
 Luy dit que le Pinceau receuoit vn affront
 De se voir surpassé par l'éguille sçauante,
 Puis dressant deuant luy cette piece charmante
 La place à son vray iour, & s'éloignant vn peu
 Luy fait vn long discours sans estre interrompu,
 Il me plait, luy dit-il, que ton esprit s'aplique
 A ces rares obiets où ta vertu s'explique,
 Et me fait assez voir dans des rauissemens
 De ton cœur genereux les nobles sentimens:
 Quand tu dépeins Isac dans cette defference
 Qui luy fait voir la mort avec tant d'assurance,
 Je croy de voir en toy la mesme fermeté
 Si le Ciel t'imposoit mesme necessité,
 Tu sçais l'histoire au vray, puis que tu l'as dépeinte,
 Et comme nostre Ayeul sans aucune contrainte

Subit l'arrest du Ciel si seuere & si dur
 D'immoler de sa main son vnique bon-heur ;
 Tu sçais cela ma Fille, & cette belle histoire
 Est moins dans ce tissu que dedans ta memoire,
 Mais tu peus ignorer le discours rauissant
 Qu'eurent sur ce sujet & le Pere & l'Enfant,
 Je te veux raconter comme ces grandes ames
 Firent d'un saint amour briller les saintes flâmes,
 Et comme un digne fils d'un pere vertueux
 Fut digne de l'essay que le Ciel fit sur eux.
 Alors exagerant cette haute auanture
 Oû le grand Abraham surmonta la Nature,
 Il luy fit voir Isac mourant avec plaisir,
 Puis poursuuiuit ainsi pour ayder son desir,
 Je voudrois bien grauer dans ton cœur cét exemple
 Qui charme mon esprit lors que ie le contemple,
 Et ie souhaiterois que tous les bons enfans
 Fussent ainsi qu'Isac soumis à leurs parens,
 Qu'ils eussent comme luy leur ame disposée
 A leur bien obeir sans se trouuer forcée,
 Si la tienne agissoit par ce beau sentiment
 Je finirois mes iours avec contentement.
 Quoy Seigneur, dit IVDITH, en rompant le silence,
 Voulez-vous m'accuser de desobeissance,
 Qu'ay-ie dit, qu'ay-ie fait, pour vous faire penser
 Que iusques à ce point i'ose vous offencer,
 Declarez-moy bien-tost d'une voix paternelle
 Quel malheur près de vous me rend si criminelle,
 Ayez cette bonté de le verifier
 Pour me donner moyen de me iustifier,
 Il est vray que d'Isac l'ame fut heroique,
 Mais l'austere vertu que la mienne pratique
 Me feroit comme luy dans cette occasion
 Offrir d'un mesme cœur la mesme effusion,
 Non seulement pour Dieu de qui dépend ma vie,
 Mais encores pour vous, Seigneur, pour la patrie,
 Quel que ce fut des trois qui vint me l'ordonner
 Je n'aurois point de peine à me determiner,

Que si vous en doutez, pour le point qui vous touche,
 Vous n'avez qu'à former un mot de vostre bouche,
 Vous n'avez qu'à montrer que ma mort vous plaira,
 Et vous verrez comment IVDITH obeïra.

Non ie ne veus pas tant, & ie veus davantage,
 Ie ne veus pas ta mort, ie veus ton mariage,
 Luy répond Merary d'un visage douteux
 Obeïs sur ce point, & ie m'estime heureux.

Celuy qui s'entretient avec sa reuerie
 Dans le plus reculé d'une verte prairie,
 Et qui void tout d'un coup sortir un long Serpent
 Dessous l'émail des fleurs allant vers luy rempant,
 Est beaucoup moins surpris que ne fut cette belle
 Entendant annoncer cette dure nouvelle,
 Elle arma pourtant de resolution,
 Et cacha prudemment sa prompte émotion,
 Iugeant bien qu'il falloit se soumettre & se rendre
 A ce que Merary pouuoit d'elle pretendre,
 Elle auoit trop d'esprit pour ne connoitre pas
 Que c'estoit le dessein qui conduisoit ses pas,
 Et que pour ce suiet s'exerçant la memoire
 D'un fils obeïssant il auoit fait l'histoire,
 D'ailleurs elle l'aymoit, & l'honoroit si fort
 Qu'auant de le fâcher elle eut souffert la mort,
 A son propre repos elle deuient contraire,
 Et croïd n'en point auoir lors qu'elle en priue un pere,
 Vn si bon naturel produisant son effet
 Luy vient faire souffrir les maux qu'elle luy fait,
 Aussi pour l'en guerir preparant sa réponse
 A ses plus chers plaisirs enfin elle renonce,
 Et charme Merary par ce sage discours,
 Si vous estes, Seigneur, l'arbitre de mes iours
 Vous pouuez exercer vne entiere puissance
 Sans craindre de mon cœur la moindre resistance,
 Il vous est trop soumis pour vouloir s'opposer
 Lors que de ses desirs vous voudrez disposer,
 Ainsi pour l'exciter au bon-heur de vous plaire
 Ne luy proposez plus Isac pour exemplaire,

Il a moins de pouuoir que vostre volonté,
 D'elle dépend ma vie avec ma liberté,
 Je m'en fais vne loy que ie ne puis enfreindre,
 Et si sur ce suiet i'ay quelque chose à craindre
 C'est seulement, Seigneur, de m'éloigner de vous,
 Et de vous perdre enfin en gagnant vn espoux,
 Je ne puis rien aymer autant que ie vous ayme,
 Me separant de vous ie me quitte moy mesme,
 Et c'est le seul motif, i'en atteste les Cieux,
 Qui me feroit trouuer ce lien odieux,
 Je n'attendois pas moins d'une Fille bien née,
 Et quoy que i'eusse pu resoudre l'Himenée,
 Luy repart Merary, sans ton consentement,
 J'ay voulu toutesfois sçauoir ton sentiment,
 Ton naturel me plait, me charme, & me console,
 Avec plus de plaisir ie dourray ma parole,
 L'on m'offre tous les iours de glorieux partis
 Qui te seroient ma Fille assez bien assortis,
 Mais celuy qui sur tous me plairoit davantage
 C'est vn ieune Seigneur, riche, vaillant & sage,
 D'un esprit excellent, & d'un noble maintien
 Manassez en vn mot que tu connois fort bien:
 La pudique IVDITH baissant vn peu la veuë
 Fit faire à son esprit vne prompte reueuë
 Pour voir si cét Amant qu'on offroit à son cœur
 Estoit assez bien fait pour estre son vainqueur,
 Mais Dieu, qui contractoit cette belle Alliance
 Pour vaincre de IVDITH la froide indifference
 Passa dans son idée vn fidelle pinceau,
 Qui dépeignit l'Amant & si noble & si beau
 Avec tant de merite, avec tant d'avantage,
 Qu'elle sentit enfin ébranler son courage,
 Car son teint coloré d'une chaste rougeur
 Presagea qu'elle auoit vn peu moins de froideur,
 Puis relevant ses yeux, sur les yeux de son Pere,
 Luy repartir encor en tâchant de luy plaire,
 L'assura de nouveau que son autorité
 La trouuoit sans desir, comme sans volonté,

Merary satisfait d'auoir pris cette voye
 Fait esclatter son front d'une nouvelle ioye,
 Et nous laissant ensemble apres cet entretien
 La prudente IVDITH m'honore ainsi du sien,
 He bien ma chere Abra que fera ta Maistresse
 Tu vois que Merary me poursuit & me presse,
 Qu'il desire ardamment que ie donne la main
 Au ieusne Manassez peut estre dès demain,
 Et que pour ne me point tacher d'ingratitude
 Ie renonce aux douceurs de cette solitude,
 Que ie suiue vn obiet dont peut estre les mœurs
 N'auront aucun rapport avecque mes humeurs:
 Alors qu'une alliance est si mal assortie
 Où doit regner l'amour regne l'antipathie,
 Et ce mauuais accord nous fait voir bien souvent
 Qu'on attache vn corps mort avec vn corps viuant,
 Si de tels déplaisirs accompagnoient ma vie,
 Si sous vn ioug si dur elle estoit asseruie,
 Que ie mespriserois cette haute splendeur,
 Cette pompe, ce rang, ces biens, cette grandeur,
 Cette beauté du corps, mesme celle de l'ame,
 Si ie n'y rencontrois vne sincere flame,
 Si ie ne la voyois dans ces beaux sentimens;
 Qui font communs les maux & les contentemens,
 Manassez est bien fait, il est vray ie l'adrouë,
 C'est icy seulement que ma bouche le louë,
 Mais puis-ie bien sçauoir si ce port noble & fier
 Ne cache point encor vn esprit plus altier,
 Toutesfois que le Ciel ordonne de ces choses,
 Qu'il me donne à son gré des espines, des roses,
 Qu'il me laisse à moy mesme, ou me donne vn espoux,
 Ce qui viendra de luy me sera tousiours doux.
 Ce penser quelque temps luy tint la bouche close,
 Puis r'ouurant aux souspirs ce beau bouton de rose,
 Refuge de mon cœur, doux espoir de mes iours,
 Dit elle, à mon besoin i'implore ton secours,
 Esprit de verité viens esclairer mon ame
 Fais y luire vn rayon de ta Diuine flame,

Montre à mes pas craintifs un chemin assurez,
 Et r'assure bientoſt mon eſprit égaré,
 Dieu qui bruſles mon cœur écoute ma priere,
 Accorde à mes deſirs les deſirs de mon Pere,
 Et ſi ta volonté fait agir ſon pouvoir
 Accorde mes deſirs à ſon juſte vouloir,
 Je viens de l'assurer d'une ame reſolüe
 Que ſur ma volonté la ſienne eſt absolüe,
 Mais avec mon humeur ayant bien conſulté
 Je crains d'auoir parlé contre la verité,
 Toy qui connois mon cœur beaucoup mieux que moy meſme,
 Qui le vois, ô Seigneur, dans un deſordre extreme,
 Prends pitié de ſa peine, & montre luy comment
 Il peut ſe dégager d'un Pere & d'un amant,
 Ce que j'ay dit à l'un vers tous les deux m'engage,
 Et de me retracter ie n'ay pas le courage :
 Mais quand ie l'oſerois Merary m'eſt ſi cher,
 Que j'aime beaucoup mieux mourir que le fâcher,
 C'eſt par ce ſeul motif que ie me ſuis renduë
 Sans auoir rien preueu, ſans m'eſtre defenduë,
 Defends moy donc toy meſme, & change ſon deſſein,
 Ou fais fondre, Seigneur, la glace de mon ſein,
 Il n'appartient qu'à toy de faire ce miracle,
 Oſte pour mon repos ou l'un ou l'autre obſtacle,
 Et ſi de Merary les vœux ſont exaucez
 Imprime dans mon cœur l'amour de Manassez,
 Moy qui m'interreſſois dans cette grande affaire
 Par des Raiſons qu'icy ie ne puis pas vous taire,
 Je pris alors mon temps, & luy dis nettement
 Tout ce que ie ſçauois de ſon illuſtre amant.

Madame, luy dis-ie, le Ciel n'eſt point auare,
 Il va recompenser vne vertu ſi rare,
 L'eſpoux que ſa beauté vous deſtine aujour d'hy
 Sera digne de vous ainſi que vous de luy,
 Car bien que Manassez ſoit d'un ſang Tres-Illuſtre
 Ses inclinations ont encor plus de luſtre,
 Je le dois bien ſçauoir parce que ſes parens
 Le donnerent aux miens dès ſes plus ieunes ans,

Il n'auoit que trois iours lors qu'il perdit sa Mere,
 Et son Pere touché d'une douleur amere,
 Pour ne pas voir l'objet qui pouuoit l'augmenter,
 Donna l'ordre à ses gens de le faire absenter,
 L'on le porta chez nous où ma Mere affligée
 Pour la perte du sien vid sa peine allégée,
 Ces innocens attraits touchoient si puissamment,
 Qu'on ne pouuoit le voir sans l'aimer cherement,
 Aussi le nourrit elle avec un soin extreme,
 Et comme elle l'aimoit nous l'aimions tous de mesme,
 Ce bel astre naissant dedans nostre maison
 De tous nos déplaisirs porta la guerison,
 Et répandant sur nous son aimable lumiere
 Il nous fit oublier nostre perte derniere,
 Ainsi ce cher enfant par de contraires coups
 S'il affligéoit nulleurs, il consoloit chez nous,
 Apres qu'il fut seuré mon Pere fit entendre
 A ses bons seruiteurs s'ils vouloient le reprendre,
 Non pas qu'il desirat de s'en priuer si tost,
 Mais bien pour déconourir si ce riche de post
 Seroit long temps chez nous contre toute apparence,
 Ou bien si ses parens desiroient sa presence,
 Mais il apprit bien tost au gré de ses desirs,
 Qu'il iouiroit long temps de ces mesmes plaisirs,
 Que leur Maistre tousiours s'affligeoit de sa perte,
 Qu'il pleuroit sa moitié dans sa maison deserte,
 Et qu'il ne falloit point presenter Manassez
 Tandis que sa douleur seroit en cet excez.
 Ainsi resta chez nous cet innocent coupable
 Attendant que le Ciel luy fut plus favorable,
 Sa grace & sa beauté s'augmentoient tous les iours
 Rien n'estoit si charmant que ses ieunes discours,
 Il rauissoit les cœurs avec sa bonne mine,
 Ses moindres actions marquoient son origine,
 Et quoy qu'il ignorat sa haute extraction
 Nous remarquions en luy beaucoup d'ambition,
 Lors qu'il passoit le temps avec ceux de son âge
 Dans leurs petits combats il vouloit l'auantage,

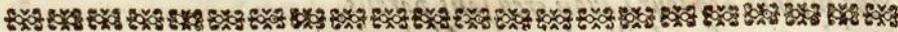
Il l'emportoit tousiours non par authorité,
 Mais par force aussi bien que par dexterité,
 Son pere cependant dans le dueil de sa femme,
 N'auoit pas éloigné Manassez de son ame,
 Il enuoyoit vers luy plusieurs fois tous les ans,
 Et d'un soin paternel luy mandoit des presens,
 Dés lors qu'il eut atteint vn âge raisonnable,
 Et que d'instruction il le iugea capable,
 Il enuoya chez nous vn sage Gouverneur,
 Qui fut tres-satisfait de ce ieune Seigneur,
 Sous ses enseignemens il fut tousiours docile,
 A son Diuin esprit rien n'estoit difficile,
 Et son maistre pourueu d'un eminent sçauoir
 S'épuisoit tous les iours sans s'en apercevoir :
 Douze fois le Soleil auoit iauui les plaines,
 Sans qu'un Pere affligé vit terminer ses peines,
 Les siens desespéroient de le voir consolé,
 Et de reuoir chez luy cet illustre exilé.
 Mais Princes admirez icy la Prouidence,
 Et comme nos desseins cedent à sa puissance,
 Vn iour que Manassez sur le bord du Iordain
 Faisoit voir à ses yeux le travail de sa main,
 Et qu'en se promenant il charmoit ses oreilles,
 Lisant à haute voix le beau fruit de ses veilles,
 Dans l'extreme plaisir que son cœur ressentoit
 Il s'escarta bien loin sans voir qu'il s'escartoit,
 L'Astre qui fait le iour du haut de l'Emisphere
 Iettoit alors vn feu qui n'est pas ordinaire,
 Et Manassez craignant de l'auoir trop souffert
 Chercha des yeux vn lieu pour se mettre à couuert,
 Vn bois de chesnes verts dont les espais fueillages,
 Offroient à ses plaisirs leurs frais & beaux ombrages,
 Conuierent ses pas d'aller de ce costé
 Quoy que de son chemin il le vit escarté,
 Au premier pas qu'il fit dans l'enceinte touffüe
 Vn cheual attaché se presente à sa veüe,
 Dont le riche harnois & sa propre beauté
 Luy tindrent long temps l'ail & l'esprit arresté,

Car bien que tout fut noir sur ce coursier champêtre,
 Tout marquoit neantmoins la grandeur de son Maistre,
 Manassez iugeant bien qu'il n'estoit pas fort loïn,
 Courut ce petit bois avec vn nouveau soin,
 Et trouue au pied d'un arbre à l'endroit le plus sombre,
 Vn homme qui dormoit, ou pour mieux dire vn ombre,
 Puis que ce triste corps, couché languissamment,
 Sembloit estre sorti du fonds du monument,
 Son visage defait estoit convert de larmes,
 Vn baston à ses pieds estoit ses seules armes,
 Et la pâle couleur avec son habit noir
 Marquoit que ses destins luy laissoient peu d'espoir;
 Le ieune Manassez genereux au possible
 Aux maux de l'inconnu se trouua fort sensible,
 Et s'loignoit déjà pour ne pas l'éveiller
 Quand vn nouveau suiet le fit émerveiller,
 Vn sifflement aigu partoit de l'endroit mesme
 Où cét homme endormi monroit vn deuil extreme,
 Iugeant ce que c'estoit il reuint sur ses pas,
 Et sauua l'inconnu d'un évident trespas,
 Vn horrible Serpent à longs replis sur l'herbe
 Se glissoit, droit à luy, sur son ventre superbe,
 Il écumoit de rage, & de ses yeux ardans
 Cherchoit auidentement la proye de ses dents,
 Sa langue estoit de feu, de trois pointes formée,
 D'où sortoient à la fois l'écume & la fumée,
 Qui sans cesse exalant de funestes vapeurs
 Gastoient l'air d'à l'entour, & flétrissoient les fleurs,
 Le hardy Manassez tres-ialoux de sa gloire
 Ne voulut qu'à son bras deuoit cette victoire,
 Et sans qu'il demandat secours à l'endormy
 Ne prend que son baston, attaque l'ennemy,
 Il ne consulte point quelle adresse subtile
 Luy fera sans risquer vaincre l'hideux reptille,
 Son soin le plus pressant est pour cét estranger,
 Et pour le garantir il s'expose au danger,
 Il se fait son rempart, & preuenant la beste
 D'un grand & premier coup en écrase la teste.

Et ce coup est si rude & fait un bruit si haut
 Que le spectre viuant s'en éueille en sursaut,
 Il se leue à moitié, & d'une œillade active
 Regarde au tour de luy qui de repos le priue,
 Puis que le seul sommeil suspendant ses trauaux
 Arrestoit pour un temps la suite de ses maux,
 Nostre ieune vainqueur voyant sauter encore
 Le reptile mourant qui des yeux le deuore,
 Pour ce desir glouton luy donne mille morts,
 Redoublant ses grands coups sur son horrible corps;
 Mais tandis qu'il punit des œillades mortelles
 Qu'il esteint pour iamais leurs fieres estincelles,
 A des yeux plus benins il se fait admirer,
 Depuis que l'estranger le peut considerer,
 Deuers luy Manassez ayant tourné la veüe.
 Le voyant éueille l'aborde & le saluë,
 Pardonnez, luy dit-il, à la necessité
 Qui rompt vostre sommeil contre ma volonté,
 Attiré dans ce lieu par le frais de l'ombrage,
 J'ay veu que ce serpent vous alloit faire outrage,
 Mais de vostre baston ayant armé ma main,
 J'ay puni par sa mort son coupable dessein,
 Voyez-le de plus prez & vous pourrez connoistre
 Si cette arme n'a point seu defendre son maistre,
 Ou plustost vous verrez que le Dieu des combats
 Par la main d'un enfant met des monstres à bas,
 Ange dit l'inconnu, puissance plus qu'humaine,
 Qui de mes longs ennuis viens adoucir la peine,
 Qui me fais voir des traits, des charmes, & d'apas,
 Que mon cœur cherira iusques à mon trespas,
 Qui portes dans les yeux cette Diuine flâme,
 Qui mesme apres la mort esclaire dans mon ame,
 Ton admirable corps n'est il point animé,
 De l'admirable esprit dont le mien fut charmé,
 De ce fidele esprit dont l'amour sans seconde,
 Faisoit couler mes iours dans vne paix profonde,
 Et qui tenoit au mien par un lien si fort,
 Que sa force paroît encore apres sa mort,

Il vient ce cher esprit pour defendre ma vie,
 Quand de mes ennemis il la voit pour suiue,
 Son amour immortel me donne ce secours,
 Et veille autour de moy pour conseruer mes iours :
 Mais ce soin superflu, mon Ange Tutelaire,
 Bien loin de m'obliger ne sert qu'à me déplaire,
 Et quoy ne sçais tu pas qu'ayant perdu tes yeux,
 Ie regarde la mort comme vn bien precieux,
 Que i'erre nuit & iour aux lieux les plus funebres,
 Que ie hay la clarté, que i'aime les tenebres,
 Et traïsne foiblement ce miserable corps,
 Attendant que le Ciel le mette au rang des morts :
 Helas! sous quelle erreur mon pauure esprit succombe,
 Les beaux yeux que ie plains sont couuerts d'vne tombe,
~~Il ne reluiront plus ces aimables Soleils,~~
 Que iusques à ce iour i'auois creu sans pareils,
 Mais les tiens font briller leur aimable lumiere,
 Ton teint a de son teint la richesse premiere,
 Et tu ressembles bien iusques aux moindres traits
 L'obiet qui fit ma gloire & qui fait mes regrets,
 Là paroissant touché d'vne nouvelle atteinte
 Son beau liberateur il obserue avec crainte,
 Garde vn peu le silence & dans quelques momens
 Exprime par ces mots ees nouveaux sentimens,
 Mais n'es tu point mon fils, ô fatale rencontre,
 Tu l'es assurement, ta mine me le montre,
 Parle, tu ne dis mot, n'es tu point Manassez,
 C'est mon nom, luy dit-il, c'est ton nom, c'est assez,
 Reprit incontinent cet homme inconsolable,
 O miserable enfant d'un Pere miserable,
 Qu'est cecy iuste Ciel, par quel byarre sort,
 Chere espouse vois-ie la cause de ta mort,
 Pourquoy rencontre ie l'autheur de ma misere,
 Qui receuant la vie en a prié sa Mere,
 Toy par qui mon bon heur est à iamais destruit,
 Toy qui plonges mes iours dans vne triste nuit,
 Helas te puis-ie voir sans mourir de tristesse,
 Helas te puis-ie voir sans mourir de tendresse,

Innocent malheureux, par qui j'ay tout perdu,
 De te voir un long-temps ie me suis deffendu,
 Mais enfin te voyant me pourrois-ie deffendre
 De donner à l'amour tout ce qu'il peut pretendre,
 Nature viens icy m'apprendre mon devoir,
 Et contre ma douleur fais agir ton pouvoir;
 Tu le fais, ie le sens, & mon ame est rauie
 De voir l'unique obiet qui tient de moy la vie,
 Mais qui par le secours qu'il me donne aujourd'huy
 Me contraint d'auoüer que ie la tiens de luy,
 Ouy ie te dois le iour, & dans cette auanture
 Tu t'acquites vers moy du droit de la Nature,
 Tu ne me dois plus rien, mais dis-moy quel destin
 Te conduit en ces lieux pour empêcher ma fin.



IVDITH.

CINQVIESME PARTIE.

Seigneur, dit Manassez, si vous estes mon Pere,
 Et si ie suis l'auteur de la mort de ma Mere,
 Si iusques à present mon Sort injurieux
 M'a priué de l'honneur de paroistre à vos yeux,
 Si ie suis vn objet de tristesse & de haine,
 Si j'aigris vos douleurs, si ie fais vostre peine,
 Pourquoi desirez-vous que j'arreste en ce lieu,
 Souffrez plustot, Seigneur, que ie vous dise adieu,
 Que j'aille loin de vous detester mon offence,
 Et iusques à ma mort en faire penitence,
 Helas! aurois-je crû que dans ce lieu fatal
 J'eusse deû rencontrer tant de bien & de mal,
 D'estre sorti de vous c'est mon heur & ma gloire,
 Mais ie meurs en songeant à ma tragique histoire,
 Et si le Sort par moy se laissoit gouverner
 Dans mon premier estat ie voudrois retourner,

Dans mon premier estat pour moy digne d'enuie
 Puis qu'il me receloit le crime de ma vie,
 S'il me cachoit vn rang & si noble & si beau,
 J'ignorois mon malheur dans vn petit hameau,
 J'estois chez vn Berger content de ma fortune,
 Qu'avecque ses enfans i'ay tousiours crû commune,
 Et s'il me preferoit pour l'education
 L'attribuois ce soin à mon ambition :

Mais ie me suis mépris, & ma fortune est telle
 Que ie la puis nommer fauorable & cruelle,
 Car, si, comme ie crois, ie sorts d'un noble sang,
 Mon malheur près de vous me prine de mon rang.
 Cesse de m'affliger beau portrait de ma femme,
 Son illustre heritier, cher gage de ma flame,
~~Luy repartit son pere à demy consolé,~~

Assez sans s'arrester mes larmes ont coulé,
 Te les veus essuyer en faueur de la ioye
 Que i'ay tant éuitée, & que le Ciel m'enuoye,
 Assez & trop long-temps tu fus abandonné,
 Viens posséder les biens que les Cieux t'ont donné,
 Viens iouir près de moy du rang que tu merites,
 Mais allons voir plustot le Pere que tu quittes,
 Allons prendre congé de ce sage Berger,
 Allons le réionir, ou plustot l'affliger.

C'est ainsi qu'à IVDITH ie poursuiuois l'histoire
 Du sage Manassez d'eternelle memoire,
 Puis ie luy dis comment cét illustre heritier

Posseda du depuis son Pere tout entier,
 Comment iusqu'à sa mort il le cherit de sorte
 Que l'on ne vit iamais vne amitié si forte,
 Aussi ce cher obiet de ses affections

Au vouloir paternel regloit ses actions :
 Mais bien qu'il travaillat avec beaucoup d'adresse
 A guerir de son cœur la profonde tristesse,
 Il ne peut empescher avec tous ses efforts
 Que ce fidelle espoux ne passat chez les morts.

Là Princes ie mis fin à mon recit fidelle
 Qui tira quelques pleurs des yeux de cette belle,

*Qui penetre son ame, & luy fit concevoir
D'un favorable Hymen, un favorable espoir.*

*Le Nocher arresté sur le bord du riuage
Sur le point d'entreprendre un perilleux voyage,
Consulte avec plaisir les experts Matelots*

*Qui presagent le calme en l'Empire des flots,
Ainsi faisoit alors cette admirable Iuifue,
Elle écouitoit ma voix d'une oreille attentive,
Et conclut avec moy finissant nos propos*

*Qu'un Hymen si parfait produiroit son repos.
Cependant Manassez dans sa naissante flame
Commence de sentir du trouble dans son ame,
Déjà mille soupirs s'exalent de son cœur,
Bien qu'il n'ait de IVDITH éprouvé la rigueur,
Il chérit un obiet que iamais il n'approche*

*Il pense que son cœur est plus dur qu'une roche,
Que les traits de l'amour ne scauroient le percer,
Et qu'il est insensé seulement d'y penser,
Incertain du succez du feu qui le deuore*

*Il chancelle à l'aspect de celle qu'il adore,
Il veut & ne veut pas son beau feu declarer,
Car il craint d'irriter ce qu'il doit reuerer,
Il se plaint, il gemit, il se pisme, il expire,
Il murmure, il rougit, il espere, il desire,
Il veut pousser à bout son amoureux dessein,
Et faire voir au iour ce qu'il a dans le sein,
Il ne veut plus cacher son amoureuse peine,
Il est temps d'encourir ou l'amour ou la haine,
Il est temps, disoit-il, que l'ardeur de mes feux
Se communique enfin au suiet de mes vœux:*

*Mais tandis, ô Seigneur, que l'amour luy conseille
De decourrir son cœur à la ieune merueille,
Merary ce bon Pere en ce pressant besoin
D'un zele officieux l'allege de son soin,
Cét Amant plus heureux qu'il n'eut osé le croire
Se vit sans y penser au comble de sa gloire,
Il eut permission de visiter IVDITH,
Mais Princes qu'il parut deuant elle interdit,*

Le discret Manassez dans son amour extreme
 Tremble plein de respect deuant l'obiet qu'il ayme,
 Sa bouche ne scauroit produire vn compliment,
 Et ce n'est que des yeux qu'il parle en ce moment,
 Ils disent puissamment l'émotion de l'ame,
 Sa ioye, son bon-heur, son respect & sa flame,
 Et toutesfois il craint qu'ils se sont confondus
 Connoissant que IVDITH les a mal entendus,
 Ces éloquens muets, ces doctes interpretes,
 Qui declarent du cœur les choses plus secretes,
 Ne sont point écoutéz quoy qu'ils s'expliquent bien,
 IVDITH ne connoit point ce muet entretien;
 O prudent Ozias, ô vaillant Amonite,
 Elle aussi bien que lui paroïssoit interdite,
 Mais enfin nonobstant leur peine & leur souci
 Manassez commença de lui parler ainsi.

Digne obiet de mes vœux, honneur de la Judée;
 Si vous pouuiez iamais estre persuadée
 Du beau feu dont mon cœur brûle pour vos apas,
 Le desordre où ie suis ne vous déplairoit pas,
 Ie paroïs deuant vous comme deuant mon Iuge,
 Si vous me reiettez où sera mon refuge,
 Et si vous condamnez vn innocent amour,
 Ie prefere ma mort à la clarté du iour,
 Ouy, ie scauray mourir si i'ay sceu vous déplaire,
 Ie ne crains pas la mort comme vostre colere,
 Et si vous me voyez trembler à vostre aspect
 Connoissez si mon cœur vous ayme avec respect,
 Que si le Ciel vn iour complaisant à ma flame
 Vouloit communiquer son ardeur à vostre ame
 Vous connoistriez alors dans ce beau sentiment
 Qu'il faut moins condamner que plaindre vn pauvre Amant:
 Mais, MADAME, en l'estat où maintenant vous estes,
 Vous ne connoissez pas le mal que vous me faites,
 Si vous le connoissiez il vous feroit pitié,
 Et vous en sentiriez peut-estre la moitié,
 Ha ! si iamais cét heur accompagnoit ma vie,
 Qu'elle seroit, MADAME, alors digne d'envie,

Que mes iours seroient beaux, qu'ils seroient fortunez
 Si vous preniez vn peu de ce que vous donnez,
 Quittez vostre rigueur ô beauté que i adore,
 Signez de vostre adieu le feu qui me deuore;
 Merary m'éleuant au rang de vostre espoux
 Pourroit bien disposer de vous-mesme sans vous:
 Mais ie renoncerois à cét honneur supreme
 Si ie ne l'obtenois, MADAME, de vous-mesme,
 Et i' ateste aujour d'huy la clarté de vos yeux
 Serment qui m'est plus saint que d' atester les Cieux,
 Que seule vous pouuez faire ma destinée,
 Que vous pouuez lier ou rompre l'Himénée,
 Ie mets dedans vos mains & ma vie & ma mort,
 Et par vos volontez ie veus regler mon Sort.
 La modeste IVDITH a l'œil doux & seuer
 Pour se renger enfin aux sentimens d'un Père,
 Ouvre sa belle bouche, & d'un air tout charmant,
 Découure ainsi son cœur à ce fidelle Amant:
 Ce n'est pas d'aujour d'huy que ie viens à connoitre
 Que le Ciel fit en vous alors qu'il vous fit naître
 Vn parfait abregé de ses plus grands tresors,
 Qu'il se pleût à former vostre ame & vostre corps,
 Ie le sçauois déia, Seigneur, la renommée
 De vos perfections a mon ame charmée,
 Mais elle a sceu garder près de moy son credit
 Puis que i'en trouue plus qu'elle ne m'en a dit,
 Et ie découure en vous vn si rare merite
 Que pour le publier sa voix est trop petite,
 Il faut qu'elle se taise, ou pour en parler mieux
 Qu'elle aprene à parler le langage des Cieux:
 Mais puis-ie auoir pour vous vne si haute estime,
 Puis-ie tirer du cœur ce que ma bouche exprime,
 Et croire en mesme temps qu'avec de dons si hauts
 Vous vous abaisserez iusques à mes defauts.
 Ha MADAME, à ce coup vous auez fait iniure,
 Luy repart Manassez, au Ciel, à la Nature,
 Vous estes vn chef-d'œuvre, vn obiet glorieux,
 Vn ouurage accompli de la Terre & des Cieux,

Vostre

Vostre vertu sans prix , vostre beauté suprême ,
 Meritent de porter un riche Diademe :
 Et quand ie serois Roy de tout cét Vniuers
 Ie serois trop heureux de viure dans vos fers ,
 Dans l'estat où ie suis ie sçay bien que ma flame
 N'a pas droit d'esperer place dedans vostre ame ,
 Que ie ne puis iamais pretendre à ce bon-heur ,
 Si vous ne m'eleuez à ce haut rang d'honneur ,
 Si ie dois l'obtenir par le cours de mes peines ,
 Ie ne refuse point les plus cruelles gesnes ,
 Et si de cela seul vous voulez me louer ,
 Ie n'auray point suiet de vous desauoier .
 Ce desauen , Seigneur , ne seroit point un crime
 Ie n'aurois pas pour vous , dit-elle , moins d'estime ,
 Celly que sans vous voir mon esprit a conceu
 S'augmente lors qu'il void qu'il ne s'est point deceu ,
 Un plus digne penser n'y sçauroit trouver place ,
 Et quand pour vostre feu mon cœur seroit de glace ,
 Qu'il seroit insensible , & qu'il vous haïroit ,
 Connoissant vos vertus il vous estimeroit :
 Mais pour parler plus iuste , & pour vous satisfaire ,
 Puis que mon Sort dépend des volontez d'un Pere ,
 Et puis que son pouuoir me destine un espoux
 Ie rends graces au Ciel , Seigneur , que ce soit vous ,
 Ie dis sincerement ce que j'ay dans mon ame ,
 Ie ne connus iamais ni l'amour , ni sa flame ,
 Mais si l'ordre des Cieux me fait vous estimer ,
 Quand il en sera temps ie pourray vous aymer ,
 N'en veuilles point , Seigneur , exiger d'auantage ,
 Ie me fais violence en poussant ce langage ,
 Ma gloire s'en offence , & me vient quereler ,
 Me disant que IVDITH a trop osé parler .

O Dieu , dit Manassez , ne suis ie pas indigne
 De recevoir de roy cette faueur insigne ,
 C'est trop pour un mortel que ce suprême bien ,
 Quoy , MADAME , ce cœur qui n'ayma iamais rien ,
 Ce cœur pourra m'aymer , ô charmante parole ,
 Qui de tous mes ennuis tout d'un coup me console ,

Trop heureux Manassez, quel Seigneur, ou quel Roy
 Dans son plus grand bon-heur peut s'égalier à toy,
 Non, non, il n'en est point, ô diuine personne,
 Qui n'aymat beaucoup mieux mes fers qu'une couronne,
 Mais ne vous fâchez point obiet rare & charmant
 D'auoir donné la vie à ce fidel Amant,
 Vostre gloire iamais n'en peut estre offensée,
 Peut-on plus sagement decouurir sa pensée,
 Cét obligéant discours vous estoit bien permis,
 L'affaire estant au point où Merary l'a mis.

Ainsi s'entretenoient ces Amans sans exemple,
 Qui dans trois iours apres furent conduits au Temple,
 Où d'un lien sacré le grand Prestre de Dieu
 De ces deux nobles cœurs n'en fit qu'un en ce lieu:
 Bethulie en ce iour parut en iour de feste,
 Chaque cœur ressentoit vne ioye secreete,
 Chaque bouche pouffoit des benedictions,
 Et les airs éclattoient en acclamations,
 Tout le Peuple acouroit en foule dans les ruës,
 Mille ieunes beautez qu'on n'auoit iamais venës
 Brilloient pompeusement au tour de la beauté
 Qui peut-estre nous va rendre la liberté,
 Car de quelque grand heur cette ioye publique
 Estoit en ce grand iour vne voix Prophetique,
 L'admirable IVDITH, ce Chef-d'œuvre des Cieux,
 Esclatoit en ce iour en habits precieux,
 Son heureux Manassez estoit vestu de mesme,
 L'un & l'autre étaloit vne beauté suprême,
 Et l'on voyoit alors sous vn sexe diuers
 Les deux plus beaux obiets qu'eut alors l'Vniuers.

Après qu'on eut mis fin à la ceremonie
 Merary qui sentoit vne ioye infinie
 En voyant accomplir son espoir le plus doux
 Conduisit sa IVDITH chés son illustre Espoux,
 Vn superbe Palais attendoit cette belle,
 Tout estoit préparé pour estre digne d'elle,
 On l'auoit mis en ordre, & ses ameblemens
 Répondoient à ses grands & beaux apartemens,

Ils estoient embelis de sçauantes peintures ,
 L'or éclatoit par tout en diuerses figures ,
 Et tous ce qu'un long deuil auoit couuert de beau
 Parut dans ce beau iour dans un éclat nouveau ,
 La Paix & l'Amitié ces deux sœurs immortelles
 Receurent en entrant ce miracle des belles ,
 Promettant à son cœur que chaqu'une à son tour
 Regneroit desormais dans cet heureux séjour ,
 Que ce seroit le lieu le plus doux de la terre ,
 Qu'elles en tiendroient loin & la haine & la guerre ,
 Qu'elles y produiroient mille beaux sentimens ,
 Que tout obeiroit à leurs saints mouuemens ,
 Aussi fut-il tres-vray que ces Filles diuines
 Luy donnerent long-temps des roses sans épines ,
 Qu'elle connut l'effet de leurs secrets propos
 Iouissant pleinement d'un paisible repos ,
 Ses beaux iours se filioient avec l'or & la soye ,
 Les richesses , l'honneur , les plaisirs , & la ioye
 Faisoient un beau concert près de cette beauté ,
 Et triomphoient du temps avec leur fermeté ,
 Le Ciel qui sans cesser luy faisoit bon visage
 Donna de beaux Enfans à ce saint Mariage ,
 La combla de faueurs & de biens à foison ,
 Et sembloit tout entier pleuuoir dans sa maison :
 Mais enfin un bon-heur & si long & si ferme
 Par un coup impreueu trouua son triste terme ,
 IVDITH perdit l'aspect de son astre benin ,
 Et d'un astre cruel éprouua le venin ,
 Elle sentit les traits d'une atteinte mortelle
 Qui frappant Manassez vint retomber sur elle ,
 Faisant sur son esprit de si cruels efforts
 Que la mort d'un espoux luy donna mille morts :
 Mais ô Ciel pourray-ie décrire ses alarmes ,
 Ses peines , ses douleurs , ses soupirs , & ses larmes ,
 Et pour en peindre au vif le funeste tableau
 Me pourras-tu fournir un assez noir pinceau ,
 Lors Abra r'apelant cette funeste idée ,
 Et toy , poursuiuit-elle , amour de la Judée ,

Esprit de Manassez viens icy m'éclairer,
 Sur ce que ie ne puis raconter sans pleurer,
 Là, tirant son mouchoir pour un si triste usage,
 Elle essuye les pleurs qui baignoient son visage,
 Et voyant qu'Ozias en répendoit aussi
 Elle arreste les siens, & puis poursuit ainsi.

En la riche saison que les plaines iaunies
 Donnent au laboureur de ioyes infinies,
 Qu'il void par ses labeurs les champs si bien parez,
 Et que les verts sillons sont deuenus dorez,
 En ce temps Manassez desirant voir les Gerbes
 Qu'il faisoit entasser en Montaignes superbes,
 Sortit de Bethulie, & d'un soin ménager
 Prés de ses Moissonneurs il alla se ranger,
 Le grand Flambeau du iour d'une ardeur sans égale
 Réiouissoit alors la bruyante Sigale,
 Et dardant ses rayons dans la plaine de l'air
 Sembloit brusler les champs, & l'onde de la Mer,
 Cette extreme chaleur du haut du Zodiaque
 Renuersa Manassez d'une mortelle attaque,
 Dans le lit de la mort ce Seigneur est porté,
 Tout l'Art des Medecins est en vain consulté,
 En vain pour amortir vne fièvre brûlante,
 On épulse du corps l'humeur rouge & coulante,
 En vain met-on en œuvre & la flamme & le fer,
 Du monstre sanguinaire on ne peut triompher;
 Ce sang qui fut vermeil n'est plus que pourriture,
 Dont la vapeur maligne attaque la Nature,
 L'affoiblit, l'empoisonne, & pour dernier effort
 Reduit ce cher Espoux aux abois de la mort,
 De moment en moment sa foiblesse s'augmente,
 Mais ce qui plus luy nuit, ce qui plus le tourmente,
 Et qui fait à son cœur le plus d'émotion,
 C'est le deuil de IVDITH, c'est son affliction,
 Il scait le tendre amour que ce grand cœur luy porte,
 Que s'il quitte la vie il faudra qu'elle en sorte,
 Que leurs illustres iours marchent d'un mesme pas,
 Et que bien-tost sa mort causera son trespas:

Un si triste penser remplit toute son ame,
 Il oublie ses maux pour les maux de sa femme,
 Il la voit toute en pleurs au cheuet de son liēt,
 A son moindre soupir elle tremble & paslit,
 Elle obserue ses yeux, son geste, & sa parole,
 Et craint à tout moment que son ame s'enuole,
 Elle ne quitte point ny la nuēt, ny le iour,
 Ce tendre & triste obiet de son fidel amour,
 Tout ce que la douleur a de plus lamentable,
 Tout ce qu'un triste sort a de plus pitoyable,
 Tout ce qu'on peut sentir de peine & de tourment,
 Voyant souffrir l'objet qu'on aime chèrement,
 IVDITH sent tout cela, IVDITH sent plus encore,
 Nul ne peut exprimer l'ennuy qui la deuore,
 Elle inuoque les Cieux, mais les Cieux semblent sourds,
 Et cette seule fois ils refusent secours,
 • Manassez le sent bien, sa ficure qui redouble
 Dans le cœur de IVDITH produit un nouveau trouble.
 Il veut la consoler, mais il ne sçait comment,
 Car la voix luy defaut dans ce dernier moment,
 Toutesfois son amour plus fort que la mort mesme
 Luy fait pousser ces mots avec un dueil extreme.
 Cessez de m'affliger avecque vos douleurs
 Je voy couler mon sang voyant couler vos pleurs,
 Dans l'excez de mon mal, le mal qui plus m'outrage,
 C'est de vous voir icy sans force & sans courage,
 C'est de vous voir icy d'un esprit abatu
 Negliger tout d'un coup toute vostre vertu,
 Helas! si vous m'aimez comme il faut que l'on aime,
 Conseruez moy IVDITH en un autre moy mesme,
 Conseruez de ce tout la plus belle moitié,
 D'elle & de mes enfans prenez quelque pitié,
 S'ils ne perdent que moy leur perte n'est pas grande,
 C'est ce que mon amour aujourd huy vous demande,
 Je le demande au Ciel qui tout iuste & tout doux
 Prolongera vos iours mesme en dépit de vous,
 Ne vous opposez plus à sa Loy Souueraine,
 Moderez vos transports pour moderer ma peine,

Je mourray sans regret si vous vous confortez
 Donnez moy vostre main, & me le promettez,
 Là, faisant vn effort d'une façon mourante
 Il auance sa main toute pasle & tremblante,
 Prend celle de IVDITH, & voulant la serrer,
 La douleur & l'amour le firent expirer,
 Elle s'en aperçoit, & de dueil abysmée
 Sur cette froide main se laisse cheoir pasmée,
 Et dans quelques momens ses sens ayant repris,
 Elle fait éclater le palais de ses cris,
 Tout retentit au bruit de sa funeste plainte,
 Clair flambeau de mes iours ta lumiere est esteinte,
 Dit elle, & de ton corps ton ame a peu sortir,
 Sans que la mienne ait peu se resoudre à partir,
 La lâche n'a point fait ses efforts pour te suivre,
 Je puis te voir mourir, & ie puis encor viure,
 Cher & fidel espoux, tu seras chez les morts,
 Je verray ton esprit s'enuoler de ton corps,
 Et ie verrois le iour apres cette auanture:
 Helas! si tu l'as creu tu m'as fait vne iniure,
 Rien ne peut m'empescher d'auoir le mesme sort,
 Rien ne peut m'obliger à viure apres ta mort,
 I'iray, j'iray bien tost aupres de toy me rendre,
 Mesler mes os aux tiens & ma cendre à ta cendre:
 Plaise au Ciel qu'au retour du Celeste flambeau,
 L'on nous mette tous deux dans le mesme tombeau,
 Apres t'auoir perdu c'est ma plus douce attente,
 Le monde apres ta mort n'a rien qui me contente,
 Et ces tristes objets que ie vois tous en pleurs,
 Loïn de me consoler irritent mes douleurs.
 O vous d'un Pere mort les viuantes images,
 D'un amour eternel chers & precieux gages
 Restes infortunez d'une illustre maison,
 Mes enfans, nostre perte est sans comparaison.
 Ainsi fait voir IVDITH la douleur qui la touche,
 Mais encore son cœur en dit plus que sa bouche,
 Par des souspirs pressans qui suffoquent sa voix,
 Sa plainte recommence & finit plusieurs fois,

En vain tous ses parens se rendent aupres d'elle ,
 Pour moderer l'excez d'une douleur cruelle ,
 Leurs discours ne scauroient calmer ses déplaisirs ,
 Ils se perdent au vent de ses tristes sospirs ,
 Elle croit que son mal est vn mal sans remede ,
 Et dans le desespoir que son ame possede ,
 Elle n'esconte plus la voix de la raison ,
 Et de son antidote elle fait son poison .
 Mais ce grand Medecin qui guerit toutes choses ,
 Qui change de nos cœurs les espines en roses ,
 Qui de nos plus grands maux tire nos plus grands biens ,
 Fait enfin que IVDITH sent moderer les siens ,
 Car bien qu'à s'affliger elle soit fort scauante ,
 Que tousiours pour vn mort sa flame soit viuante ,
 Et que de son espoux elle plaigne le sort ,
 Elle n'y mesle plus le desir de sa mort ;
 Ce fatal desespoir sortant de sa belle ame ,
 A fait place aux rayons de la Diuine flame ,
 Par elle ce grand cœur se voit sollicité
 A faire vne vertu d'une necessité ,
 Son mal est adouci, mais il est incurable ,
 Bien qu'elle se modere, elle est inconsolable ,
 Sans cesse elle sospire , & sans cesse ses pleurs
 Expriment de son cœur les sensibles douleurs :
 Mais, Seigneur, c'est assez, ie ne prenois pas garde
 Que par ce long recit beaucoup ie me retarde ,
 IVDITH certainement desire mon retour ,
 Et trouue qu'en ce lieu ie fais trop de sejour :
 Toutesfois vous pouuez m'excuser aupres d'elle ,
 Et mesme luy donner des preuues de mon zele ,
 Si i'emmene avec moy les deux Prestres de Dieu ,
 Mais le Ciel à propos les conduit en ce lieu ,
 Ainsi finit Abra son recit lamentable
 Quand les Prestres presséz d'une soif incroyable ,
 Alloient chez Ozias avec le doux espoir
 D'y trouuer vn peu d'eau dans quelque reseruoir ,
 Dès qu'il les aperçent, il deuina leur peine ,
 Mes freres, leur dit-il, ie scay ce qui vous mene ,

Et de vous contenter ie prendray le soucy,
 Mais Abra vous attend depuis vne heure icy,
 De grace suinez la chez sa sainte Maistresse,
 Qui dans nos déplaisirs fortement s'interesse,
 Elle veut vous parler allez l'entretenir,
 Et de prier pour nous faites la souuenir,
 Et toy, poursuiuit-il, qui par tant de merueilles
 Viens de nous enchanter le cœur par les oreilles,
 Ie te ferois icy de longs remerciemens
 Si cet illustre obiet de nos rauissemens,
 Ne pressoit ton départ par son impatience,
 Va donc le retrouver avecque diligence,
 Et vueille l'asseurer, ma fille, qu'à mon tour,
 J'auray l'heur de la voir auant la fin du iour,
 Avec Abra s'en vont l'un & l'autre Leuite
 Cependant qu'Ozias & le Prince Amônite,
 Charmez du beau recit qu'elle vient d'estaler,
 Dès qu'ils se trouuent seuls ne cessent d'en parler,
 Ils vantent de IVDITH l'amour infortunée,
 Plaignent de Manassez la courte destinée,
 Et concluent enfin qu'en vn si triste sort
 Le viuant est bien plus à plaindre que le mort.
 Achior remontant au plus haut de l'histoire,
 Seigneur, dit-il au Prince, à peine puis-je croire,
 Ce miracle estonnant, ce prodige de foy,
 Ce pouuoir inoui qu'Abraham eut sur foy,
 Lors que pour accomplir l'ordonnance Celeste
 Il prepara son bras pour vn coup si funeste,
 Et d'vn unique fils, fils sans doute bien cher,
 Il en offrit la trame à l'horreur d'vn bucher,
 Que si cette seruante eut esté moins pressée,
 Jusqu'à ce beau recit elle seroit passée,
 Et nous auroit conté ce que Merary dit
 Sur ce graue suiet à la belle IVDITH,
 J'aurois bien desiré d'apprendre de sa bouche
 Si d'vn air pitoyable, ou si d'vn air farouche
 Ce resolu vieillard aborda cet enfant,
 Lors que de la nature il se vit triomphant,

Mais auant que ce bien en ses flancs ne fut mis
Dieu mesme à nostre Ayeul l'auoit ainsi promis.

Mon fidele Abraham si ta foy sans égale
Te fit sortir pour moy de ta terre natale,
Ie te veux tesmoigner par vn riche present
Que tu n'obligeas point vn Dieu méconnoissant;
Ie veux que ta Sara déuennüe seconde,
Mette vn enfant au iour qui peuplera le monde,
Qui seral heritier de tes rares vertus,
Qui tiendra sous ses pieds les vices abatus,
Qui donnera des Roys aux deux bouts de la terre,
Qu'ils scauront conquerir par vne iuste guerre,
Conte si tu le peux les feux du firmament,
Et puis va sur le bord du liquide element,
Pour y conter aussi les petits grains de sable
L'on verra plus encor sur la terre habitable,
D'enfans de cet enfant, l'obiet de mon amour,
Duquel mon propre fils descendra quelque iour,
De ma longue amitié reçois cette assurance,
Desormais avec toy ie contracte alliance,
Et quant bien l'vniuers viendroit à trebucher,
Que mon cher Abraham me sera tousiours cher;
Ce saint homme abyssé dans vne mer de ioye
Aux pieds de l'Eternel s'humilie & se ploye,
Et voyant cet objet disparoistre à ses yeux,
Ses souspirs enflamez le suivirent aux Cieux,
Il eut pour ce discours vne ferme croyance,
Et ne fut point deceu dans sa haute esperance,
Car l'Astre tout puissant qui regle les saisons,
A peine eut fait le tour de ses douze maisons,
Qu'il vit heureusement la fin de ses tristesses,
Voyant naistre le fruit des Diuines promesses,
Cet admirable enfant de ce Pere cheuu,
Ne fut pas moins aimé pour estre tard venu,
Sans cesse il regardoit ce ieune & beau miracle,
Et comme nostre Dieu son infallible oracle,
L'auoit destiné chef de tant de nations,
Il le fit esleuer aux grandes actions;

Mais que l'homme est trompé par l'humaine prudence,
 A peine cet Isaac touchoit l'adolescence,
 Et de son grand vieillard deuenoit le secours,
 Que Dieu luy commanda de trancher ses beaux iours,
 Ce Dieu, ce mesme Dieu, qui l'auoit rendu Pere
 Vint vne nuit vers luy, le visage seuer,
 Et ces mots à la bouche, Abraham leue toy,
 Je viens te demander des preuues de ta foy,
 S'il est vray que ton cœur d'un vray zele m'adore,
 Va sur le mont Selem à la premiere aurore
 M'immoler ton Isaac, puis que rien auourd huy,
 Ne me peut estre offert de si digne que luy,
 Mais ie veux que ton cœur à ma voix obeisse,
 Et que ta propre main fasse ce sacrifice,
 Qu'elle répande un sang qui me satisfaira,
 Et dresse le bucher qui le deuorera,
 Si de ce bon vieillard la douleur fut extreme,
 L'on peut l'imaginer pour si peu que l'on aime,
 Et comme cet enfant faisoit tout son bonheur,
 Prince l'on peut iuger quelle fut sa douleur;
 Il se leua pourtant ce Pere Magnanime,
 Et fit leuer aussi l'innocente victime,
 Il prit tout l'appareil, s'en alla vers le lieu,
 Où deuoit s'accomplir la volonté de Dieu:
 Mais à peine fut il sur ce mont effroyable,
 Qu'à l'instant il deuint du tout inconsolable,
 Il perdit la parole, & regardant les Cieux,
 Vne source de pleurs s'épandit de ses yeux,
 Puis recourant sa voix à demy suffoquée,
 O bonté de mon Dieu humblement inuquée,
 Dit ce grand Patriarche, ayez pitié de moy,
 Ie ne balance point, ie fais ce que ie dois,
 Ouy, me voici tout prest à plonger cette lame
 Dans le sang de mon fils, cette ame de mon ame,
 Seulement, ô Seigneur, ie t'ose requerir
 Qu'apres l'auoir tué tu me fasses mourir,
 Mais helas qu'ay-ie dit auray-ie assez de vie
 Pour en priuer Isaac, comme c'est ton enuie,

Pourray-je me résoudre à luy percer le flanc
 Pour en faire sortir les restes de mon sang,
 Ha! que plustost ma main sur moy mesme occupée,
 Enfonce dans mon sein cette barbare épée,
 Plustost qu'elle le touche & dresse le bucher
 Pour y voir consumer ce Fils qui m'est si cher,
 Mais tu le veux, ô Dieu, qui sçais ma destinée,
 Et sur tes volontez i'ay la mienne bornée,
 Je le veux avec toy, cedons, cedons mon cœur,
 Tes tendres sentimens ont trop peu de Vigueur,
 Celuy qui me forma, celuy qui me fit naistre,
 Celuy qui de mon fils est le pere & le maistre,
 Me demande sa vie, & bien me fait il tort,
 N'a-t'il pas en sa main & la vie & la mort,
 Si tout dépend de luy que mon cœur en depende,
 Que ce qu'il m'a presté volontiers te luy rende,
 Que ses desirs des miens soient tousiours triomphans,
 Et qu'ils me tiennent lieu de plaisirs & d'enfans.

C'est ainsi qu'Abraham plein de glace & de flame
 Tesmoignoit le combat qu'il sentoit dans son ame,
 Lors que le ieune Isaac qui s'estoit écarté
 Pour le laisser prier avecque liberté,
 Cherchoit par tout des yeux s'il verroit la victime
 Qu'il croyoit de trouuer sur cette affreuse cime,
 Car l'innocent agneau ne s'imaginoit pas
 Que ses iours si chers fussent pres du trespas,
 N'ayant rien aperceu vers son pere il s'auance,
 L'aborde en sousriant, & dans ses bras se lance,
 Le baise plusieurs fois, & luy dit le soucy,
 Qui l'auoit occupé sans auoir reüssi:
 Le courageux vieillard tout de nouveau s'estonne
 A l'aspect de ce fils son ame l'abandonne,
 Ce sentiment humain qu'il auoit combatu
 Reduenient le plus fort dans son cœur abatu,
 Sa force s'affoiblit dans cette conioncture,
 Le deuoir & la foy cedent à la nature,
 Son cœur cede à ce coup à l'amour paternel,
 Et son premier dessein luy paroist criminel,

Ce furieux combat , qui se passe en luy-mesme ,
 Paroit bien-tost aux yeux du cher objet qu'il ayme ,
 Isac est estonné de voir ce saint Vieillard
 Qui d'un front dégoutant , & d'un triste regard
 Leve souuent au Ciel vne teste tremblante ,
 En proferant ces mots d'une bouche mourante ,
 Que ie suis malheureux , & que le iuste Ciel
 Méle bien d'amertume avec vn peu de miel ,
 Helas ! qu'il me vend cher le bon-heur qu'il m'envoie ,
 Et qu'il fait mes maux longs pour vne courte ioye ,
 Mais non , puis que mon corps tout prest à succomber ,
 Reçoit le dernier traict qui sur moy peut tomber .
 Mon Pere , dit Isac , quelle douleur vous presse
 Qui vous fait soupirer avec tant de tristesse ,
 Pourquoy me cachez-vous le suiet de vos pleurs ,
 Faut-il que vostre Fils ignore vos douleurs ,
 A ces noms si touchans & de Fils & de Pere
 Le saint Homme n'est plus capable de se taire ,
 Il découure à son Fils quel est son triste sort ,
 Et que Dieu par sa main le destine à la mort :
 Mais , que le Ciel , dit-il , plustot m'aneantisse ,
 Que ma cruelle main fasse ce sacrifice ,
 Que ie tuë mon Fils , ha ! funeste penser ,
 Bien loin de plaire à Dieu , ce seroit l'offencer :
 Ouy , ie me suis deceu , mon erreur est grossiere ,
 Cette source de biens qui crea la lumiere
 Ne m'a point aparuu dans cette obscurité
 Pour me faire tomber en cette extremité ,
 Celuy qui m'a tenu de discours si funebres
 C'est l'autheur de tout mal , c'est l'Ange des tenebres ,
 Pour me mieux decenoir , cét ennemy rusé ,
 Sous ce brillant éclat s'est ainsi déguisé ;
 Mais ne nous flatons point cela ne peut pas estre ,
 L'esclau ne peut point ressembler à son maistre ,
 C'estoit , c'estoit Dieu mesme , ouy , c'estoit vous Seigneur ,
 Et le subtil Demon , cét adroit suborneur ,
 Ne peut point emprunter cette beauté suprême ,
 Qui pour comparaison ne souffre qu'elle mesme ,

Et mon cœur n'auroit point senti tant de respect
 S'il n'eût esté touché de son diuin aspect,
 Je vis assurement vostre adorable face,
 Mais que vous ay-ie fait pour m'oster vostre grace,
 Que vous a fait mon Fils pour vouloir qu'en son sein,
 De son sang innocent ie rougisse ma main,
 Vous qui maintenez tout de l'un à l'autre Pole
 Voudriez-vous aujourd huy rompre vostre parole,
 M'avez-vous point promis, ô Dieu de verité,
 De remplir l'vniuers de ma posterité,
 Helas ! s'il est donc vray, si de telles merueilles,
 Dont vostre aymable voix a charmé mes oreilles,
 Doiuent auoir vn iour ce grand éuenement,
 Pourquoi détruisez-vous leur beau commencement,
 Pourquoi defaites-vous vostre plus bel Ouvrage,
 Ne l'avez-vous fait naître avec tant d'avantage
 Que pour borner si-tost son glorieux destin,
 Et luy faire trouver son soir dans son matin,
 Que si ie dois enfin, Puissance Souueraine,
 Vous offrir en ces lieux vne victime humaine,
 Acceptez ce vieux corps, ce cadavre viuant,
 Qui n'est plus desormais que poussiere & que vent,
 Et conseruez Isac, cette Tige Royale,
 Qui doit estre aux Demons quelque iour si fatale,
 Et qui doit ombrager de ses sacrez rameaux,
 Malgré ses ennemis, mille Peuples nouveaux :
 Mais ie vous parle en vain, ma plainte est superflüë,
 La mort de mon Isac doit estre resoluë,
 Si mon mal vous donnoit quelque trait de pitié,
 Vous me consoleriez d'un regard d'amitié,
 Vous me feriez ouïr vostre voix adorable,
 Si vous estiez touché du tourment qui m'accable,
 Mais vous ne me parlez, ny ne vous montrez pas,
 Vous voulez que mon Fils souffre icy le trépas,
 Vous voulez qu'un bucher mette son corps en cendre,
 Ce corps dont mille Roys deuoient un iour descendre,
 Et qui loin du destin & si grand & si beau
 N'obtient pas seulement la grace du tombeau,

A tout cela, Seigneur, mon triste cœur s'apreste,
 Pourueu qu'un autre bras fasse bondir sa teste,
 N'exigez point du mien ce tyrannique effort,
 Helas ! il est trop foible, & mon amour trop fort,
 Que si ce sentiment vous semble encor trop tendre,
 Donnez-moy les moyens de m'en pouuoir deffendre,
 Faites qu'à vos desirs mon cœur soit conformé,
 Reglez ses mouuemens, vous qui l'avez formé,
 Effacez-en les traits qu'imprime la Nature,
 Et faites-luy cherir cette triste auanture,
 Forcez sa resistance, & d'un entier pouuoir,
 Faites-le consentir à faire son deuoir.
 Pourquoi le differer, dit alors le ieune homme,
 En regrets superflus vostre esprit se consume,
 Mon Pere executons la volonté de Dieu,
 Puis que pour ce suiet nous sommes en ce lieu,
 Faloit-il y monter avec tant de vitesse,
 Si vous sentiez au cœur cette molle foiblesse,
 Et faloit-il montrer cette premiere ardeur
 Pour dementir si-tost sa force & sa candeur,
 Pouffez iusques au bout vostre noble courage,
 Si ie suis vostre Fils, Dieu vous est d'avantage,
 Soutenez le pouuoir de ces belles leçons
 Dont vous m'avez instruit de toutes les façons,
 M'avez vous point appris avec un soin extreme,
 Qu'on doit plus aymer Dieu qu'on ne s'ayme soy-mesme,
 Qu'il faut tout negliger pour ce diuin amour,
 Qu'il faut s'il le requiert perdre mesme le iour,
 Qu'il faut suivre ses loix douces & rigoureuses,
 Qu'il faut croire pour luy nos peines bien-heureuses,
 Que ce fut cét amour qui de vos ieunes ans
 Vous fit quitter Hanram, & vos plus chers parens,
 Renonçant aux douceurs qu'on trouue chez un Pere
 Pour courir les hazards d'un exil volontaire,
 Et que pour un amour si puissant & si fort
 Tout vous sembloit égal & la vie & la mort ;
 S'il vous souuient encor d'une flame si belle,
 S'il vous en reste au cœur quelque vne étincelle

Faites briller icy sa force & son éclat ,
 Qu'un amour cede à l'autre apres ce dur combat ,
 Si vous auez passé tous les iours de vostre âge
 A faire des vertus le bel apprentissage ,
 Ne vous démentez point en cette occasion ,
 Faites , faites , Seigneur , cette grande action ,
 Et ne desirez point qu'une main estrangere
 Vienne faire tomber vne teste si chere ,
 Ce coup venant de vous sera moins inhumain ,
 Et ie mourray content mourant de vostre main ,
 Vne si belle mort vaut la plus belle vie ,
 Qui par le cours des ans nous doit estre rauie ,
 Et la mienne s'acheue avec ce haut honneur
 Que iusqu'au Firmament doit monter son odeur ,
 Acheuez donc , Seigneur , sans tarder d'avantage
 Faites faire un effort à vostre grand courage ;
 Mais ie lis dans vos yeux que cet effort est fait ,
 Et que bien-tost de nous Dieu sera satisfait .
 Beaux lieux , poursuiuit-il , sacrée solitude ,
 Chers & muets témoins de ma sollicitude ,
 Aprenez à parler pour publier un iour ,
 Ce que peut sur nos cœurs un veritable amour ,
 Mais i'ay tort de vouloir exiger de louanges
 De ces affreux deserts , puis que bien-tost les Anges ,
 Qui viendront éclairer cette grande action ,
 Iront la raconter à chaque Nation ,
 Et diront qu'Abraham par ce sanglant office
 De son unique Fils a fait un sacrifice .

Ozias prend haleine au bout de ce discours ,
 Et dans quelques momens suuit ainsi son cours ,
 C'est ainsi qu'un Enfant de douze à treize années
 Affrontoit noblement les fières destinées ,
 Instruisoit un Vicillard de qui la sainte voix ,
 De ses moindres discours eut pû former des loix ,
 Satisfaisant encor à la Toute-puissance
 Par vne prompte , souple , & franche obeissance ,
 Qui rendant Abraham du tout fortifié ,
 Luy fit faire l'aprest qui l'a sanctifié ,

Il prepara l'Autel, le bucher, & le reste,
 Que demandoit alors un employ si funeste,
 Arma son bras d'un fer qu'il alloit décharger
 Quand un beau protecteur, un divin messenger,
 Venu par une route aux hommes inconnue,
 Sortit tout rayonnant d'une brillante nuë,
 Retint le coup fatal qu'Isac alloit sentir,
 Et de ses doux accens tout l'air fit retentir.

C'est assez Abraham, dit l'Ange tutelaire,
 Le Maître que ie sers, le grand, le debonnaire
 Est enfin satisfait de ton ardante foy,
 Et pour ta recompense, il t'annonce par moy
 Qu'apres ce grand essay, qui t'a treuvé fidele,
 Et qui t'a donné lieu de témoigner ton zele,
 Il ne void rien d'égal à toy dessous les Cieux,
 Qu'entre tous les mortels tu plais seul à ses yeux,
 Que pour ce rare effet de ton obeïssance
 Luy-mesme quelque iour sera ta recompense,
 Jusqu'au iour qu'il viendra les siecles consommer,
 Le Grand Dieu d'Abraham il se fera nommer,
 Que desormais Isac, ce tresor de sagesse,
 Iouïra des biens-faits promis à ta vieillesse,
 Que ton cœur éprouvé possedera la paix,
 Et sera plus content qu'il ne le fut iamais,
 Que dedans ta Maison regnera l'abondance,
 Que tes biens passeront dessus ton esperance,
 Que dans un long repos finissant tes vieux ans
 Tu mourras couronné de vertus & d'enfans:
 Et toy divin Enfant, que j'admire moy mesme,
 Prodige sans pareil d'une vertu suprême,
 Exemple parfait des siecles à venir,
 Digne d'un eternal & sacré souuenir,
 Origine des Roys, digne Fils d'un saint Pere,
 Vne chaste moitié sera ton beau salaire,
 Vne chaste beauté prise chez tes parens,
 Rendra tes iours heureux, & tes desirs contens.

Ainsi finit l'Esprit de flamé & de lumiere,
 Et prenant vers les Cieux sa brillante carriere,

*Fit succeder la ioye à de iustes soupirs,
Et fit de ce desert vn iardin de plaisirs.*

*Cependant qu' Ozias presque tout hors d'haleine,
Acheuoit son recit avec assez de peine,
Et redoubloit sa soif à force de parler,
Ses Prestres chez IVDITH s'entendent quereler,
Soudain qu'elle les vid leur parlant la premiere
Avec vne action tres-graue, douce & fiere,
Est-il vray, leur dit-elle, ô Chabry, ô Charny
Que nous allions tomber au pouuoir ennemy,
Est-il vray qu' Ozias si hautement gouverne
Qu'il vucille nous liurer au pouuoir d'Holoferne,
Et que vous consentiez à cette cruauté,
Sans craindre les trauaux de la captiuité,
Quoy, ne tentez-vous point la Justice celeste,
De borner à cinq iours tout l'espoir qui vous reste,
Voulez-vous qu'elle agisse à vostre volonté,
Et que pour vos desseins son cours soit limité,
Vous, Prestres du Grand Dieu, colonnes de son Temple,
Vous qui deuez seruir de lumiere & d'exemple,
Vous qui deuez guider vn Peuple infortuné,
L'auiez-vous à luy mesme enfin abandonné,
Au lieu de luy prouuer par de raisons sublimes
Que l'amour des vertus, & la fuite des crimes
Ne suffit point aux cœurs pour le Ciel éleuez,
Si par l'affliction ils ne sont éprouuez,
Nostre Pere Abraham cet homme incomparable
Dont le fidel amour nous est si memorable,
Fut-il pas éprouué, fut-il pas assailli,
Et treuuous-nous pourtant qu' Abraham ait failli,
Isac le fut aussi mesme dès son ieune âge,
Et Iacob apres luy n'eut pas plus d'auantage,
Moïse qui receut de Dieu tant de faueurs,
Moïse qui pour luy montra tant de serueurs,
Fut-il pas affligé par vn Peuple volage,
Qu'il venoit de tirer d'un cruel esclauage,
Relâcha-t'il pourtant de son fidele soin,
Et laissa-t'il iamais ces ingrats au besoin,*

Témoigna t'il iamais la moindre impatience,
 Que lors qu'il les surprit dans leur funeste danse,
 Et que ces insenséz commurent ce forfait
 D'adorer un Veau d'or qu'eux mesmes auoient fait.
 Vous qui tenez icy le lieu d'un si grand Homme,
 Si du zele qu'il eut vostre cœur se consume,
 Faites icy pour nous ce qu'il fit lors pour eux,
 Et malgré les Hebreux disposez des Hebreux.
 Nos Peres à regret s'éloignoient de leur gesne,
 Mais ce grand Conducteur, ce braue Capitaine,
 A leur honteux caprice opposant son pouuoir,
 Les retenoit toujours aux termes du deuoir,
 Imitiez son amour ainsi que sa prudence,
 Avec cét auantage, & cette difference,
 Que nous n'auons iamais adoré de faux Dieux,
 Et que dans cét erreur tomberent nos Ayeux :
 Ce fut pour ce peché, le plus grand de la terre,
 Que le Grand Dieu du Ciel leur declara la guerre,
 Qu'il les fit enchainser, & leur courba le front,
 Pour soutenir sa gloire, & venger son affront ;
 Mais nous qui condamnons une faute si grande,
 Nous qui rendons à Dieu le culte qu'il demande,
 Nous qui dans cét estat voulons viure & mourir
 Pourrions-nous craindre enfin qu'il nous laissat perir,
 Non, non, croyons plustot que sa bonté suprême
 Nous reduit auiourd'huy dans ce peril extreme
 Pour faire avec éclat paroistre son amour,
 Il en sçait bien le temps, il en sçait bien le iour,
 Il viendra ce beau iour, mais attendant qu'il vienne,
 Que chacun s'humilie, & chacun se souuienne
 Que c'est pour nos pechez un petit chastiment,
 Et que le Dieu vengeur nous traite doucement ;
 Mais lors qu'il s'en prendra contre nos aduersaires,
 Ils auront tout d'un coup toutes choses contraires,
 Son bras les frapera d'un si terrible effort,
 Que leur moindre malheur pour lors sera la mort.
 Les voyant sans honneur nous rirons de leur honte,
 Et de nos moindres pleurs leur demanderons conte,

Ils seront en opprobre à toute Nation,
 Quand nous triompherons par le Dieu de Sion;
 Souffrons un peu de soif pour vne telle gloire,
 On ne peut sans combatre emporter la victoire,
 Et le plus grand plaisir, sans plaisir est goûté,
 S'il n'est point précédé par quelque aduersité.
 Mais me répondez-vous avec quelque apparence,
 La mort nous vient surprendre avec cette esperance,
 Nous mourrons par la soif, ha! nous n'en mourrons pas,
 Le Dieu que nous seruons est maistre du trespas,
 Luy qui pour Ismaël fit naître vne Fontaine
 Lors qu'il estoit couché presque mort sur l'arene,
 Qui pour plaire à Moïse en vn desert affreux
 Fit vn si long miracle en faueur des Hebreux,
 Et qui nous peut donner, touché par nos prieres,
 De l'eau à sufficance pour former des riuieres,
 C'est celuy qui viendra pour nous desalterer,
 Soudain qu'avec espoir nous scaurons l'implorer,
 Mettons-nous en estat de meriter sa grace,
 Et soyons assurez que bien qu'il nous menasse
 Il est nostre bon Pere, & que, si nous pleurons,
 De son plus grand courroux nous le desarmerons;
 Avec de tels propos cette Femme heroïque
 Inspire la constance au couple Leuitique,
 Et ces Prestres charmez de ses sages discours
 Sont tous persuadez de quelque prompt secours.
 Comme on void dans la nuit la lueur des Estoiles
 Se perdre en vn moment dans quelques sombres voiles,
 Et puis par vn bon vent, le broüillard écarté,
 Laisser à découuert leur plus vne clarté,
 Ainsi ces saints Pasteurs, ces lampes allumées,
 Qui par l'aduersité paroissent consommées,
 Iettent plus de lumiere aussi-tost que leur foy
 Dissipe le nuage, & chasse leur effroy,
 Vn glorieux espoir s'empare de leur ame,
 Et pour le témoigner à cette grande femme
 Chabri prend la parole, & fort modestement
 Exprime par ces mots leur commun sentiment.

Digne sang de Ruben, illustre & chaste veuve,
 En qui dans ses malheurs la constance se treuve,
 Il est vray qu'Ozias a promis qu'en cinq iours
 Il rendroit la cité s'il n'a point de secours,
 Mais s'il eut satisfait le desir populaire,
 Nous serions sous le ioug du Payen aduersaire,
 De toute son adresse il s'en est defendu,
 Quand le peuple qui crie, & qui croit tout perdu,
 Luy dit que c'est en vain qu'on pretend se defendre,
 Qu'au lieu de resister, il est temps de se rendre,
 Qu'une soif sans remede, & tant de maux soufferts,
 Sont bien plus rigoureux que la honte des fers,
 Dans cette extremité ce sage politique
 Semble se départir d'un dessein heroïque,
 Il semble relâcher d'un noble sentiment,
 Mais enfin ce n'est rien qu'un pur amusement,
 Car bien souuent un mal que l'on croit sans remede
 Lors qu'il traïsne en longueur peut recevoir quelque aide,
 Le nostre est de ceux là, nous serons secourus,
 Car si tost que vers vous nous sommes accourus,
 J'ay conceu dans mon ame une haute esperance,
 Que par vous ces saints murs verroient leur déliurance,
 Que vos vœux innocens penetreroient les Cieux,
 Et fleschiroient pour nous le Dieu de nos Ayeuls.
 Vucillez donc le prier vous serez exaucée,
 Nous vous laissons, MADAME, avec cette pensée,
 Et pour vous seconder dans ce Diuin proiet,
 Nous allons le prier pour le mesme suiet.
 Allez donc, leur dit-elle, offrir ce sacrifice,
 Afin que le Seigneur à mon dessein propice
 Vueille écouter ma voix, & conduire mes pas,
 Mais de ce haut dessein ne vous informez pas,
 Qu'Ozias seulement fasse ouuirir une porte,
 Et souffre qu'à ce soir avec Abra ie sorte,
 Je ne reniendray point si cela m'est permis,
 Que le Bethulien ne soit sans ennemis,
 A ces mots ils s'en vont luy proposer la chose,
 Et tandis qu'Ozias l'approune & s'y dispose,

*L'Heroïne à partir se dispose en secret ,
Et dès qu'ils sont sortis entre en son cabinet.*

I V D I T H .

SEPTIESME PARTIE.

L A Sainte se trouvant dans sa chere retraite ,
 Pour obtenir du Ciel ce que son cœur souhaite,
 S'abaisse iusqu'à terre, & relevant ses yeux,
 Fait ainsi sa priere au Monarque des Cieux.
 Seul espoir d'Israël, sa force, & sa defense,
 Abbaïsse un peu sur moy les yeux de ta clemence,
 Voy cette pauvre veuve, & daigne l'écouter,
 Afin que son proiet puisse s'executer,
 Ce superbe ennemy qui nous presse & nous braue,
 Va rendre en peu de iours ta Bethulie esclauue,
 Si ton bras ne soustient le genereux dessein,
 Que ton amour sans doute a versé dans mon sein,
 S'il vient de toy, Seigneur, fais, fais le moy connoistre,
 Et comme tu donnas l'espée à mon Ancestre,
 Au braue Simeon pour defendre sa sœur,
 Arme mon bras encor contre cet agresseur,
 Toy qui pour Israel as fait tant de miracles,
 Qui le tiras d'Egypte en dépit des obstacles,
 Qu'un Prince opiniastre opposoit à son dam
 A la commission du sacré fils Danram,
 Qui fit fendre la Mer pour luy faire un passage,
 Lors que l'Egyptien y trouua son naufrage,
 Et qu'il fut englouti dans l'abysme des eaux
 Auc ses chariots, ses armes, ses cheuaux,
 Regarde du mesme œil cette armée orgueilleuse,
 Qui pretend de Solime estre victorieuse,
 Qui croit fouler aux pieds l'honneur de tes autels,
 Et nous faire adorer des Dieux qui sont mortels,

Renuerse ses desseins, punis son arrogance,
 Et fais m'en triompher selon mon esperance,
 Qu' Holoferne par moy recoiue le trespas,
 Je vay partir, Seigneur, viens conduire mes pas,
 Viens affermir ma main lors qu'elle sera preste
 De porter ce grand coup sur cette haute teste,
 Et pour plus aisement abbatre ce vainqueur,
 Rends moy belle à ses yeux, rends moy chere à son cœur,
 Fais briller dans mes yeux vne si vne flame,
 Qu'elle brusle soudain iusqu' au fonds de son ame,
 Et donne vn tel éclat aux couleurs de mon teint
 Que ce superbe cœur en soit soudain atteint:
 Que nos Neueux enfin publient pour ta gloire
 Iusqu' aux siecles derniers cette illustre victoire,
 Et disent qu' vne femme agissant par ton bras,
 Frapant vn homme seul en mit cent mille à bas,
 Ta puissance, Seigneur, n'est point en multitude,
 Tout l'vniuers n'est rien deuant ta plenitude,
 Et quant bien contre nous seroient tous les humains,
 Tu les peus mettre à bas avec mes foibles mains.
 Exauce donc ma voix, Protecteur de nos Peres,
 Deliure tes enfans de ces fiers aduersaires,
 Souuiens toy d' Abraham & de ton Testament,
 En son nom ta bonté ie reclame humblement,
 Fortifie mon cœur, éclaire mes pensées,
 Et rends à mon dessein toutes choses aisées,
 Afin que ta maison demeure en son saint lieu,
 Et que tout l'vniuers te connoisse pour Dieu.
 IVDITH acheue ainsi sa priere enflammée,
 Qui d'vn essor plus prompt qu' vne flecle emplumée,
 Vole dans l'Empirée, & d'vn secret pouuoir,
 Touche le cœur de Dieu qui se laisse émouuoir,
 Il regarde soudain ces troupes Angeliques,
 Qui luy chantent sans fin de glorieux Cantiques,
 En choisit vn d'entr'eux, il l'appelle, & luy dit,
 Vole vers la Iudée & va trouver IVDITH,
 Dis luy que son desir me plaist & me contente,
 Qu' au besoin mon amour remplira son attente,

Que ie donneray forcé à sa main, à son cœur,
 Que de son ennemy son bras sera vainqueur,
 Que dès que le Soleil sera plongé dans l'onde,
 Et que sa froide sœur assoupira le monde,
 Qu'elle pare son corps de ses beaux ornemens
 Et pour le substenter prenne des alimens,
 Qu'elle marche sans crainte où la gloire l'appelle,
 Que tu seras par tout son conducteur fidele,
 Qu'elle aille sans frayeur parmi ses ennemis,
 Et que ie t'ay enfin pour sa garde commis,
 L'Ange à ces mots s'abaisse & d'une ardeur extreme,
 Obéit promptement au Monarque supreme,
 Au sortir de l'Olympe il emprunte un beau corps
 De tout ce que les Cieux ont de riches tresors,
 Du plus pur du Soleil sa chevelure est faite,
 D'un rayon lumineux il couronne sa teste,
 Ses yeux sont d'un azur subtil & delicat,
 Et son teint de l'aurore a le bel incarnat,
 Son front plus blanc que neige, & plus poli qu'ivoire,
 Esclate de grandeur, de pudeur, & de gloire,
 Son port noble & Diuin est plein de Maïesté,
 Et tous ses traits font voir son immortalité,
 Sa tunique à fonds d'or est de fleurs bigarrées,
 Qui donnent de l'éclat à ses aisles dorées
 Vne riche ceinture en serre les beaux plis,
 Faite de Diamans, de Perles, de Rubis,
 Dans les pleines de l'air il se trace vne voye,
 Et lors qu'à l'œil du iour ses aisles il déploie,
 Et qu'il estale aux Cieux sa Diuine beauté,
 Le Soleil pres de luy perd toute sa clarté,
 Dans cette pompe auguste il fond en Bethulie,
 Où IVDITH, deuant Dieu, soupire & s'humilie,
 L'Ange l'estonne un peu par son brillant aspect,
 Et luy parle en ces mots pour n'estre point suspect.

Fille de Merary ta priere est receüe,
 Ton entreprise ira comme tu l'as conceüe,
 Le grand Dieu d'Abraham que tu viens d'implorer,
 Veut que ma voix icy vienne t'en assurer,

Prends

Prends tes riches habits , frize ta chevelure ,
 Joins les beautez de l' Art aux dons de la Nature ,
 Et quand tous les obiets sembleront endormis
 Quitte ta solitude , & marche aux ennemis ,
 Prends quelques alimens pour n'estre point contrainte
 De violer ta loy , ny manger avec crainte ,
 Va donner le trespas au Prince Assyrien ,
 Car Dieu veut que son bras agisse par le tien ;
 Lors qu'il en sera temps ie te dourray des armes ,
 Ne prends soin seulement que d'étaler tes charmes ,
 Et dans tous les perils respire en liberté ,
 Je seray le gardien de ta pudicité.

Avec ces mots finit cét Ange de lumiere ,
 Et laissant de son corps l'inutile matiere ,
 Reuole au doux seiour qui seul fait ses plaisirs ,
 Et qui doit estre seul l'obiet de nos desirs.

IV D I T H suiuant des yeux ce celeste Mercure ,
 Admire dans son cœur cette haute auanture ,
 Et s'abandonne toute à l'espoir glorieux ,
 Que luy vient de donner le Messager des Cieux ,
 Elle en louë l'autheur en paroles de flame ,
 Et pour executer ce qu'elle a dans son ame ,
 Et l'ordre que le Ciel luy prescrit fraichement ,
 Elle laisse son dueil , mais du corps seulement ,
 Ces lugubres habits dont elle estoit chargée
 Ne sont pas le vray dueil où son ame est plongée ,
 Et malgré cette gloire où son grand cœur pretend
 Ce cœur est toujours triste , & toujours mécontent ,
 Il se souuient toujours de sa gloire passée ,
 Et quoy que son esprit chasse cette pensée
 Pour agir tout entier dans son noble dessein ,
 L'ombre de Manasse reuole dans son sein ,
 Elle va toutesfois où son deuoir la guide ,
 Elle ouure ses tresors où d'un œil tout humide ,
 Et d'une main tremblante elle fait un beau choix
 De tout ce que son cœur estimoit autresfois ,
 Puis à l'ayde d'Abra se met vne Simarre ,
 Où la main par un Art aussi riche que rare

Parfema de bouquets beaucoup plus éclatans
Que ceux que Flore donne à l'aymable Printemps,
Le fonds est de ce bleu qui nous cache la nuë,
Et d'une inuention au seul ouurier connuë,
Il sceut si bien mesler ce travail precieux,
Qu'on y void à la fois & la Terre & les Cieux,
De cercles de rubis en attachent les manches,
Et celles qui dessous vont ioindre ses mains blanches,
Sont d'une toile d'or à filets déliez,
Dont les bords sur les bras sont doucement liez,
Avec des bracelets d'Emeraudes taillées
Sur vn fueillage d'or aux feuilles émaillées,
Vne gaze d'argent que le vent fait mouuoir
Couure le chaste sein qu'elle seule peut voir,
Deux Perles de grand prix pendent à ses oreilles,
Sa coiffure est galante & superbe à merueilles,
Son poil d'un chastain brun, chastain tousiours prisë,
Et par les mains d'Abra fort sçauamment frisë,
Elle en fait à son gré de tresses & de boucles,
Où mille Diamans comme autant d'escarboucles,
Sur cette obscurité iettent vn feu qui luit
Comme on voit luire aux Cieux les Astres de la nuit,
Dans ce superbe estat la nouvelle Amazonne,
Attendant que la nuict d'estoiles se couronne,
Et que dans la cité tout soit dans le repos,
Elle entretient vne ombre avec de tels propos :
Toy qui me vois icy sous ces habits de gloire,
Funeste & tendre obiet de ma triste memoire,
Ombre de Manassez, souffre que mon tourment
Se couure quelques iours de ce déguisement,
Le Ciel le veut ainsi, sa voix me le commande,
Mon honneur m'y contraint, mon pays le demande,
Mais mon cœur affligé gemit sous ce fardeau,
Et luy prefereroit le repos du tombeau,
Ouy, aujourd huy ie dois guarentir ma patrie
De la honte des fers & de l'idolatrie :
Toutesfois cette gloire est pour moy sans appas,
Puis que j'en dois iouir où Manassez n'est pas,

J'iray, J'iray pourtant acheuer cet ouvrage,
 Où m'engage le Ciel, où ma gloire m'engage :
 Mais ayant triomphé de cent mille guerriers,
 Je viendray sur ta tombe apporter mes Lauriers,
 Et reprenant mon duel j'en nourriray ma flame,
 Jusqu'à tant que le Ciel me rejoigne à ton ame,
 Et fasse entrer mon corps dans ce cher monument,
 Où repose aujour d' huy ma gloire & mon tourment.
 L'Heroïne s'afflige, & se plaint de la sorte,
 Lors qu' Abra l'aduertit qu'il est temps qu'elle sorte,
 Qu'un silence profond regne dans la cité,
 Et que pour son départ tout est facilité,
 Elle sort du Palais avec cette assurance
 En innoquant encor la Diuine puissance,
 Et d'un pas diligent se porte sur le lieu,
 Où l'attendoient desia les trois Prestres de Dieu,
 Dès qu'ils l'ont aperceü, ils s'auancent vers elle,
 Et le graue Ozias considerant la belle,
 MADAME, luy dit-il, quelle confusion
 Receuront les guerriers de nostre nation,
 Apprenant qu'une femme & seule & desarmée,
 N'a pas crainct d'approcher cette puissante armée,
 Et que pour nous sauuer de la captiuité
 Elle expose & honneur, & vie, & liberté :
 Mais nous encor plus qu'eux nous aurons de la honte
 Puis que vostre grand cœur, qui le nostre surmonte,
 A nos yeux pour témoins de sa noble chaleur,
 Et que nous ne pouuons imiter sa valeur.
 Mais qu'ay-ie dit, non, non, ie suis prest à la suiure,
 Et sans exagerer s'il faut mourir ou viure,
 J'auray trop de bonheur en suiuant vostre sort,
 Et s'il me faut mourir ie priseray ma mort,
 Seigneur, luy dit IVDITH, conseruez vostre vie,
 Et de suiure mes pas n'ayez aucune enuie,
 Je ne cours point de risque où vous pourriez perir,
 Mais le lieu n'est point propre icy pour discourir,
 Souffrez plustost que j'aille au camp des infideles,
 Je reuiendray bien tost vous dire de nouvelles,

I'y dois aller moy seule & pour estre éclairci,
 Apprenez que le Ciel me le prescrit ainsi,
 Allez donc, luy dit-il, ô femme sans exemple,
 Allez sauuer Solime, allez sauuer son Temple,
 Cet honneur vous est deu, puisiez vous l'obtenir,
 Et puisiez vous encor aux siecles aduenir
 Voir regner vostre nom au souuenir des hommes,
 Comme vous y regnez dans le siecle où nous sommes,
 Et que ce iuste Ciel qui regle vos desseins
 Place vn iour ce grand nom au rang des noms des Saints.
 La belle en s'inclinant vers la porte s'auance,
 Et le bon Ozias quoy que plein d'esperance
 Ne peut la voir partir sans verser quelques pleurs,
 Et sans sentir au cœur de nouvelles douleurs;
 Ainsi s'en va IVDITH, suiuous là here Muse,
 Guide moy sur ses pas dans l'ombre tenebreuse,
 Ou plustost inuouons l'Ange qui la conduit
 Afin qu'il daigne encor éclairer qui la suit,
 Desia l'obscurité regnoit sur toutes choses
 Elle rendoit les lis de la couleur des roses,
 Rien ne se discernoit, & la clarte des Cieux
 Exerçoit seulement sa faculté des yeux,
 Et toutesfois IVDITH du futur preuenüe
 Marche sans s'estonner dans la route inconnüe,
 A la faueur du Ciel qui conduit son destin,
 Elle ne cherche point ny centier ny chemin:
 Mais la fidele Abra qui suit vostre guerriere
 Ne voyant point l'éclat de l'aube matinere,
 Voudroit que sa Maistresse en repos attendit
 Que l'Astre du matin sa lumiere épandit,
 MADAME, luy dit-elle, expliquant sa pensée,
 Vous voyez que la nuit n'est pas fort auancée,
 Et que pour arriuer dans le camp ennemi
 Nous auons trop de temps en vne heure & demi;
 Ainsi vous feriez mieux d'attendre en cette place
 Le retour du flambeau qui les tenebres chasse,
 Et qui donne à nos sens entiere liberté
 Plustost que de marcher dans cette obscurité

Je sçay que vous devez acheuer sans remise
 Le dessein glorieux que le Ciel autorise ,
 Mais, MADAME, le Ciel à vos yeux indulgent
 Feroit luire sur nous la Lune au front d'argent
 S'il vouloit que de nuit vous fissiez ce voyage,
 Lors qu'il tire Israël de son long esclavage,
 Ne l'éclaire-t'il pas au milieu de la nuit
 Par un pilier de feu qui le guide & qu'il suit,
 Esperons donc icy que son amour insigne
 S'il veut que nous marchions fasse voir quelque signe,
 Si ce conseil vous plaist, s'il vous semble à propos ,
 Vous prendrez cependant quelque heure de repos ,
 Helas ! ma chere Abra, luy dit lors l'Amazonne ,
 Si pour aller de nuit desia ton cœur s'estonne,
 Que ne fera-t'il point alors que tu verra
 Le tumulte guerrier, le terrible embarras,
 Dont cent mille guerriers ébranlent la campagne ,
 Et toute la terreur qui la guerre accompagne,
 Je pense que pour lors ce mesme cœur surpris ,
 Accusera le mien d'auoir trop entrepris :
 Mais quoy ie t'intimide avec un tel langage
 Au lieu de t'enhardir, & te donner courage ,
 Il est vray que ie tente un projet perilleux
 Mais que ne peut-on point avec l'aide des Cieux,
 Nous vaincrons chere Abra, tu vas voir de merueilles,
 Arrestons cependant puis que tu le conseilles ,
 J'aime trop tes aduis pour en rien negliger,
 Là cherchant un endroit où se pouuoir ranger ,
 Et sentant sous son pied une carriere verte
 Que l'absence du iour rendoit alors deserte,
 L'Amazonne s'y couche attendant que la nuit
 Se dissipe au retour de l'astre qu'elle suit ,
 Alors sachere Abra que son reproche touche ,
 Se reposant aussi sur cette verte couche ,
 Reuient adroitement sur le propos laisse,
 MADAME, luy dit-elle, il est vray que l'essay
 Que le Ciel fait icy de vostre confiance
 Estonne un peu mon cœur, lors que bien il y pense,

Il est vray que ie crains, ouy, vous le connoissez,
 Mais ma crainte n'a point l'obiet que vous pensez,
 Elle n'est point pour moy, seule elle vous regarde,
 Et lors que vostre vie au peril se hazarde
 Mille comme la mienne en cét éuenement
 Ne valent pas le soin d'y songer seulement,
 Alors que ie vous voy des yeux de la pensèe
 De mille legions entourée & pressée,
 Que ie vous voy parler à ce Prince indompté
 Qui suiuant le penchant de sa brutalité
 Vous fera massacrer sur la moindre apparence
 Que vous avec l'Hebreu soyez d'intelligence,
 Ha! Madame, pour lors succombant sous ces coups
 Ie m'oublie moy mesme, & ne songe qu'à vous.
 Chere & fidele Abra, luy repart sa Maistresse,
 Ton sentiment m'oblige, il est plein de tendresse,
 Mais sçache qu'Holoferne avec tout son pouuoir
 Deuiendra nostre esclauue ayant osé nous voir,
 Et de quelque valeur que ce Payen se vente
 Nous en triompherons au milieu de sa tente,
 Il sera sans deffense à nostre seul aspect,
 Et quoy que nous disions ne luy sera suspect,
 Le Dieu qui nous conduit fera tous ces miracles,
 Son pouuoir sans limites osterà tous obstacles,
 C'est par luy que Dauid encore ieune enfant
 Fut attaquer vn Monstre, & reuint triomphant,
 Et d'un seul coup de fronde abatit sur le sable
 Cét énorme geant, ce colosse effroyable,
 Qui brauoit Ciel & Terre, & ne s'entendoit pas
 Que ce petit Berger luy donnat le trespas:
 Madame, dit Abra, que ie serois rauie
 De vous ouïr parler de son illustre vie,
 Et de quelle façon ce Berger fortuné
 Fut porté sur le Trône & se vid Couronné,
 Ne me refusez point au nom de sa victoire
 D'ajouter ce recit au lustre de sa gloire,
 Vous vous diuertirez attendant la clarté,
 Et m'armerez encor contre ma lâcheté.

Je le veus bien Abra , reprit soudain la belle ,
 Mon inclination s'accorde avec ton zele ,
 Prepare donc ton cœur à l'admiration ,
 Et donne à mon discours beaucoup d'attention :
 Depuis que de Saül l'ingratitude extreme
 Oublia qu'il tenoit du Ciel le Diademe ,
 Ce Prince malheureux se vid abandonné
 De la diuine main qui l'auoit couronné ,
 Il cessa d'entasser conqueste sur conqueste
 De nouueaux ennemis à son bras firent teste ,
 Et loin d'en triompher comme il faisoit toujours ,
 Il s'en vid accabler , & manqua de secours ,
 Ce déplaisir tout seul n'attaqua point sa vie
 D'un tourment sans relâche il la vid pour suiue ,
 Lors qu'un mauuais Esprit s'empara de son corps
 Qui l'obcedoit sans cesse & dedans & dehors ,
 Sans cesse il tourmentoit & son corps & son ame ,
 Il le faisoit géler , il le mettoit en flame ,
 Il le faisoit crier , il le faisoit gémir ,
 Il le faisoit marcher , lors qu'il deuoit dormir ;
 Et la nuit & le iour cet Esprit implacable
 Agissoit puissamment sur ce Roy miserable ;
 Toutesfois sa fureur s'apaisoit par moitié ,
 Et sembloit relâcher de son inimitié
 Lors que l'on opposoit quelque douce Musique
 Aux violens assauts de sa colere antique ,
 Soit qu'il en eut plaisir , ou qu'il en eut effroy
 Sa rage faisoit trêue avec ce pauvre Roy ,
 Soudain qu'il s'apperceut que par la metodie
 Il pouuoit soulager sa dure maladie
 Il fit chercher par tout de ioueurs d'instrumens
 Afin de voir par eux amoindrir ses tourmens :
 En ce temps là Dauid encor en son bas âge
 Par les ordres du Ciel fut tiré du vilage ,
 Cét aymable Berger qui sur le serpoulet
 Ioignoit si doctement la lire au flageolet ,
 Fut conduit à la Cour , où dès ses ieunes lustres
 Sa valeur surpassa celle des plus illustres ,

Il n'auoit rien de bas que son humilité,
 Dans ses yeux petilloit vne noble fierté,
 Son visage estoit beau, sa taille auantageuse,
 Son esprit excellent, son ame genereuse,
 Et sa main tres-sçauante aux merueilleux accords
 Qui du Roy d'Israël apaisoient les transports,
 Aussi le cherit-il avec grande tendresse:
 Mais tandis que Dauid de toute son adresse
 Tâche de triompher de l'esprit qui l'abat,
 Le Geant Goliath se presente au combat,
 C'estoit vn Philistin d'une enorme stature,
 Vn prodige en hauteur, vn effort de nature,
 Ou plustot vne erreur, car en n'en faisant qu'vn
 Elle creût bien d'en faire au moins six du commun,
 Du pied iusqu'à la teste, excepté le visage,
 Estoit couuert de fer cét homme d'effrayage,
 Sa lance estoit vn pin des plus hauts eleuez,
 Qu'aux bords de nostre fleuue on ait iamais treuuez,
 Et Sanson, quoy qu'il eut vne force inuincible,
 N'eut pû porter le fer de cette lance horrible,
 Dans ce fier équipage il se tint quelque temps
 A desfer Saül, & tous ses combatans,
 Venez, leur disoit-il, si le cœur ne vous tremble,
 Venez l'vn apres l'autre, ou venez tous ensemble,
 Venez pour me combattre, & ma vie, ou ma mort,
 Des deux camps ennemis decidera le sort;
 Mais il a beau crier de sa voix de tonnerre,
 Saül mesme, Saül, ce grand foudre de guerre,
 Pour l'aller affronter n'a point assez de cœur,
 Et voudroit bien qu'vn autre emportat cét honneur.
 Cependant que Dauid dans son ieune courage,
 Sent vne double ardeur au dessus de son âge,
 Qui répond dignement au grand & digne choix
 Que le Ciel fit de luy pour l'honneur de nos Rois,
 Car déia Samuel ce sage & saint Prophete,
 Auoit fait découler dessus sa blonde teste,
 La sacrée Onction qui fait la Royauté,
 Et qui du Roy des Rois prend son autorité,

Sa vertu qui s'épend dans cette Ame heroïque
 En cette occasion fort noblement s'explique,
 David cede au beau feu qui s'alume en son sein,
 Et propose à Saül son genereux dessein,
 Accorde-moy, Seigneur, luy dit-il, que ie tente
 De vaincre ce Geant dont la voix menaçante
 Tout le camp d'Israël défié insolamment,
 Sans craindre de Saül le iuste chastiment:
 Si ie ne suis desceu, ma dextre quoy que tendre
 Le fera répentir d'auoir osé t'attendre,
 Et quoy que ieune enfant, ie me tiens assez fort,
 Pour l'abattre à tes pieds, & luy donner la mort.
 Helas! luy dit Saül, cher ieune homme que i'ayme,
 Autant que Ionatas, autant comme moy-mesme,
 -Aurois-ie bien le cœur d'exposer tes beaux iours
 Qui donnerent aux miens de si charmans secours,
 Pourrois-ie voir la main, cette main secourable,
 S'affoiblir sous l'effort d'un Monstre redoutable,
 Et verrois-ie tomber sous ce fier Philistin
 Auecque mon repos ton ieune & beau destin;
 Mais quand ie le pourrois, & quand pour ta ieunesse
 Ie n'aurois dans le cœur, ni soucy, ni tendresse,
 Quand ie verrois ton bien de mesme ail que ton mal,
 Ie ne dois point souffrir ce combat inégal,
 De lui dépend le Sort de toute la Judée,
 Cette guerre par lui se va voir décidée,
 Et l'Hebreu qu'on verra dans ce fameux duël
 C'est celui qui doit perdre, ou sauuer Israël;
 Ainsi quoy que ton cœur & me charme & m'estonne,
 Quoy que son seul desir merite vne couronne,
 Quoy que ce noble cœur soit le cœur d'un Heros,
 De suiure sa chaleur il n'est point à propos,
 Ton âge me deffend d'écouter ton enuie,
 Tu ne fais, ô David, que venir à la vie,
 Et pour pretendre enfin à de pareils lauriers
 Il faut auoir vieilli dans les trauaux guerriers,
 David sans s'estonner d'un refus legitime
 Pour donner de luy-mesme à Saül quelquestime,

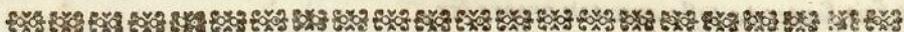
Et vaincre son esprit pour vaincre Goliat,
 S'il ne faloit qu'auoir donné quelque combat,
 Pour pretendre, dit-il, à cette haute gloire,
 Je pourrois me venter de plus d'une victoire,
 Et si ce ne fut point sur des Geans armez,
 Ce fut sur des Lions & des Ours affamez,
 Ouy, plusieurs fois sur eux dans nostre pasturage
 De vaincre & de tuer i'ay fait l'apprentissage,
 Car la main du Tres-Haut que i'innuoquois alors
 Donnoit force à mon cœur ansy bien qu'à mon corps,
 Elle qui fut touiours propice à mon enfance
 Daignera bien encor s'armer pour ma defense,
 Tu le scais bien, Seigneur, le Dieu que nous seruons
 Ne se mesure point sur ce que nous pouuons,
 Il ne luy suffit point d'enflamer nos courages,
 Lors qu'il veut que nos mains fassent de tels ouurages,
 Il nous donne sa force, & nous rend tout soumis
 Lors que nous combatons contre ses ennemis.
 Saül persuadé par ce pieux langage,
 Que le Ciel inspiroit ce valeureux courage,
 Consent à voir partir ce nouveau Conquerant,
 Mais il ne le peut voir d'un œil indifferant,
 Il le baise, il l'embrasse, il verse quelques larmes,
 Il le fait habiller de ses Royales Armes;
 Mais le ieune guerrier accablé de leur poix
 Veut qu'il luy soit permis de s'armer à son choix,
 Il le fait, & laissant cette charge dorée
 Pour gaigner un laurier d'eternelle durée
 Il ne veut qu'une fronde, & quatre ou cinq cailloux,
 Puis malgré ses Germains de sa gloire ialoux,
 Il va d'un pas hardy vers le fier aduersaire,
 Qui voyant aprocher ce ieune temeraire
 Auec si peu de crainte & de precaution
 Es-tu le deffenseur de cette Nation,
 Luy dit-il, & Saül ce circoncis infame
 A-t'il mis sa querelle en la main d'une femme.
 Mais toy-mesme où viens-tu Soldat mal informé
 Pour combatre des chiens te voilà bien armé,

Mais contre Goliat la terreur des gens-d'armes,
 Pour deffendre Israël ce sont de foibles armes,
 Monstre, luy dit David, que l'Enfer a vomy,
 Deffends - toy si tu peus de ce foible ennemy,
 Mais tel que tu le vois, sans épée & sans lance,
 Il méprise ta force, & rit de ta vaillance,
 Le Dieu qui me conduit c'est le Dieu des combats,
 C'est par lui que tu vas succomber sous mon bras,
 C'est par lui qu'un Enfant dans ce foible équipage,
 Va donner ta charrogne aux oiseaux de carnage,
 Apres auoir mandé ta noire ame en Enfer,
 Et fait sauter ta teste avec ton propre fer,
 L'effet suiuit de près cette sainte menasse,
 Déia le fier Geant sa fiere lance embrasse,
 Son fer étincellant frappe déia les yeux.

Quand le Fils de Iessé levant les siens aux Cieux,
 Seigneur, dit-il, Seigneur, exauce ma priere,
 Donne force à mon bras pour lancer cette pierre,
 Conduis si bien le coup qu'il soit un coup de mort,
 Et que ton ennemy tombe sous son effort,
 Lors prenant un caillou dans la fronde il le cache,
 Hausse son petit bras qui ce grand coup délache,
 L'énorme Philistin au front en est atteint,
 De son malheureux sang tout le terroir se teint,
 Il void plustot son sang, qu'il n'a senti la playe,
 D'aller à son vainqueur vainement il essaye,
 Il chancelle, il succombe, & tombe rudement,
 Comme lors que la foudre accable un bastiment,
 David sans s'arrester à mille cris de ioye,
 Que le camp d'Israël à son oreille enuoye,
 Ny sans estre effrayé des effroyables cris
 Que font les Philistins de cette mort surpris,
 Il va vers Goliat, & ce ieune Prophete
 Avec son propre fer lui fait sauter la teste,
 Qu'il offre en mesme-temps, & sur le mesme lien,
 D'un cœur reconnoissant en trophée à son Dieu,
 Ne voilà point Abra, poursuiuit l'Heroïne,
 Paroistre en un beau iour la Puissance Diuine,

*Et n'auons-nous point lieu d'esperer auourd'huy
 Qu'elle fera pour nous ce qu'elle fit pour luy,
 Ouy, Madame, il est vray, mais selon ma priere
 Vous me deuez donner l'histoire toute entiere,
 Luy dit-elle, & le peu que vous auez fourni
 Me donne pour le reste vn desir infini.*

*IVDITH leuant les yeux du costé de l'Aurore
 Pour voir si l'Orison se blanchissoit encore,
 Et n'aperceuant rien qui ne fut obscurci
 Elle reprend haleine, & puis poursuit ainsi.*



I V D I T H.

H V I C T I E S M E P A R T I E.

D*Auid goûta bien-tost les fruits de sa victoire
 Tout sembloit conspirer à sa naissante gloire,
 Saül le cherissoit d'un amour sans égal,
 Et l'honora chez luy d'un lien coningal,
 Il lui donna Michol ieune & belle Princesse,
 Cét hymen redoubla la commune allegresse,
 Mais si toute la Cour en receut du plaisir
 Ionatas vid alors accomplir son desir,
 Ce Prince aymoit Dauid, d'une amitié sincere,
 Et cét illustre hymen l'ayant fait son beau-frere,
 Ce nœud fut un pretexte à cét amy parfait
 Pour luy communiquer plus d'un rare bien-fait,
 Il n'auoit rien de beau, rien qui fut magnifique
 Dont il ne fit present à cét homme heroïque,
 Et n'aymoit les tresors à son rang affectez
 Qu'apres que son Dauid les auoit acceptez:
 Dauid de son costé d'une ardeur sans égale
 Cherissoit les vertus de cette Ame Royale,
 Et répondoit si bien à sa forte amitié
 Que l'un de l'autre estoit la plus chere moitié,*

Ils ne se voyent point sans des transports de ioye,
 Et de mille douleurs leur cœur estoit la proye,
 Presque iusqu'à mourir ils estoient affligez
 Lors qu'à se separer ils estoient obligez.
 Ces deux Princes passoient ainsi leur noble vie,
 Trop heureux si Saül eut esté sans enuie,
 Et si son noir demon ne l'eut point suscité
 D'interrompre le cours de leur felicité,
 Cet esprit soubçonneux & plein de méfiance,
 Connoissant de Dauid l'admirable vaillance,
 Et mille autres vertus qui le font estimer,
 Commence de le craindre & cesse de l'aimer,
 Soudain à l'amitié vient succeder la haine,
 Sa ialouse fureur luy court de veine en veine,
 Il ne respire plus que sang & cruauté,
 Et le trespas du gendre est enfin arresté.
 Mais il craint qu'Israel pour cette chere teste,
 N'excite sur la sienne vne horrible tempeste,
 Et preuoyant la fin d'un si noir attentat,
 Il craint en le perdant de troubler tout l'estat;
 Ce politique adroit pour éuiter l'orage,
 Cache sa perfidie au fonds de son courage,
 Et pour executer l'effroyable dessein
 Que son mauuais esprit luy pousse dans le sein,
 D'un pretexte d'honneur il colore son crime,
 Il veut de beaux lauriers couronner sa victime,
 Et tout ce que la guerre a de plus perilleux,
 Dauid va l'essuyer en mille diuers lieux:
 Mais il fait voir par tout que sa main sans seconde
 Sçait vaincre par l'espée ainsi que par la fronde,
 Et celuy que l'on croit enuoyer à la mort
 Paroit invulnérable & maistre de son sort,
 Il signale son bras de victoire en victoire,
 Et reuiet à la Cour tout couronné de gloire,
 Solime le reçoit comme son demi Dieu,
 Et le triste Saül n'entend plus en tout lieu
 Que des chants de triomphe à l'honneur de son gendre,
 Les Dames à l'enuy luy font sans cesse entendre,

Que l'immortel Heros qui changea leurs destins
 Vient d'immoler encor dix mille Philistins.
 Cet ingrat furieux, ce ialoux frenetique
 Ne scauroit plus souffrir vne telle musique,
 Son demon s'en irrite, il luy faut opposer
 Des chansons de tristesse afin de l'appaier,
 Et cependant Dauid ignorant ces alarmes,
 Gouste paisiblement vn repos plein de charmes,
 Il ne s'apperçoit point que ce malheureux Roy
 Tesmoigne à son aspect quelque espece d'effroy,
 Ses yeux sont deuenus deux sanglantes comettis,
 Qui de quelque malheur sont les fiers interpretes:
 Mais l'innocent Dauid impute son chagrin
 Au mauuais traitement de son esprit malin,
 Vn iour qu'il animoit sa lire en sa presence,
 Ce Prince furieux aperceuant sa lance,
 Et cedant aux transports qui le viennent presser,
 La saisit promptement, & voulut l'en percer,
 Quand le saint Musicien d'une adresse guerriere
 Sçait euiter le coup de la pointe meurtriere,
 Et sortant de la chambre assez paisiblement
 Laisse ce malheureux dans son premier tourment,
 Il est au desespoir d'auoir manqué d'adresse,
 Et pour bien déguiser son crime & sa foiblesse
 Accuse le demon qui l'ose tourmenter
 De la fole action qu'il semble detester,
 Toutesfois sa fureur est bien tost découuerte,
 Dauid connoit bien tost qu'il desire sa perte,
 Il éloigne la Cour attendant que le temps
 Ait changé de Saul les desseins inconstans,
 Tandis de Ionatas l'amitié sans pareille
 Attaque adroitement la paternelle oreille,
 Il n'obmet rien à dire en faueur de Dauid,
 Il vente son respect, sa douceur, son esprit,
 Et les plaisirs qu'an cœur inspire sa Musique,
 Qui redonne la ioye au plus melancolique,
 Et cet amy fidele agit si puissamment

Avec tant d'éloquence, & si heureusement,
 Que David est remis dans sa faueur premiere,
 Cet astre de la Cour y répand sa lumiere,
 Mais les jaloux soubçons qui l'auoient écarté
 Renaissent à l'aspect de sa vaine clarté,
 La haine que l'absence auoit comme endormie,
 S'éueille en cet éclat à mortelle ennemie,
 Et cet obiet de gloire à Saul si suspect
 R'alluma sa fureur à son premier aspect,
 Il le voit toutesfois, mais d'un œil de contrainte,
 Ionatas le remarque avec beaucoup de crainte,
 Il espere pourtant qu'en estant fort aimé
 David verra par luy ce courroux desarmé,
 Pour en venir à bout il met tout en usage :
 Mais le trouuant vn iour au plus fort de sa rage
 Et voulant opposer ses soins officieux,
 Cessez, luy dit Saul, ô ieune audacieux,
 Et si vous desirez desormais de me plaire,
 Sur de pareils suiets apprenez à vous taire,
 Je ne puis plus souffrir vostre importunité,
 Et vous pourriez enfin m'esprouuer sans bonté,
 Quoy, Seigneur, luy répond ce Prince Magnanime,
 Traitter en criminel qui n'a point fait de crime,
 Hayr sans nul suiet vne extreme vertu,
 Sans laquelle on verroit vostre thrône abatu,
 Et vouloir que mon cœur à luy mesme contraire,
 Cesse de proteger vn innocent beau frere,
 Vn homme qui pour nous s'expose incessamment,
 Ha! Seigneur, vostre sang agit plus noblement,
 Vous qui l'avez aimé d'une amitié si tendre,
 Qui l'avez fait monter au rang de vostre Gendre,
 Qui l'avez estimé digne de cet honneur,
 Voudriez vous aujour d'huy vous dementir, Seigneur,
 Voudriez vous bien priuer de cette gloire insigne
 Vn homme qui iamais ne s'en rendit indigne,
 Et qui garda tousiours dans son moindre proieet
 Les humbles sentimens d'un fidele suiet,

Traistre luy dit Saul, quel demon te transporte
 Que tu viennes icy m'outrager de la sorte,
 D'un reproche sanglant tu me couures le front,
 Et tu me crois d'humeur à souffrir cet affront,
 Je t'obligeray bien à changer de pensée,
 De ton peu de respect mon ame est offensée,
 Mais ce qui plus me donne un vif ressentiment
 C'est de voir ta folie & ton auenglement,
 C'est de te voir si lâche & facile à seduire,
 De vouloir appaiser qui songe à te destruire,
 Et de contribuer toy mesme à couronner
 Vn ieune ambitieux qui veut me déthrôner,
 Ha! Seigneur, iugez mieux d'un homme incomparable,
 D'auid d'un tel penser ne fut iamais capable,
 Luy répond Ionatas, & s'il vouloit regner
 Il scauroit bien ailleurs des couronnes gagner,
 Puisse viure Saul un long amas d'années,
 Mais si le Ciel tranchoit ses nobles destinées,
 Et que d'aller au trône il luy fut lors permis,
 Il le refuseroit si vous laissiez des fils:
 D'auid ne voudroit point vne gloire usurpée,
 Luy qui trouue la sienne au bout de son espée,
 Luy qui la tourneroit contre son propre sein,
 S'il pouuoit conceuoir un iniuste dessein,
 Et bien luy dit Saul, qu'il soit ce que vous dites,
 Qu'il n'ait point de defect, qu'il soit plein de merites,
 Je le hay toutesfois soit par auersion,
 Ou par l'ombrage faux de son ambition,
 J'ay resolu sa perte, & si vous estes sage,
 Chassez vne amitié qui vous nuit & m'outrage,
 Et qui vous eut rendu pres de moy criminel
 Si ie n'auois pour vous un cœur tout paternel,
 Meritez ma bonté tandis qu'elle est extreme,
 Aimez les sentimens d'un Pere qui vous aime,
 Que si vous persistez encor dans vostre erreur,
 Craignez que cet amour ne se change en fureur:
 A ces mots il le quitte enflamé de colere,
 Le pauvre Ionatas voyant partir son pere

Avec des sentimens qui luy donnent la mort
 Pour l'arrester encor tente vn dernier effort,
 Il le prie à genoux l'arrestant par sa robe,
 Mais Saul brusquement de ses mains se dérobe,
 Et d'un regard farouche il dit, en s'en allant,
 Qu'il va faire éclater quelque acte violent.
 Ionatas le comprend, & ce braue courage
 Au peril de ses iours va soustenir l'orage,
 Il va trouuer Dauid pour le faire éuader,
 Ou s'il est necessaire il le va seconder,
 Il va pour s'opposer à la brutale enuie,
 Qui luy veut enleuer la moitié de sa vie,
 Et plein d'émotion, de crainte, & de fierté,
 Mon frere, luy dit-il, songe à ta seureté,
 Dans ces funestes lieux ta mort est assésée,
 Saul, l'ingrat Saul, deuant moy la iuré,
 Va chercher vn azile en vn sein estranger
 Où tu seras sans crainte, ainsi que sans danger,
 Tout autre que Saül, & fut il vn barbare,
 Sera l'adorateur d'une vertu si rare,
 Tu trouueras par tout des amis couronnez,
 Qui de te proteger se tiendront honorez,
 Fuy donc, mais promptement, sans que rien te retarde
 Vueille le Tout-Puissant te prendre sous sa garde,
 Vueille le Tout-Puissant, seconçant mon desir,
 Te donner autant d'heur que i'ay de déplaisir:
 Helas ! qui l'auroit dit, ô fatale prudence,
 Que i'eusse desiré moy mesme ton absence,
 O Dauid, ô mon frere, aurois-ie pû penser,
 Que de me dire à Dieu, i'eusse deu te presser,
 Moy qui ne viuois point que de ta chere veüé,
 Moy qui sens maintenant que ton départ me tue,
 Ha c'est trop, dit Dauid, ô Prince genereux
 Entrer aux interests d'un pauvre malheureux,
 Prenez moins de souci d'une vertu commune,
 Et laissez moy tout seul souffrir mon infortune,
 La part que vous y donne vne sainte amitié,
 Au lieu de l'adoucir l'aigrit de la moitié,

Si vous n'auiez pour moy cette forte tendresse
 Je pourrois m'éloigner avec moins de foiblesse ;
 Mais ie sens redoubler mes mortelles douleurs
 Lors que ie vois icy Ionatas tout en pleurs,
 Cessez Prince, cessez, de plaindre vn miserable,
 D'innocent que ie suis vous me rendez coupable,
 Ie deuiens criminel de vos moindres soupirs,
 Et le Ciel v'angera sur moy vos déplaisirs.
 Le Ciel qui void en toy la vertu pour suiuiue,
 Luy repart Ionatas, par l'auteur de ma vie
 Me feroit te donner icy d'autres secours
 Si d'autres ennemis attentoient sur tes iours,
 Il peut donc bien souffrir que ie verse des larmes,
 Puis que contre Saul ie n'ay point d'autres armes :
 Toutesfois s'il pouuoit de tes iours disposer
 Pour ton sang répandu ie pourrois tout oser.
 Vueille le Iuste Ciel me preseruer d'un crime,
 Que plustost de Saul ie sois seul la victime,
 Aussi bien s'il s'obstine à la mort de Dauid,
 Qu'il vienne ouurir mon sein, c'est là, c'est là qu'il vit,
 Ouy, Seigneur, luy dit-il, mais comme cette vie
 De gloire & de bon heur est sans cesse suiuiue,
 Il la faut preferer à la triste moitié
 Qui n'est plus maintenant qu'un obiet de pitié,
 Que s'il arriue enfin que Saul se contente
 Et qu'un iour le succez réponde à son attente,
 Et que ie doie enfin succomber sous ses coups
 Ie ne seray point mort si ie puis viure en vous,
 Conseruez apres moy cette Diuine flame
 Dont le Ciel attacha mon ame avec vostre ame,
 Et faites qu'un lien & si doux & si fort
 Fasse viure Dauid encor apres sa mort.
 Ainsi ces deux amis d'une égale tendresse
 Tesmoignoient l'un pour l'autre vne égale tristesse,
 Et les pleurs qu'ils versoiert dans ce fatal moment
 Montroient bien qu'ils estoient touchez également.
 Si Saul eut connu vne amitié si tendre
 Son cœur de la pitié n'auroit pu se defendre

Mais loin d'estre touché d'un sentiment si doux
 Il cede à la fureur d'un iniuste courroux,
 Il fait reflection sur la rage insensée,
 Qui l'a fait trop presser à dire sa pensée,
 Et que si Ionatas entend bien son deuoir
 Dauid ne sera pas long temps en son pouuoir:
 Alors pour s'asseurer contre sa méfiance
 Il le mande soudain en toute diligence
 Iustement sur le point que Ionatas & luy
 S'entrecommuniquoient leur mutuel ennuy:
 Michol qui de leur cœur est la depositaire
 Répond adroitement aux valets de son Pere,
 Que Dauid est malade, & les congediant
 Inuente à mesme temps vn rare expedient,
 Elle le met au liét au moins en apparence,
 Tandis qu'à la faueur de l'ombre & du silence
 Le vray Dauid se sauue, & ne laisse à Saul
 Qu'un phantosme à sa place enuironné de dueil:
 Mais quel que soit ce dueil qu'affecte la Princesse,
 Que pour un feint malade vne vraye tristesse
 Vueille faciliter vn triste éloignement,
 Les Soldats de Saul reuiennent promptement,
 Demandent que Dauid soit mis en leur puissance,
 Et s'approchant du liét avec toute insolence
 Pour l'en faire sortir fut il mort ou viuant,
 Ils trouuent que c'estoit vn obiet deceuant;
 Ce raport fait au Roy iuge de sa surprise,
 Il commande d'abord que sa fille soit prise,
 Et conduite en sa chambre où toutes les fureurs
 Dont ce Prince nourrit ses fatales erreurs
 Assailent tout d'un coup cette pauvre Princesse,
 Mais elle sçait si bien vser de son adresse
 Que cet esprit credule & facile à changer
 Croit que sans iniustice il ne peut l'outrager:
 Mais croyant se vanger & de Dauid & d'elle,
 Malgré sa resistance il la rend infidele,
 Et quoy que Ionatas s'opposat sourdement
 Au tyrannique effect de son ressentiment,

Il ne peut empescher qu'elle ne fut donnée
 Nonobstant ses refus en second hymenée,
 A Phatty, mais encor ce bien luy fut osté
 Lors que nostre Dauid vint à la Royauté.
 Il partit cependant de cette ingrante terre,
 Qui tient de luy la paix, & qui luy fait la guerre,
 Car l'iniuste Saul arme tout sur ses pas,
 Et qui ne le fait point merite le trespas,
 Le Prestre Abimelec fit bien l'xperience,
 Et de son iniustice, & de sa violence,
 Lors qu'ignorant encor le malheur de Dauid,
 Mais non pas sa vertu, son rang, & son credit,
 Ne peut luy refuser du pain à son passage,
 Saul le sçait bien tost, mais ô Dieu quelle rage,
 Il le mande sur l'heure, & plein de cruauté.
 Le paye par sa mort de sa ciuilité:
 Ce Pontife sacré net & pur de tout crime
 Deuiet d'un criminel la sanglante victime,
 Quatre vingts de sa suite aux Autels consacrez
 Pour le mesme suiet sont encor massacrez,
 Et n'estant point content de cette boucherie,
 La ville du Pontife éprouue sa furie,
 Elle la met en cendre avec son noir flambeau,
 Et la triste Nobe n'est plus qu'un grand tombeau.
 Mais tandis que ce Roy trouue quelque allegence
 A se nuire luy mesme avec cette vengeance,
 Tandis que de sa gloire il a si peu de soin,
 Que d'affoiblir sa force en son plus grand besoin,
 Et que cet insensé brusle vne ville entiere,
 Dauid laissant agir sa vertu coûtumiere,
 Et sentant sa valeur demander de l'employ
 En va sauuer un autre à cet indigne Roy,
 Il ramasse aisement ses troupes desolées,
 Que leurs crimes tenoient aux deserts exilées
 Deuant Ceilla les mene, & du soir au matin
 Il en fait déloger le siege Philistin,
 Et puis pour faire voir à cette ame si noire,
 Que sans autre interest que celui de sa gloire,

Il peut executer de si hardis proiets ,
 Il le laisse en repos gouverner ses suiets ,
 Et ne profite point du petit auantage
 Que lui pouuoit alors procurer son courage ,
 Car bien que tout Ceilla n'eut pas pris son parti
 Tout le Peuple à le suiure eut bien-tost consenti ;
 Par son éloignement il preuient son envie ,
 Et sçachant que Saül n'en vouloit qu'à sa vie
 Il la va confier à des deserts affreux ,
 Et dans la triste nuit des antres tenebreux.
 Ce noble & digne obiet des amours de Solime ,
 Cette rare valeur , cette vertu sublime ,
 Ce Prince sans pareil , ce Chef-d'œuvre des Cieux ,
 Sent le mesme destin des hommes vicieux ,
 Fuit , & craint comme eux , se cache & leurs tanieres ,
 Et craint que l'œil du iour n'y porte ses lumieres :
 Mais pour bien qu'il se cache il ne peut empescher
 Que son fidelle amy ne l'y vienne chercher ,
 L'aymable Ionatas brûlant d'impatience
 De iouir des douceurs de sa chere presence ,
 Bannissant de son cœur tout sentiment craintif
 Vient trouuer en ces lieux ce noble fugitif :
 Qui pourroit exprimer les plaisirs qu'ils sentirent ,
 Qui pourroit raconter les beaux mots qu'ils se dirent ,
 Ou plustot quel pinceau par ses vives couleurs
 Pourroit dépeindre au vif leur ioye & leurs douleurs ,
 Ces ames par le Ciel si fortement vnies
 Gôüterent à l'instant des douceurs infinies ,
 Et perdant le souci de leurs trauaux passez
 Dans les bras l'un de l'autre ils se tenoient pressez :
 Mais bien-tost au plaisir vint succeder la peine ,
 L'image de Saül avec toute sa haine
 De ces heureux momens vint arrester le cours ,
 Et changer leurs transports en de tristes discours ,
 Ionatas le premier le cœur saisi de crainte
 Se dégageant vn peu de cette douce estrainte ,
 Et portant ses regards aux obiets d'à l'entour ,
 Beni soit , ce dit-il , ce bien-heureux seiour ,

Où ie t'ay rencontré mon frere , mais de grace ,
 Fuis encor de ces lieux où la mort te menace ,
 Ta vie en ce desert n'est point en seureté ,
 Et Saül pourroit bien donner de ce costé ,
 Dérobe à sa fureur ta precieuse teste ,
 Depuis quatre Soleils il est apres sa queste ,
 Et iure que iamais il ne s'arrestera .
 Iusqu'à tant que ses yeux le Ciel te monstrera .
 Mais le Ciel qui se rit de son iniuste rage
 Sauuera de ses mains son plus parfait ouvrage ,
 Travaille avecque lui pour tromper ses desseins ,
 Esuite qu'en ton sang il ne souille ses mains ,
 Ta fuite empeschera cette horrible auanture ,
 Et rendra moins cuisant le tourment que i'endure ,
 C'est trop que ton absence estonne ma raison
 Sans voir ioindre à ta mort le crime en ma maison .
 Prince , lui dit Dauid , pour qui seul ie veus viure ,
 Vos desirs sont mes loix , ie suis prest à les suiure ,
 Mais dans le triste estat où m'a reduit le sort ,
 Si i'estois tout à moy loin de craindre la mort
 Ie l'attendrois icy des mains de vostre Pere
 Afin de terminer ma peine & sa colere
 Mais mes iours vous sont chers , vous sentez mes malheurs .
 Et pour mon sang versé vous verseriez de pleurs ,
 Cher Prince ce motif me fait aymer ma vie ,
 Bien que de mille maux elle soit poursuiue ;
 Car void on vn mortel si malheureux que moy ,
 L'attire innocemment la haine de mon Roy ,
 Cette haine lui fait commettre mille crimes ,
 Les Prestres du Seigneur deuiennent ses victimes ,
 Et pour m'auoir receu d'un favorable accueil
 Le pauvre Abimélec descend dans le cercueil ,
 Il fait perir Nobé par le fer & la flâme ,
 Il veut m'oster la vie , il me rait ma femme ,
 Et pour comble de maux , & le plus grand de tous
 C'est qu'il m'oblige enfin à m'éloigner de vous ,
 C'est de tous mes malheurs celuy qui plus m'offence ,
 Mon cœur souffriroit tout plustot que vostre absence ,

Et pour y consentir il se fait tant d'effort
 Que ie le dis encor i'aymerois mieux la mort.
 Cesse, dit Ionatas, mon frere de te plaindre,
 Reduis plustot Saül en estat de te craindre,
 Va ioindre ta valeur avec nos ennemis,
 Puis que de se deffendre il est tousiours permis,
 Mais s'il venoit encor à condamner sa faute,
 Ie sçay que ta belle ame est si noble & si haute,
 Que s'il pouuoit enfin te demander la paix,
 Tu serois son amy si tu le fus iamais,
 Aussi bien si tu dois regner apres mon Pere,
 Si son Thrône t'attend ainsi que ie l'espere,
 N'y vucille point monter par de degrez de sang,
 Mais attends que le Ciel fasse venir ton rang,
 Et ne crois point qu'alors ie te sois vn obstacle,
 Ie verray ta grandeur commẽ vn diuin miracle,
 Et sans croire d'auoir de sentiment abiet
 Ie priseray le rang de ton premier suiet.
 O Prince, dit Dauid, ô vertu que i'adore,
 Montrez-vous vn peu moins si vous m'aymez encore,
 Vous redoublez ma peine avecque vos bontez
 En me montrant les biens qui me vont estre ostez,
 Ie les prefererois au thrône que vous dites
 Dont la possession surpasse mes merites,
 Mais si les loix du Ciel l'ont destiné pour moy
 Ie n'auray seulement que le titre de Roy,
 Ionatas regnera comme il regne en mon ame,
 Puisse encor de Saül la noble & belle trame,
 Nous priuer vn long-temps de ce pesant honneur,
 Ie ne puis desirer que mon premier bon-heur,
 De si tendres discours tristement s'acheuerent,
 Ces Princes bien vnis enfin se separerent,
 Mais avec tant de pleurs, avec tant de regrets,
 Qu'ils sembloient presager que c'estoit pour iamais.
 Ionatas en partant touché d'un trait si rude
 Laisse toute son ame en cette solitude,
 Et celle de Dauid suivant l'obiet aymé
 Semble laisser son corps sans en estre animé.

Mais tandis qu'il s'occupe à pleurer cette absence
 Et qu'il dit sa douleur par un profond silence,
 Qu'il suit des yeux l'obiet dont ses sens sont charmez,
 On le vient aduertir qu'un gros d'hommes armez
 S'approchoient de ces monts d'une course soudaine,
 Lors comme si David eut veu finir sa peine,
 Croyant que c'est Saül cesse de s'affliger
 Voyant que Ionatas s'éloignoit du danger,
 Va, dit-il, cher amy, ie ne dois plus me plaindre
 Puis que pour tes beaux iours mon cœur n'a rien à craindre,
 Ce qui faisoit mon mal n'a guere fait mon bien,
 Et Ionatas sauué David ne craint plus rien,
 Puis se tournant vers ceux dont la triste fortune
 Estoit avec la sienne en ce desert commune,
 Chers amis, leur dit-il, qui partagez mes maux,
 Fidelles compagnons de mes tristes travaux,
 Le Ciel ne me veut point accorder l'auantage
 De m'acquitter un iour enuers vostre courage,
 Saül qui me poursuit, & me surprend icy
 M'oste avecque la vie un si infle soucy,
 C'est lui Soldats, c'est lui, nostre perte est certaine,
 A fuir deuant lui nous perdriens nostre peine,
 Nul azile ne s'offre en ce dernier moment,
 Et nous ne pouuons rien que mourir noblement,
 Toutesfois, reprit-il, l'esprit qui me gouuerne
 Découure à mon esprit cette large cauerne,
 Qui dans l'éloignement du celeste Flambeau
 Sert à nos pauvres corps de liét ou de tombeau,
 Entrons-y mes amis, cachons-nous y sans honte,
 La valeur peut plier quand le nombre l'affronte
 Que si nos ennemis nous y viennent chercher,
 Nostre défaite alors leur coustera bien cher,
 Son sentiment suini tous entrent dans la roche,
 Lors que le fier Saül en est déia bien proche,
 Trois mille hommes armez secondent son courroux,
 Quoy qu'un homme tout seul soit le but de ses coups.
 Mais alors que David se prepare à sa perte,
 Qu'il ne void point de porte à son salut ouuerte,

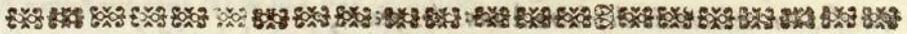
Par celle du rocher il void entrer Saul,
 A pas precipitez sans armes, & tout seul,
 A peine a-t'il le pied dans cette grotte obscure
 Qu'il y voit à longs traits vne onde claire & pure,
 Et ceux qui le voyoient sans qu'ils en fussent vœux,
 Tenant en ce moment leurs grands Coutelas neuds,
 Alloient fondre sur luy, mais leur Chef magnanime,
 Leur disant sans parler que c'estoit sa victime,
 Se glisse près de luy presque sans respirer,
 O merueille inouïe, & qu'on doit admirer,
 Ce Pere des vertus, cét Enfant de la gloire,
 Bannissant de son cœur comme de sa memoire
 Tous les emportemens de cét esprit leger,
 Croit qu'il est trop vengé, lors qu'il se peut venger.
 Mais il luy veut oster, en luy donnant la vie,
 Tous ses noirs sentimens & de haine & d'envie,
 Et pour luy faire voir qu'il n'a tenu qu'à luy
 De tuer son tyran, & finir son ennuy,
 Il luy coupe le bord de son habit de guerre,
 Puis sortant apres luy s'abaisse insqu'à terre,
 Comme pour luy parler avec plus de respect,
 Voy, luy dit-il Saül, si ie te suis suspect,
 Tourne, tourne les yeux, ô mon Maistre & mon Pere,
 Et voy qu'il est l'objet de ton aspre colere,
 Voy que ton Sort n'a guere estoit entre mes mains,
 Et iuge si pour toy j'ay de mauuais desseins,
 Je pouuois te tuer comme couper ta veste
 Mais Dauid auroit-il vn penser si funeste,
 Ha! que la terre s'ouure afin de m'engloutir
 Plustot qu'à ce penser ie puisse consentir,
 Quand ie n'ayerois point Saül comme mon Pere,
 Il est l'oinct du Seigneur, que mon ame reuere,
 Et qui me donneroit vne sainte terreur,
 Quand pour vn attentat il seroit sans horreur,
 Connoy donc, ô Seigneur, connoy mon innocence,
 Redonne-moy la paix avec ta bien-veillance,
 Quelle gloire aurois-tu de perdre vn malheureux,
 Indigne du courroux d'un Prince genereux,

Saül tout esbahy d'une telle merveille,
 Ne sçait en ce moment ou s'il dort, ou s'il veille,
 Mais estant reuenu de son estonnement
 Il court droit à Dauid, l'embrasse tendrement,
 Ta vertu, luy dit-il, est vne illustre marque
 Que tu seras vn iour vn glorieux Monarque,
 Vn Diademe seul est digne de son prix,
 Et de moindres faueurs meritent ton mespris:
 Là redoublant encor ses premieres caresses,
 A mille embrassemens il ioint mille promesses.
 Mais le sage Dauid regardant le passé
 Croit que de s'y fier il seroit insensé,
 Et content d'auoir pû iustificer sa gloire,
 Auec plus de succez qu'il n'eut osé le croire,
 Va chez les Philistins chercher vn protecteur.
 Contre les noirs desseins de son persecuteur,
 Il le trouue en Achis, ce Prince debonnaire,
 Qui voyant en Dauid tout ce qu'il faut pour plaire,
 Nonobstant tous les maux par sa valeur commis
 Il le traite à l'égal de ses plus chers amis,
 Il le met dans la pompe & la magnificence,
 Et témoigne pour luy tant de condescendance,
 Que lors qu'il vient donner la bataille aux Hebreux
 Il ne l'oblige point à combattre contre eux,
 Iugeant bien que son cœur estoit trop magnanime
 Pour souffrir seulement l'apparence du crime,
 Et l'enuoyant ailleurs espreuuer sa valeur
 Luy vint icy causer vne extreme douleur,
 Car dans le premier choq de nos fiers aduersaires
 Le braue Ionatas auec deux de ses freres,
 Apres auoir produit mille vaillans efforts,
 Fut accablé du nombre & cheüt parmi les morts,
 L'infortuné Saül perdit lors le courage
 Se voyant sans espoir comme sans auantage,
 Et pour se garantir des mains des Philistins
 Auecque son espée acheua ses destins.
 Dauid aprit bien-tost cette triste nouvelle
 Qui porta dans son ame vne atteinte mortelle,
 Et la douleur iamais dans vn si ferme cœur

N'exerca son empire avec tant de rigueur,
 A son affliction il s'abandonne en proye,
 Il ne la cache point, il veut bien qu'on la voye,
 A toute son Armée il fait prendre le deuil,
 Et publie hautement les vertus de Saül,
 Entretien ses Soldats de tous ses hauts faits d'armes,
 Et mesle à ce recit vn deluge de larmes.
 Mais lors qu'il vient en suite à pleindre son amy
 Il ne peut expliquer sa plainte qu'à demy,
 Ses sanglots redoublez luy coupent la parole,
 Il semble à tout moment que son ame s'enuole,
 Mais malgré ses sanglots, ses soupirs, & ses pleurs,
 Il fait ouïr ces mots témains de ses douleurs.
 Ionatas est donc mort, ô tragique auanture,
 Ce Prince sans pareil n'est plus que pourriture,
 Ses beaux iours sont passez comme passe vne fleur,
 Comme vn souffle, vn éclair, vne ombre, vne vapeur,
 O mont de Gelboé, horreur de ma memoire,
 Theatre infortuné d'une sanglante histoire,
 Puisses-tu desormais déplaire à tous les yeux,
 Et deuenir l'obiet des coleres des Cieux.
 Incomparable amy qui me donnois la vie
 Puis ie m'imaginer que la tienne est rauie,
 Que tes yeux sont cachez au fonds du monument,
 Et souffrir que mon cœur respire vn seul moment,
 Non, non, ie tiens à toy d'une chaisne eternelle,
 Mon esprit va sortir de sa prison mortelle,
 Le tourment que luy cause vn triste souuenir
 A moins que par ma mort ne peut iamais finir.
 Par ces iustes regrets de tendresse & de flame
 Ce Heros va montrant la douleur de son ame,
 Et satisfait si fort à ce triste deuoir
 Qu'il semble negliger vn legitime espoir,
 Car pendant qu'il se plaint, qu'il pleure, & qu'il soupire
 Il apprend qu'Isbozeth s'empare de l'Empire,
 Et comme de Saül c'estoit le dernier sang
 Ce Prince genereux le laisse dans son rang,
 Mais alors que cette ame & si grande & si belle
 Pour le seul souuenir d'une amitié fidelle

Laisse regner ce Roy sans nul empeschement,
 L'ordonnance de Cieux en dispose autrement,
 Et la mort d'Isbozeth qu'un assassin lui donne,
 Restituë à Dauid le Sceptre & la Couronne:
 Ce fut lors que le Thrône eut toute sa splendeur,
 Et qu'on y vid monter la gloire & la grandeur,
 Et toutes les vertus dont le Ciel fit largesse
 A ce diuin Heros de sa tendre ieunesse,
 Par tout regna bien-tost l'abondance & la paix,
 Et les biens des Hebreux surpassoient leurs souhaits.

I V D I T H de son recit estoit là paruenüe
 Lors qu'elle vid blanchir & colorer la Nuë,
 Et l'Aurore déia d'un visage riant
 Paroissoit toute rouge aux portes d'Orient,
 Allons, dit-elle alors, le cœur plein d'allegresse,
 Courons, volons au camp, puis que la chose presse,
 Nostre pauvre Cité nous dit incessamment
 Que nous luy faisons tort de perdre un seul moment.



I V D I T H.

NEVFVIESME ET DERNIERE PARTIE.

DÉsia le Roy du iour sur un Char de lumiere
 Venoit recommencer sa course coutumiere,
 Et sortant tout brillant du vaste sein des Eaux
 Venoit charmer les yeux de mille obiets nouveaux,
 Les hostes des forests dépliant leurs plumages
 Saluoient son retour par leurs plus doux ramages,
 Et toute la Nature imitant leur employ
 Monroit son allegresse à l'aspect de son Roy:
 Mais si tout paroist beau, si tout se renouvelle,
 L'admirable I V D I T H paroist encor plus belle,
 Et de toutes les fleurs dont la terre se peint
 On n'en void point d'égale à celle de son teint,
 Sa bouche est un amas de perles & de roses,

Et lors qu'aux beaux propos ses leures sont écloses
 L'ambre délicieux qui sort de ces rubis
 Sur les plus doux parfums emporteroit le prix,
 Ses yeux sont noirs, brillans, doux, fiers, & pleins de flame
 On y voit clairement la grandeur de son ame,
 Les astres de la nuit ont bien moins de splendeur,
 Et son front est le thrône où regne la pudeur,
 Son air est fort galant, & grandement modeste.
 Sa taille auantageuse, & son port tout Celeste,
 Et ce beau composé, ce doux charme des yeux
 Semble estre descendu de la voute des Cieux.
 Ainsi marche IV DITH vers le camp infidele,
 Quand de sa chere Abra la peur se renouvelle,
 Son cœur que la maistresse auoit presque affermi
 Tremble encor en voyant le guet de l'ennemi :
 Mais cette foible fille à l'espoir se redonne,
 Voyant que les soldats respectent l'Amazonne,
 Et IV DITH les voyant surpris à son aspect
 Par de discours adroits augmente leur respect,
 Elle y mesle d'abord la douce flaterie
 Si vous estes, dit elle, au Prince d'Assyrie,
 Comme vostre air courtois me le rend apparant,
 Menez moy, ie vous prie, à ce grand conquerant,
 Il vous sçaura bon gré d'auoir pris cette peine,
 Vne affaire importante aupres de luy m'ameine,
 Lors que vous la sçauerez vos propres interests
 Vous donneront suiet d'en estre satisfaits,
 Car si vous prenez part à toutes ses conquestes,
 Si de ses beaux lauriers vous couronnez vos testes,
 Celuy que mes advis luy vont faire gagner,
 Bien qu'il soit limité, n'est point à dédaigner.
 Ces soldats allechez d'une promesse feinte,
 Répondant promptement au desir de la Sainte,
 L'amenent à l'armée au poinct que le sommeil
 Disputoit de se rendre aux rayons du Soleil,
 Le paresseux Soldat assoupi de ses armes
 Couché nonchalamment à costé de ses charmes
 Tapissoit tout le camp, car la saison d'esté
 Dans ses facheuses nuits le tenoit desbuté :

Au milieu de ce camp , & sur une eminence
 Un riche pavillon de Royale apparence
 Sur trente piliers d'or superbement tendu
 Estaloit le travail au luxe confondu,
 C'estoit le logement du General d'armée
 Où la pompe elle mesme estoit lors enfermée,
 Les meubles, les tableaux, les parfums, les habits,
 Le feu des Diamans, & celui des Rubis,
 Tout y montrait l'orgueil de ce superbe Prince,
 Et ce petit Palais valoit une Prouince :
 Les guides de IVDITH l'amenent dans ce lieu
 Tandis que dans son cœur elle parle avec Dieu,
 Et que se m'estiant de sa propre prudence
 Elle inuoque en secret sa Diuine assistance,
 Demande à son esprit qu'il anime sa voix
 Lors qu'il faudra parler à ce vainqueur des Roys.
 Elle obtient à l'instant tout ce qu'elle desire,
 Et sçait dans un moment tout ce qu'elle doit dire,
 Elle entre dans la tente avec ce doux espoir
 Et telle que l'aurore au matin se fait voir
 Lors qu'elle vient ouuir les richesses de flore,
 Telle paroît IVDITH, & plus pompeuse encore,
 Son teint des plus beaux lis efface la blancheur,
 Et l'astre matinal n'a pas tant de fraischeur.
 Holoferne surpris de cette belle-veuë
 Sent que de dureté son ame est depourueüë,
 Et loin d'auoir cet air superbe & menaçant
 Plein de submission de son thrône il descend,
 Rare & diuin obiet dont mon ame est charmée
 Quel dessein, luy dit-il, vous mene en mon armée,
 Venez vous demander quelque chose à mon bras,
 Ou voulez vous qu'il mette icy les armes bas,
 Tesmoignez hardiment le desir qui vous touche,
 Je veux tout accorder à vostre belle bouche,
 Deut elle demander la grace des Hebreux,
 Quelle que soit leur faute, elle peut tout pour eux.
 Prince, luy dit IVDITH, le plus vaillant qui vint
 Quand ie ne serois point auioird'huy ta captiue,
 Cette anguste bonté, cette rare douceur,

Par de nœuds eternels captiueroient mon cœur ,
 Helas ! si les Hebreux connoissoient ta clemence
 Qu'ils priseroient l'honneur d'estre sous ta puissance ,
 Que leur fatale erreur les rend infortunez ,
 Et qu'il est vray qu'ils sont du Ciel abandonnez :
 I ay sceu, i ay sceu, Seigneur, du grand Dieu que i adore ,
 Que tu dois triompher du couchant à l'aurore ,
 Et que pour les pechez de ce peuple peruers
 Il veut te le liurer avec tout l'vniuers ,
 Trop heurieux si cedant au bon heur de tes armes
 En épargnant son sang il eut versé de larmes ,
 C'est ce que ie voulois que ma pauvre Cité
 Te vint offrir icy pour toucher ta bonté ,
 Ie voulois empescher sa fole resistance

Par le droit que m'y donne vne illustre naissance :

Mais ayant mesprisé mes fideles aduis
 I ay receu ceux du Ciel, & ie les ay suivis ,
 Il me fait éloigner d'une ville deserte
 Qui resiste à son bien, qui s'obstine à sa perte ,
 Où la faim & la soif font l'office du fer ,
 Et causent plus de maux qu'on n'en souffre en enfer .
 Quelle horreur iuste Ciel mon cœur s'en espouuante ,
 Elle s'est proposée vne boisson sanglante ,
 Et tous les animaux destinez pour l'autel
 Victimes de la soif sentent le coup mortel ,
 En vain de tous costez on entend nos Prophetes
 Tonner & fondroyer sur les coupables testes ,
 Rien ne peut empescher cette brutalité ,
 Comme ils sont sans espoir, ils sont sans pieté :
 Mais si le Ciel contr'eux auiourd huy se declare
 Pour tes rares vertus ses faueurs il prepare ,
 Et ie viens t'annoncer de la part du Tres-haut ,
 Que sans tirer l'épée, & sans donner d'assaut
 Tu seras le vainqueur de toute la Iudée ,
 Et que ta noble main de la mienne guidée
 Insques dedans Solime ira donner la loy
 D'autant plus aisément qu'elle n'a point de Roy :
 Suspens donques icy ta valeur sans seconde ,
 Differe quelques iours la conqueste du monde ,

Délasse un peu ton bras sous tes sacrez lauriers,
 Et donne un peu de treve à tes soucis guerriers,
 Attendant que le Ciel inspire à mon courage
 Le temps qu'il a prescrit d'accomplir mon message,
 Mon cœur incessamment l'en sollicitera
 Et plus qu'à toy Seigneur ce temps me durera.
 Holoferne enchanté parmy tant de merveilles,
 S'estant pris par les yeux, se prend par les oreilles,
 Charmé de ses apas comme de ses discours
 Pour exprimer son cœur trouue les siens trop courts,
 Il l'assure pourtant avec des mots de flame
 Que de tout l'univers elle sera la Dame,
 Qu'elle aura de tresors plus qu'aucun des mortels,
 Et que son Dieu sera le Dieu de ses Autels.
 En suite il la conduit tout plein de deference
 Dans les lieux affectez à sa magnificence,
 Où sont tons ses tresors, & vent dès le moment
 Que ce riche sejour soit son appartement,
 Puis ordonne à ses gens que des mets de sa table,
 Voire du plus exquis, & du plus delectable,
 On en serue la belle, & pour sen entretien
 Que l'on prodigue tout, & qu'on n'épargne rien.
 Mais IVDITH s'opposant à cette offre dernière,
 Donne Seigneur, dit-elle, à mon humble priere,
 Que ie puisse manger icy selon ma loy
 Des viures que ie fais apporter apres moy,
 Nous en auons pris peu, mais auant qu'ils finissent,
 J'espere que les Cieux mes desirs accomplissent:
 Je te requiers aussi qu'à l'ombre de la nuit
 Je puisse aller prier loin du monde & du bruit,
 Car le Dieu dont mon cœur adore la puissance
 Vent que nous luy parlions dans un profond silence,
 Et j'iray tous les soirs luy presenter mes vœux
 A deux cens pas du camp, Seigneur, si tu le veux:
 Si ie le veux Helas, dit ce Prince sensible,
 Si ie ne le voulois il seroit impossible,
 MADAME, disposez de mon autorité,
 Vous estes en ces lieux en pleine liberté,
 Ou plustost en ces lieux vous estes la maistresse

Respondez

Respondez hardiment au zele qui vous presse,
 Je vous laisse à vous mesme, & vous donne ma foy
 Que vous auez icy mesme pouuoir que moy.
 A ces mots il la quitte, & d'une ame contente
 Ce credule Payen repasse dans sa tente,
 Où de cette aduanture il discourut tousiours,
 Iusqu'à ce que le iour eut terminé son cours;
 Car bien qu'il porte au cœur vne secrette flame
 Les obiets differens qui partagent son ame
 L'empeschent d'arrester fixement son penser
 Sur le Diuin obiet qui n'a fait qu'y passer:
 Mais lors que de la nuit le paisible silence
 Redonne à son esprit cette aimable presence,
 Qu'il reuoit l'Heroïne avec tout son éclat,
 Qu'il se la represente en ce pompeux estat,
 Alors il connoit bien que cette belle idée
 Le met plus en souci que toute la Iudée,
 Il la chasse vn moment, & croit d'estre en repos,
 Mais ce phantome aimé reuiet à tout propos,
 Ces yeux, ce teint, ce port, cette bouche diserte,
 Malgré tous ses efforts conspirent à sa perte,
 Sa raison ne peut rien sur ses sens reuoltez
 Qui sont d'intelligence avec tant de beaultez,
 Il se couche pourtant esperant que Morphée
 Rendra par sa douceur la reuolte estouffée,
 Mais ce doux enchanteur des maux les plus puissans
 Qui rend nostre ame libre en captiuant nos sens
 S'éloigne d'autant plus de ce Prince infidelle
 Que plus il le desire & que plus il l'appelle,
 Les differens pensers qui le viennent saisir
 D'honneur, d'amour, d'espoir, de crainte & de plaisir,
 Assailent son esprit avecque tant d'outrance,
 Que quand l'un peut finir vn autre recommence,
 Et puis les voyant tous reuenir à la fois,
 Il veut les démesler, & ne peut faire vn choix,
 Comme en vn labyrinthe vn voyageur peu sage
 Plein de curiosité s'embarrasse & s'engage,
 Et puis pour en sortir, va, vient, tourne par tout
 Sans qu'il puisse trouuer d'issuë ny de bout;

Tout de mesme Holoferne au milieu de sa peine
 Cherche à s'en dégager & sa recherche est vaine,
 Il y fait ses efforts, mais ils sont superflus,
 Il se cherche luy mesme, & ne se trouue plus.
 Cependant que IVDITH à l'aspect des estoiles
 Lors qu'une claire nuit estend ses sombres voiles
 Sort de la riche tente & sans empeschement
 Dans un petit valon se rend secrettement,
 Là tournant ses regards sur la ville assiegée
 Que c'est avec raison qu'on te void affligée
 Pauvre Cité, dit-elle, & que nos ennemis
 Ont un superbe espoir qui leur est bien permis,
 Qu'ils sont forts & puissans, que leur pompe est auguste,
 Que j'ay veu de thresors, & que ta crainte est iuste,
 Qu'il faut bien que le Ciel entre dans ton parti
 Puis qu'on void Israël iusqu'icy guaranti:
 Ouy, ma chere Cité, releue ton courage,
 Tu iouiras du calme apres ce grand orage,
 Ton Dieu va dissiper le nuage épaisi,
 Et tu vas estre libre à quatre iours d'ici,
 Puis regardant le Ciel, & poursuiuant encore,
 C'est l'espoir de mon cœur, ô grand Dieu que j'adore,
 Dit-elle, & de ta voix l'infailible decret
 De mon prochain bonheur m'entretient en secret,
 Si ie suis dans ce camp avec toute assurance,
 Si ie puis d'un tiran mépriser la puissance,
 Si iusques dans sa tente on me void sans effroy,
 C'est que ie sçay Seigneur que tu veilles sur moy,
 Que mon honneur t'est cher, & que pour le defendre
 D'un seul de tes regards tu peux tout mettre en cendre,
 Que ton bras est armé contre nos ennemis,
 Ainsi que de ta part un Ange m'a promis;
 Hastte toy donc, Seigneur, de les reduire en poudre
 Lance sur leurs lauriers ta redoutable foudre,
 Fais naistre ce moment digne de ton amour
 Auquel ie dois priuer Holoferne du iour,
 Auquel ta forte main affermissant la mienne
 Abatra d'un seul coup la force Assyrienne.
 Alors ton pauvre peuple affranchi de ses maux

Viendra noyer sa peine au sein de ses ruisseaux,
 Alors ta Bethulie avec mainte victime
 Ira payer ses vœux dans la sainte Solime,
 Alors reuerdiront nos aimables sillons
 Où nous voyons camper ces fameux bataillons :
 De cet heureux moment mon cœur sent les aproches,
 Mon esprit voit desja descendre de ces roches
 Ces pauvres alterez que tu vas rafraichir,
 Ou plustost ces captifs que tu vas affranchir.

Ainsi passoit la nuit de façon différente
 IVDITH dans le valon, Holoferne en sa tente,
 L'une pleine d'espoir, de courage, & de foy,
 L'autre dans un tourment seul comparable à soy,
 Ses violens desirs le mettent à la gehenne,
 Nul mal à son aduis n'est égal à sa peine,
 L'absence de IVDITH dure trop longuement
 Et chaque heure est un siecle à ce nouvel amant,
 Les premiers feux du iour dispensoient la lumiere
 Sans que le somme encor eut sillé sa paupiere,
 Et voyant les rayons de l'astre bien aimé
 Ce Prince sort du liêt encor plus enflammé,
 C'est trop, c'est trop dit-il, témoigner de paresse,
 Allons enfin reuoir nostre adorable hostesse,
 Redonnons à nos yeux cet unique plaisir,
 Et rendons à mon cœur l'obiet de son desir,
 O nuit, cruelle nuit, que ta longue durée
 A fait souffrir des maux à mon ame égarée,
 Que ie me promets d'heur auecque ce beau iour,
 Et que ie crains encor ton triste & noir retour :
 Discourant de la sorte Holoferne s'habille,
 Et parmi les habits où sa vanité brille
 Il choisit le plus riche & pour plaire aux beaux yeux
 Il voudroit s'y montrer sous la forme des Dieux,
 Il parfume sa teste & laue son visage,
 Adoucit ses regards ainsi que son langage,
 Compose sa demarche, & croyant de charmer
 Ce pauvre papillon cherche à se consommer.
 Il vole vers la tente où son malheur le guide,
 Et tout plein de respect pour sa belle homicide,

Ne veut point se donner le plaisir de la voir
 Qu'il n'en ait de sa part obtenu le pouuoir :
 Mais que la reuoyant il vid de belles choses,
 Qu'il vid de nouveaux lys & de nouvelles roses,
 Que son cœur eut alors de desirs superflus,
 Et que voulant parler il se trouua confus,
 Seigneur, luy dit IVDITH, ta bonté souueraine
 De venir iusqu'à moy te donne donc la peine,
 Et me courant de gloire & de confusion
 Tu preuiens mon deuoir, non mon intention,
 Mais i' attendois icy qu'un ordre favorable
 Me permit un honneur qui seul est desirable,
 Et qu'un commandement conforme à mon desir
 Ioignit l'heur de te voir à l'heur de t'obeir :
 Cependant les beautez d'une tapisserie
 Entretenoient icy ma douce réuerie,
 Et mon œil attentif autant que curieux
 Regardoit un obiet, beau, mais Imperieux,
 Lequel du haut du throsne avec un front séuere
 Semble faire immoler un homme à sa colere.
 Mais si mon œil estoit surpris de sa beauté
 Mon cœur ne l'est pas moins de cette cruauté,
 Là, montrant de la main ce que sa bouche exprime,
 Et tesmoignant que c'est pour elle un grand enigme,
 Le Prince cognoissant son inclination
 Luy donne par ces mots cette explication,
 Ce n'est pas sans suiet, ô Divine personne,
 Que cet acte sanglant vostre bon cœur estonne,
 Quand vous l'aurez appris encor plus clairement
 Je verray redoubler ce iuste estonnement,
 Cette fiere beauté qu'icy l'on voit au thrône
 Fut une belliqueuse & superbe Amazonne,
 Mais si son bras faisoit des exploits glorieux
 Tous les cœurs s'enflammoient du beau feu de ses yeux,
 Car bien que sa beauté paroisse en cet ouurage
 Ce n'en est toutesfois qu'une grossiere image,
 Aussi le plus grand Roy qu'eut alors l'Vniuers
 Sous qui s'humilioient tant de peuples diuers,
 Ninus qui domptoit tout au seul bruit de ses armes,

Se vid enfin dompter par l'éclat de ses charmes,
 Celui qui désoit mille fiers ennemis,
 Ne se deffendit point contre Semiramis,
 Et ce Prince amoureux benissant sa défaite
 Bien que cette beauté fut née sa suiette,
 Comparant vn Empire avecque ses appas
 Creüt que pour eux son Thrône estoit encor trop bas:
 Mais elle y monte enfin avec cét auantage
 Que l'on n'y vid iamais vne Reyne plus sage,
 La valeur, le conseil, la magnanimité,
 La pudeur, la sagesse, avec la pieté,
 Et mille autres vertus y montent avec elle,
 Qui l'auroient de nos iours fait vn parfait modelle,
 Si son perfide cœur par vn lâche attentat
 N'eüt point changé des siens le glorieux estat,
 Iamais vn doux hymen ne fit voir tant de flame,
 Ces deux ames sembloient n'estre qu'une seule ame,
 Comme elles partageoient & les biens & les maux
 Semiramis suiuoit Ninus dans les travaux,
 Compagne de sa peine, ainsi que de sa gloire,
 Souuent à sa valeur il deuoit la victoire,
 Et souuent on la vid affronter cent trespas
 Pour dégager sa vie, ou pour suiure ses pas.
 Mais comme sous les Cieux tout est suiet au change
 Vn illicite amour aussi nouveau qu'estrange
 Triompha de sa gloire, & de sa liberté,
 Soudain qu'elle goustâ la molle oisueté,
 Ninus estoit en paix, ses Estats estoient calmes,
 Il estoit couronné de lauriers & de palmes,
 Quand voulant pratiquer chaque chose à son tour
 Apres Mars il voulut se donner à l'amour,
 Et pour plaire à l'obiet qui faisoit ses delices
 Il ordonna des ieux, des courses, & des lices,
 Si bien que Babilonne en moins de vingt Soleils
 Faisant pour ce suiet de pompeux appareils
 Vid entrer dans son sein toute la brauerie
 Que l'on voyoit alors dans toute l'Assyrie:
 Tous les ieunes Seigneurs qui de la gloire épris
 Vouloient à leur adresse acquerir vn beau pris,

Entre tous y parut le Prince Milistrate,
 Prince le plus parfait qu'eut iamais veu l'Euphrate,
 Comme l'on void paroistre en vne claire nuict
 Parmi les feux du Ciel l'Astre qui plus nous luit,
 Semiramis le void, Semiramis l'adore,
 Vne soudaine ardeur la brusle & la deuore,
 Cette haute vertu succombe en vn moment,
 Sans qu'on fasse pour elle vn effort seulement.
 Au contraire cedant à l'amour qui la dompte
 Cette pauvre Princesse oubliant toute honte,
 Faisant dire à ses yeux le trouble de son cœur,
 Declare sa défaite à son puissant vainqueur:
 Mais ils ont beau parler, & beau mettre en usage
 Les plus scauans attraits de l'amoureux langage,
 Milistrate a horreur de ses doux entretiens,
 Et deuant ses regards il détourne les siens,
 Elle apperçoit bien-tost vn mépris si visible,
 Mais comme à son honneur elle n'est plus sensible,
 Loin de guerir son cœur par vn iuste dépit,
 Elle songe sans cesse en son perfide esprit
 Les moyens d'arriuer au bien qu'elle desire,
 Et croit que si son cœur s'offre avec vn Empire,
 Milistrate touché du desir de regner
 Croira qu'un tel present n'est point à dédaigner.
 La vie d'un espoux pour elle est peu de chose,
 Et suivant le conseil que l'amour lui propose
 Cette ingrante conspire avec ce fol amour
 Pour s'oster cét obstacle, & le priuer du iour:
 Dieux, quelle cruauté, quel amour, quelle haine,
 O trop indigne Femme, ô trop indigne Reyne,
 Te faloit-il souïller tant d'exploits glorieux
 Par vn crime abhorré des Hommes & des Dieux.
 Ouy, cette artificieuse & detestable Femme
 Scent ourdir en secret vne si noire trame,
 Qu'un Peuple audacieux, secondant son dessein,
 Se iette sur Ninus, & luy perse le sein;
 Car pour la trop aymer ce Prince miserable
 De son propre malheur s'estoit rendu coupable,
 Ce Roy n'estoit plus Roy que du nom seulement,

Et l'ingrate regnoit par tout absolument,
 Aussi lors qu'elle veut executer son crime,
 Qu'elle veut immoler cette illustre victime,
 Elle n'a qu'à montrer que c'est sa volonté,
 Comme vous le voyez icy représenté.

Voyez comme chacun humblement la regarde,
 Et que mesme ce Roy qu'à ses pieds on poignarde
 Semble luy demander d'un visage soumis
 Au milieu de ses maux quel crime il a commis.

Cependant qu'Holoferne acheuoit cét histoire
 Si tragique à l'ouïr, si difficile à croire,
 La pieuse IVDITH pleine d'émotion
 Sur ces tristes obiets faisoit reflexion,
 Le cœur luy bondissoit d'horreur & de tendresse,
 Ha! dit-elle, tout bas, Femme ingrante & traisstesse,
 Monstre de cruauté, que tu connoissois peu
 Le prix d'un beau lieu, & l'heur d'un chaste feu.

Le Prince ayant tourné les yeux sur cette belle
 Void les siens tous en pleurs, & son sein qui pantelle,
 Madame, luy dit-il, que Ninus est heureux
 D'émouuoïr à pitié vostre cœur genereux,
 Le plus grand des mortels luy doit porter envie,
 La gloire de sa mort vaut la plus belle vie,
 Et l'esprit de ce Roy doit benir ses malheurs
 S'il void de si beaux yeux verser sur eux de pleurs:
 Mais, Madame, éloignons un obiet si tragique
 Il vous inspireroit l'humeur melancholique,
 Des charmes du matin allons iouïr dehors,
 Et ne negligions point les viuans pour les morts.

IVDITH qui de douleur auoit l'ame pressée
 Au triste souuenir de sa ioye passée,
 Et qui dans le recit de la mort d'un espoux
 Auoit iusques au cœur senti ces cruels coups,
 Dissimule pourtant ces funestes alarmes,
 Rasserene son front en essuyant ses larmes,
 Et pour plaire au Payen qu'elle feint d'obliger,
 Du moins apparamment cesse de s'affliger.
 Elle sort de la Tante, & le Prince avec elle,
 Et quoy qu'il desirat d'entretenir la belle

Du feu que ses beautez allument dans son sein
 Il quitte, en la voyant, un si hardy dessein;
 Il void son front armé d'un air chaste & farouche,
 Qui luy glace le cœur & luy ferme la bouche,
 Et quel que soit l'espoir qui l'a déia flatté
 Il le void abatu par sa noble fierté:
 Car bien que l'Heroïne ait dessein de luy plaire,
 Elle ne quitte point ce visage séuere,
 Ce front auguste & saint, ce pudique maintien,
 Qui reprime l'ardeur du Prince Assyrien,
 Aussi pour cette fois il la cache en son ame,
 Ou l'a dit seulement avec des yeux de flame,
 Et par de longs regards exprimant sa langueur
 Semble se plaindre encor d'une iuste rigueur.
 IVDITH obserue tout iusqu'à la moindre aillade,
 Et finissant ainsi leur courte promenade
 Pour éuiter l'ardeur que lance l'œil du iour
 Ce guerrier quitte encor l'obiet de son amour,
 Il va s'enfermer seul, & là se rendant compte
 De sa timidité, qu'il appelle sa honte,
 Ha! lâche, ce dit-il, ce cœur, ce lâche cœur
 Se rend bien foiblement à ce foible vainqueur,
 Toy qui fus si superbe, ô cœur digne de blâme,
 Tu trembles, & tu crains à l'aspect d'une femme,
 Et d'une femme encor qu'on void à mon pouuoir,
 Ton indigne bassesse est dure à conceuoir,
 Elle est belle, il est vray, trop scauante memoire,
 Et ie l'ayme ardamment, mais n'est-ce point sa gloire,
 Peut-elle desirer un plus haut rang d'honneur,
 Et puis-ie bien douter de mon prochain bon-heur.
 Non, non, declarons-luy que nous brûlons pour elle,
 Et quand elle seroit aussi fiere que belle
 Nous la verrons brusler, nous la verrons languir,
 Rendre flame pour flame, & desir pour desir:
 Ce ridicule Amant se flattant de la sorte
 Suivant le mouuement du feu qui le transporte,
 Fait venir un Eunuque, & lui parle en ces mots,
 Toy qui gardas touiours mes plus secrets depots,
 Fidelle confidant de tout ce que ie pense,

Toy de qui ie connois le zele & la prudence,
 Toy par qui ie pretends de soulager mon mal,
 Va trouver cét obiet à mon repos fatal,
 Va trouver de ma part cette belle estrangere
 Qui ne fait point à l'ame vne playe legere,
 Dis-luy que de ses yeux les charmes tous puissans
 Sont les cruels auteurs des peines que ie sens,
 Que ma bouche sans cesse est ouverte à la plainte,
 Et que mon cœur blessé d'une profonde atteinte
 Ne scauroit recevoir aucun soulagement
 Si le sien n'a pour moy quelque doux sentiment,
 Dis-luy que mon amour qui n'a point de seconde
 La peut faire regner sur la Terre & sur l'Onde,
 Et que demain au soir apres un grand festin
 Elle peut s'acquérir ce glorieux destin.

Bagos executant les ordres de son Maistre,
 Ou plustot ceux du Ciel IVDITH les scait connoistre,
 Et sentant dans le cœur son inspiration
 Fait semblant d'accepter la proposition,
 Holoferne charmé de cette douce attente
 Tout le reste du iour il le passe en sa Tante,
 Ne voulant point reuoir l'obiet de ses desirs
 Qu'au temps qu'il s'est prescrit à prendre ses plaisirs:
 Mais pendant qu'une nuit luy paroist eternelle,
 Dans le sacré Valon la guerriere immortelle
 Redoublant sa ferueur & ses ardans transports
 Fortifie par eux & son cœur & son corps,
 Le temps semble trop long à l'ardeur qui la presse;
 Et conjurant le Ciel d'accomplir sa promesse,
 Quand l'Aurore qui vient reblanchir l'Orison,
 Commançant son plaisir finit son Oraison.
 Enfin Muse voicy cette grande iournée
 Où la grande IVDITH doit estre couronnée,
 Toy qui m'as inspiré pour elle mes ferueurs
 Redouble en cét endroit tes diuines faueurs,
 Apprends à mon esprit avec quelle aseurance
 Elle accomplit des Cieux la diuine Ordonnance,
 Et que ta riche main y verse abondamment
 Les immortelles fleurs de son couronnement.

Dés qu'elle vid sortir du moite sein de l'Onde
 Le bel Astre qui fait l'allegresse du Monde,
 Haste-toy, luy dit-elle, à terminer ce iour,
 Et fais bien-tost regner ta rivale à son tour,
 Autresfois d'un Heros la puissante priere
 Te faisant arrester & tourner en arriere,
 T'obligea d'éclairer un combat glorieux
 Jusqu'à tant que son bras y fut victorieux.
 Fais donc qu'icy ma voix obtienne quelque chose,
 Ce seront deux effets produits de mesme cause,
 En t'arrestant alors tu seruis à ton Dieu,
 Te hastant tu feras mesme chose en ce lieu:
 Mais si de voir la nuit IVDITH s'impatiente,
 L'amoureux General brusle dans cette attente,
 Aussi deuant qu'on vid le celeste Flambeau
 Acheuer sa carriere, & retomber dans l'Eau
 L'on vid ce Prince à table avec sa belle hostesse,
 L'une pleine de zele, & l'autre d'allegresse,
 L'une écoutant son Dieu qui luy parloit au cœur,
 L'autre adorant les yeux dont il se croit vainqueur,
 L'espoir de l'une est grand, l'erreur de l'autre extreme,
 L'une attend tout du Ciel, l'autre tout de luy-mesme,
 L'une fait abstinence au milieu d'un festin,
 L'autre noye à son gré son ame dans le vin,
 IVDITH pour l'inciter à boire d'avantage
 Peind la ioye & le ris dessus son beau visage,
 Et ce foible Payen qui croit legerement
 Pensant de l'obliger reboit incessamment.
 Mais insensiblement sa raison l'abandonne,
 A peine connoit-il la fidelle Amazonne,
 Ce glorieux Portrait si viuement tracé
 N'est plus dans son esprit qu'un phantosome effacé,
 Ses yeux sont tous en feu, son allure est farouche,
 Il cherche à pas tortus sa malheureuse couche,
 Lors que son confidant l'y conduit promptement,
 Et laisse IVDITH seule avec ce bel Amant:
 Puis s'en va de ce pas dans le vin & la viande
 Se reduire en l'estat que la Veuve demande,
 Cependant elle croit que les ordres de Dieu

Doiuent s'executer par sa main dans ce lieu,
 Et sans examiner le peril de sa fuite
 Elle abandonne au Ciel le soin de sa conduite,
 Et le pressant encor avec d'ardens sôûpirs
 D'accomplir sa promesse ainsi que ses desirs,
 Elle void sur le liêt la redoutable espée
 Qui dans le sang Hebreu deuoit estre trempée,
Je voy, je voy, dit-elle, arbitre des humains
 Ce que tu me promis de mettre entre mes mains,
 Puis obseruant de près ce conquerant du monde,
 Et le voyant dormir d'une iuresse profonde
 Elle saisit ce fer, & le mettant à neu
 Se sent grossir le cœur d'un transport inconnu,
 Dieu d'Israël, dit-elle, achene ton ouvrage
 Là, d'un robuste bras, & d'un mass, courage
 Elle enleve la teste à ce Prince peruers,
 La terreur des Hebreux, & de tout l'Vniuers,
 Abra qui pour l'ayder se tenoit toute preste
 Enferme dans un sac cette effroyable teste,
 Et comme dans le vin tout dort profondement
 Elles n'ont point d'obstacle en leur éloignement.

Comme on void le Berger loin de sa bergerie
 Lors qu'il peut sur le loup exercer sa furie,
 Il arrache ses dens, il déchire sa peau,
 Et puis tout glorieux retourne à son troupeau,
 Ainsi marchoit alors la vaillante guerriere,
 De sa haute victoire elle est saintement fiere,
 Et r'approchant des Murs qu'elle vient d'affermir
 Son éclatante voix les fait haut retentir,
 Sortez, sortez, dit-elle, & quittez ces murailles
 Nous auons triomphé par le Dieu des Batailles,
 A ces mots redoublez Ozias qui l'entend
 Qui depuis son départ à toute heure l'attend
 Fait promptement ouurir & l'une & l'autre porte,
 Mande dans la Cité que tout le Peuple sorte,
 L'un à l'autre deia la nouvelle se dit,
 Et l'on n'entend par tout que le nom de *I V D I T H.*
 Chacun pour la mieux voir, quoy que la nuit soit claire,
 Porte un feu dans sa main qui la campagne éclaire,

Mille & mille flambeaux qui font un petit iour
 Seruent de feu de ioye à cét heureux retour ;
 Tous de l'ouïr parler sont dans l'impatience ,
 IVDITH le connoissant leur demande audience ,
 Et dans l'humilité qu'elle garda toûiours
 Elle hausse sa voix , & leur tient ce discours.
 Peuple cheri du Ciel ne verse plus de larmes ,
 Fais succeder la ioye à tes tristes alarms ,
 Le Maïstre que tu sers , le Dieu de nos Ayeuls ,
 Le Dieu qui m'inspira de sortir de ces lieux ,
 Qui commit ma pudeur sous la main de son Ange ,
 A voulu cette nuict par un miracle estrange
 Abatre l'ennemy de nostre Nation
 Et faire par mon bras cette execution.
 Holoferne n'est plus qu'un tronc priué de vie ,
 De détruire Israël il n'aura plus euaie ,
 Voilà , voilà sa teste , & celle que mon bras
 Cependant qu'il dormoit a fait sauter à bas.
 En acheuant ces mots & découurant sa proye
 Le Peuple dans les airs pousse des cris de ioye ,
 A peine peut-il croire un miracle si grand ,
 Cependant qu'Achior qui la nouvelle apprend
 Vient ioindre cette troupe , & comme elle s'estonne
 Lors qu'il void cette teste aux mains de l'Amazonne :
 Il la connoit soudain , & réleuant ses yeux
 Il regarde IVDITH , puis regarde les Cieux ,
 Sainte Femme , dit-il , i'adore ta vaillance ,
 Ou plustot de ton Dieu i'adore la puissance ,
 C'est par lui que ton bras est aujour'd'huy vainqueur ,
 Et c'est luy desormais qui regne dans mon cœur.
 Lors le grand Ozias qui gardant le silence
 Faisoit à son desir beaucoup de violence
 Voyant que le saint Peuple acheuoit ses efforts ,
 Et donnoit quelque trêve à ses iustes transports ,
 S'approche de la Veûve , & déliant sa langue
 Il luy fait à son tour par ces mots sa harangue,
 Grand & puissant obiet de nos contentemens ,
 Nos acclamations sont nos remerciemens ,
 Merueille d'Israël , & sa plus grande gloire ,

Prodige de valeur, ornement de l'histoire,
 Vostre courage aura dans les siècles futurs
 Comme au siècle present de grands admirateurs,
 Vostre nom sera saint, auguste, & venerable
 Par dessus tous les noms de la terre habitable,
 Et parmi nos Neveux un nom si glorieux
 Sera veu dans le rang de nos plus Saints Ayeuls,
 Chacun se souuiendra, Princeesse sans exemple,
 Que de Ierusalem vous sauuastes le Temple,
 Et que pour guarentir vostre peuple des fers
 L'on vous vid affronter mille perils diuers,
 Mon Pere, dit IVDITH, reservez vos louanges
 Pour le Dieu d'Israël, pour le Maistre des Anges,
 C'est à luy que l'on doit ma victoire imputer
 Pour ne pas estre ingrats, & pour la meriter:
 Mais de la paix si tost ne goustons point les charmes,
 Le camp Assyrien est encor sous les armes,
 Allons donner sur eux, la victoire est à nous,
 Et tous doiuent sentir le Celeste courroux,
 Alors comme on la croit de Dieu mesme inspirée,
 Tout s'arme, tout la suit, & d'une ame assurée,
 Ceux qui pendant le siege estoient les moins hardis
 Fondent plus fierement dessus leurs ennemis,
 L'aurore paroissoit couronnée de roses,
 Et peignoit l'Orient de mille belles choses,
 Lors que l'Hebreu parut aux postes auancez
 D'où les Assyriens furent bien tost chassez:
 Cette nouvelle au camp estant promptement dite
 On void dans la fureur le Payen exercite,
 Tout s'arme pour combattre, & les chefs animez
 S'en vont trouuer leur chef pour mieux estre informez:
 Mais quelle fut alors de Bagos l'esponuante
 Lors qu'il vid que son sang ruiſſeloit dans sa tente
 Et que son corps tronqué par un spectacle affreux
 Luy disoit puissamment la gloire des Hebreux,
 Il montre plein de rage un obiet si funeste,
 Il blâme le defunt, son amour il deteste,
 Et comme il l'accusoit de sa facilité
 On void sa teste pendre aux murs de la Cité.

Dans le mesme moment il deuient frenetique ,
 Tout le camp est saisi d'une terreur panique ,
 Et les saints ennemis ne perdant point de temps
 Donnent sur des fuyards, non sur des combatans ,
 Si bien qu'on vid alors cette armée inuincible
 Frapée fortément d'une main inuisible
 Décamper en deroute, en vn petit matin,
 En laissant aux Hebreux vn glorieux butin.
 On en donne le choix à l'illustre Amazonne,
 Mais ce que sa main prend d'abord sa main le donne,
 Et parmi tous ces dons elle en choisit l'honneur
 Pour en faire vn trophée au Temple du Seigneur.
 Elle y conduit le peuple avec vn zele extreme ,
 Et là s'humiliant deuant le Dieu supreme ,
 Elle élue sa voix , & d'un chant merueilleux
 Fait ouyr ce Cantique en ces augustes lieux.

Sage moteur des Cieux, Puissance Souueraine
 Autheur de l'Vniuers, qui le formas sans peine,
 Le tirant du neant lors que tu le voulus ,
 Souffre que ton Saint Nom resonne sur nos Luts,
 Et que ioignant nos voix aux saintes voix des Anges
 Pour des remerciemens nous t'offrions des loüanges.
 Que deormais nos champs deuiennent précieux
 En faisant icy bas ce qu'ils font dans les Cieux ,
 Alors que contemplant leur Monarque supreme
 Qui de l'Eternité fait son beau Diademe ,
 Ils s'écrient d'un air que la foy nous dépeint ,
 Et repetent trois fois que le Seigneur est Saint.

Messagers du Tres-Haut qui portez son tonnerre
 Quand il veut chastier les crimes de la Terre,
 Qui le faisant ouyr dans tout cet Vniuers
 Faites trembler les bons ainsi que les péruers,
 Ministres immortels de ses iustes vengeances,
 Nobles Princes des Cieux, saintes intelligences ,
 Fideles Protecteurs du destin des humains,
 Que sa bonté supreme a commis en vos mains,
 De son Diuin amour les fournaises ardantes
 Et de ces volonteZ les trompettes viuantes
 Cachets de l'Eternel où luy mesme est empraint

Chantez chantres Diuins que le Seigneur est Saint.

*Et toy qui viens ouurir la porte à la lumiere
Des cheuaux du Soleil la belle auant-courriere,
Qui deuances ses pas au chemin radieux
Et semes l'orison de bouquets precieux,
Qui te peins au matin de cent couleurs nouvelles,
Et fais voir à nos yeux mille choses si belles,
Toy qui rends l'vniuers espris de tes beautez
Luy ramenant le Roy des feux & des clartez,
Ieune fille du Ciel des ombres triomphante
Qui sorts de l'Orient & vermeille & riante,
Répandant sur les fleurs la fraicheur de ton teint
De ton éclat pompeux louë le trois fois Saint.*

*Flambeau de l'Vniuers dont la clarté feconde
Fait mouuoir tous les corps & conserue le monde,
Prince du Zodiaque, & des douze maisons,
Courier infatigable, arbitre des saisons,
Toy qui donnes tousiours l'éclat à toutes choses
Qui mets le blanc aux lis, & l'incarnat aux roses,
Qui regardant la Terre en tes viues chaleurs
Fais sortir de son sein & les fruits & les fleurs
Ardant Pere du iour, espoux de la nature,
Du Soleil Eternel l'éclatante peinture,
Peintre qui sans couleur toute la terre peint,
Escris en lettre d'or le nom du trois fois Saint.*

*Toy que suit le repos, le silence, & les ombres,
Qui fais voir les obiets taciturnes & sombres,
Bel astre dont le feu qui foiblement nous luit
Fait voir vn petit iour au milieu de la nuit,
L'une qui tout ensemble és si froide & si claire,
Qui brillez de l'argent que te preste ton frere,
Qui regnes à ton tour sur la moitié de l'an,
Et qui donnes des loix au superbe Ocean,
Claire sœur du Soleil de qui la diligence
Sur vn beau char d'argent roule le doux silence,
Le page lumineux qui iamais ne t'atteint
Te ioigne du desir de louer l'Esprit Saint.*

*Vous dont la triste nuit seme ses sombres voiles
Beaux yeux du firmament éclatantes estoiles,*

Paisibles escadrons, presages du sommeil,
 Estincelantes sœurs riuales du Soleil,
 Doux espoir des nochers, qui malgré les orages
 Leur descouurez tousiours les ports & les riuages,
 Diamans hors de prix enchassez dans les Cieux,
 Dont le feu riche & pur plaist si fort à nos yeux,
 Brillantes roses d'or en champ d'Azur semées,
 Cloux du superbe char du grand Dieu des armées,
 Clairs flambeaux de la nuict que le Soleil esteint
 Ne défaillez iamais à louer l'Esprit Saint.

Armes du Dieu viuant effroyable tonnerre,
 Et vous vents enfermez aux gouffres de la Terre,
 Toij liquide chemin des chariots aislez
 Riuieres & ruisseaux qui sans cesse y coulez,
 Orages, tourbillons, pluye, gelée, gresle,
 Destructeurs de nos champs qui tombez peste & mesle,
 Montagnes & valons, prairies & costeaux,
 Innocentes brebis, honneur de nos troupeaux,
 Doux chantres des forests qui charmez nos oreilles,
 Et ce que l'vniuers peut auoir de merucilles,
 Que tout ce que le Ciel & que la terre encceint
 S'vnisse pour louer le Seigneur trois fois Saint.

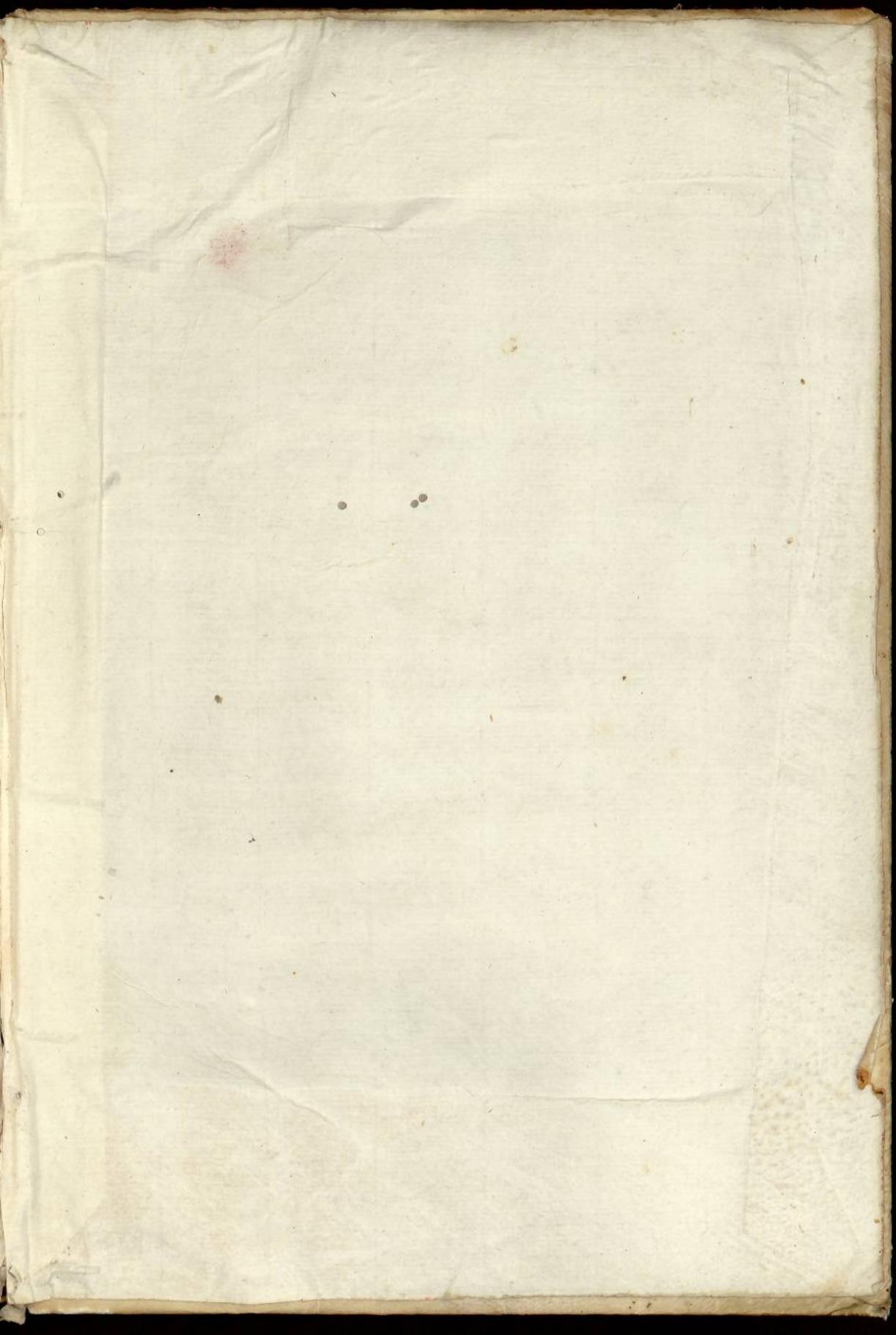
Et nous pour qui sa main prend aujour d'hy les armes,
 Nous de qui son amour vient essuyer les larmes,
 Nous qui goustons la paix par sa seule bonté
 Au poinct que nous allions perdre la liberté,
 Chantons Bethuliens ses supremes loiianges,
 Celebrons le Seigneur que celebrent les Anges,
 Que nos luts & nos voix par de tons mesurez
 En fassent retentir les globes azurez,
 Et voyant par son bras nos guerres estouffees
 Posons sur ses autels nos plus riches trophées,
 En publiant sans fin que le Seigneur est Sainct
 Et que tout est possible à celuy qui le craint.

Ainsi rendant à Dieu l'honneur de la victoire
 IVDITH plaça le sien au Temple de la gloire,
 Mais en un lieu si haut & si fort annobly
 Qu'il ne craindra iamais de se voir dans l'oubly.

FIN.







Decorative blue and white floral border on the right edge of the page.

